// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

MAXWELL FARRINGTON
& LE SUPERHOMARD
AVEC
PAUL WELLER

MILES KANE
LUCINDA WILLIAMS
RODNEY CROWELL
GLEN E. FRIEDMAN
PJ HARVEY
GEESE
PHILIPPE MARCADÉ

MES DISQUES A MOI
FRANCK ANNESE

BLUR

"CE QUE NOUS SOMMES DEVENUS"

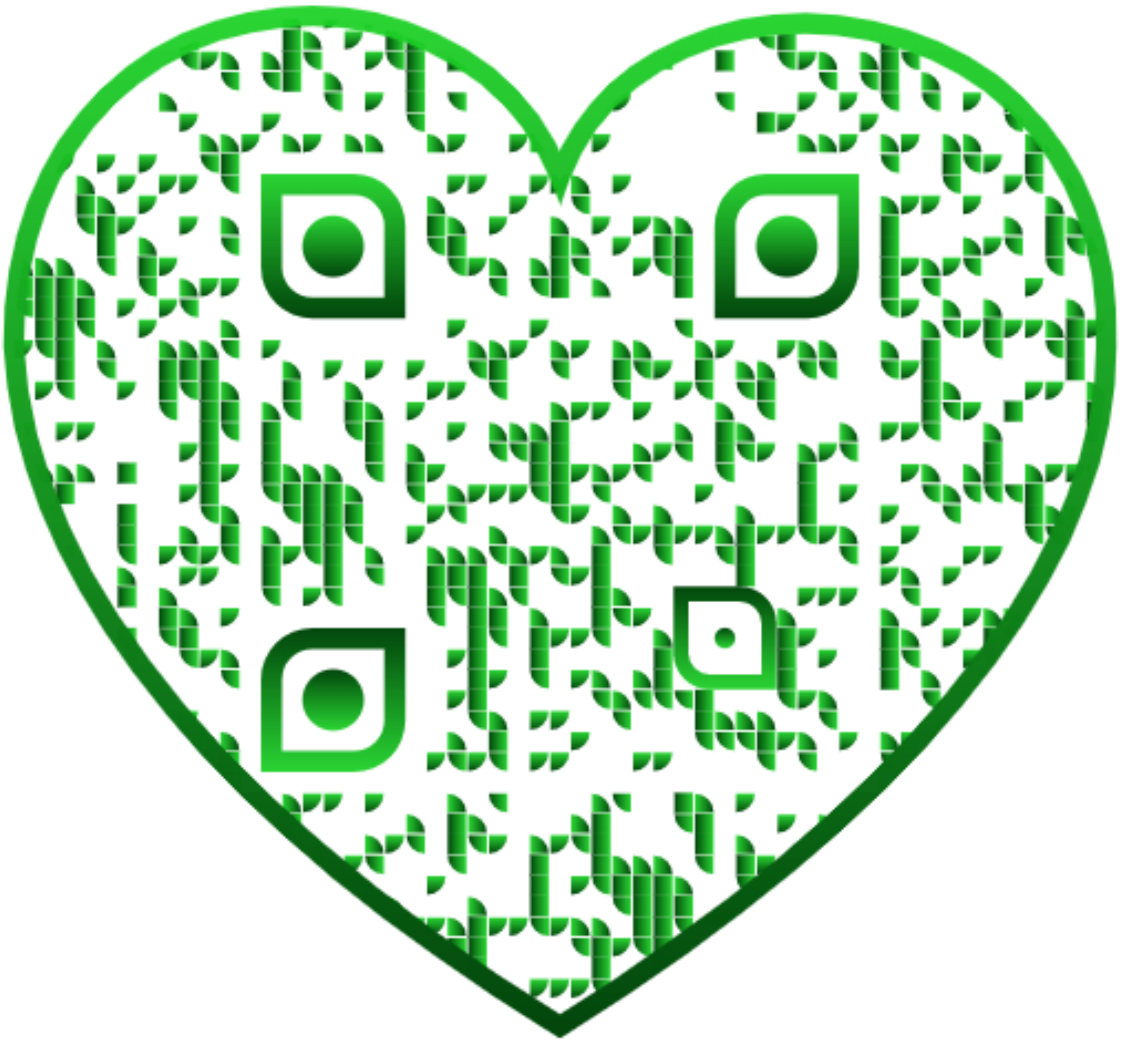
INTERVIEW
DAMON ALBARN
& GRAHAM COXON

LEE RANALDO
&PASCAL COMELADE
VELVET SERENADE

AOÛT 2023
N°672 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 672 H - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



Joni Mitchell

AT NEWPORT

NOUVEL ALBUM LIVE

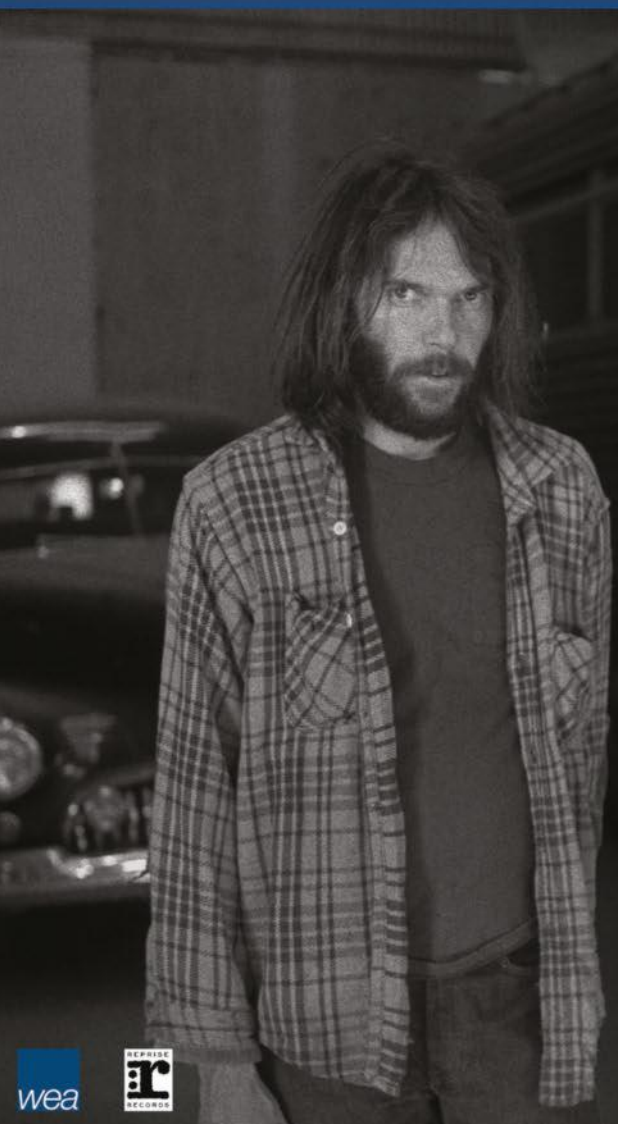
Le retour historique de Joni Mitchell
sur la scène du Newport Festival !

DISPONIBLE LE 28 JUILLET

En CD, double vinyle noir,
double vinyle transparent
(édition limitée)
et digital

qobuz
REDISCOVER MUSIC

wea



NEIL YOUNG

- CHROME DREAMS -

NOUVEL ALBUM

Le loner dévoile son album perdu enregistré
entre 1974 et 1977

Disponible en CD, vinyle & digital
LE 11.08.2023

wea

REPRISE RECORDS

Edito

Photo Tim Roney/ Getty Images

L'insoutenable légèreté de l'été

C'est l'été.
Ça brûle. Partout.
Les forêts et les peaux.
Et sur les barbecues.
Dans les banlieues et les grandes villes.
Le temps des émeutes.
Celles d'hier aux USA. D'aujourd'hui ici.
C'est l'été.
Ça s'embrouille autour du cochonnet dans des effluves anisées.
C'est l'été.
Le Tour de France, ses maillots moches,
ses camping-cars, la sieste.
Les parties de Scrabble nocturnes, où des mots tels enculeur ou tantouse, même écrit avec un z, sont dorénavant interdits. C'est dommage parce que bien placé sur un mot compte triple, hein…
C'est l'été.
Et le Mercato idiot du foot.

Birkenstock et pantacourt que certains
adoptent même dans les bureaux.
Ou pire, sur scène.
Où sont passées les chemises hawaiiennes ?
C'est l'été.
Séries allemandes et trois épisodes de suite d'Hercule Poirot.
L'été, c'est aussi la guerre des playlists.
Les Beach Boys évidemment, Lee Hazlewood sûrement, Jack Nitzsche, Antonio Carlos Jobim (avec *et* sans Francis Albert Sinatra), Brigitte Bardot, Robert Mitchum, du mambo, du cha-cha-cha... Les Barracudas, pourquoi pas ? Elvis, bien sûr ! Zebda ? Non.
Bien d'autres, certainement.

Cet été, c'est aussi Blur.
Nouveau disque !
Souvenons-nous de la pochette de "Girls And Boys".
Il y a presque trente ans. Estivale et seventies.
Ce couple sur une plage ensoleillée… Coquillages,
crustacés, et un préservatif offert avec la cassette…
Cet été, c'est la musique de Depeche Mode à la télé
pour encourager à consommer des fruits et des légumes.
Cet été, c'est Zola un rappeur et Wagner une milice.
Drôle d'été.

VINCENT TANNIÈRES

HORS-SERIE ROCK & CINEMA
EN KIOSQUE TOUT L'ÉTÉ
rock&folk

Sommaire 672

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Eric Delsart **FRANCK ANNESE** 10

Tête d'affiche

Alexandre Breton **PJ HARVEY** 14

Romain Burrel **RUFUS WAINWRIGHT** 16

Jérôme Soligny **DAVID BOWIE** 18

Eric Delsart **GEESE** 20

En vedette

Eric Delsart **MILES KANE** 22

Charles Ficat **LUCINDA WILLIAMS** 26

Nicolas Ungemuth **MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD AVEC PAUL WELLER** 30

Stan Cuesta **VELVET SERENADE** 34

Léonard Haddad **RODNEY CROWELL** 38

Jérôme Reijasse **GLEN E. FRIEDMAN** 44

En couverture

Jérôme Soligny **BLUR** 50

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **PHILIPPE MARCADÉ** 56

COUVERTURE PHOTO : KOH HASEBE/ SHINKO MUSIC/ GETTY IMAGES

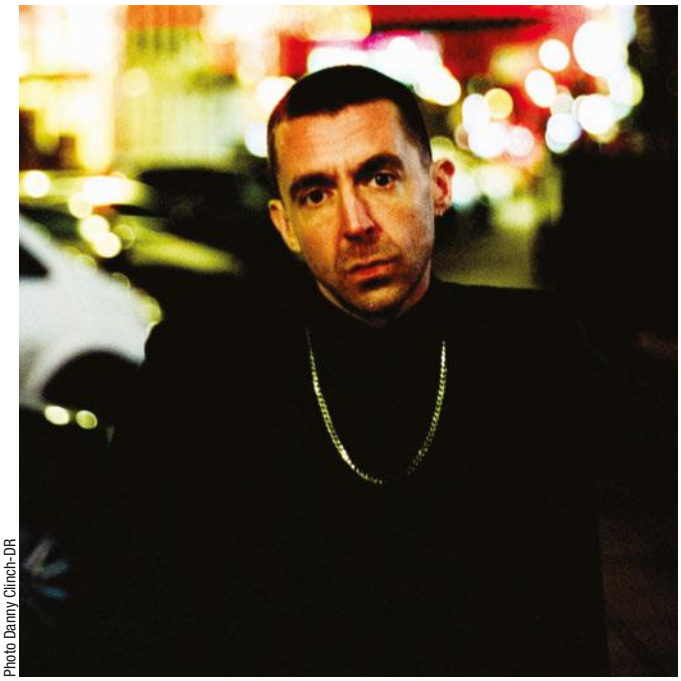


Photo Danny Clinch-DR

22 Miles Kane

50 Blur

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 HIGHWAY 666 REVISITED 080 QUALITE FRANCE 081 ERUDIT ROCK 082 ET JUSTICE POUR TOUS 084 FILM DU MOIS 086 CINEMA 087 SERIE DU MOIS 089 IMAGES 090 BANDE DESSINEE 092 LIVRES 093 LIVE 094 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2023. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Un pantalon de flanelle grise

Flexitarien

Bien vu, l'édito de R&F.
On va en manger de l'Iguane,
un jour (le plus tard possible) !
PHIL (L'AUTRE)

Mon oncle

Avoir un oncle professeur de musique comporte de nombreux avantages, notamment pour la compréhension de certains disques. Il m'a appris une règle qu'il répétait tel un mantra : *"La simplicité, c'est aussi du génie"*, et me faisait écouter le beat primaire de Moe Tucker accompagnant les couinements du violon de John Cale, sur le "Venus In Furs" du premier album du Velvet Underground.
Cet enseignement m'a permis de comprendre combien la dissonance pouvait aussi être essentielle dans la structure d'une mélodie. Il ne fait aucun doute qu'il a contribué à affirmer mes goûts musicaux, mais il a surtout conforté mon rejet de toute épate technique, de musiciens toujours prêts à briller, fût-ce, aux dépens du morceau. Le rock est universel car, même lorsqu'il s'égare, il sait toujours revenir à l'esprit originel qui fait sa force.
Celui d'une musique qui vous percute le bas-ventre, se loge dans l'hémisphère droit de votre cerveau et procure joie et émotions... Tout simplement !
MÉFISTO

Déçu

Autant je savais que ce n'était pas leurs corps sur la pochette de "Plagiarism" mais que c'était un photo-montage, autant j'ai toujours cru que c'était les frères Mael déguisés et grimés sur la pochette de "Kimono My House". Un peu déçu de connaître la réalité.
VIATGE

Première fois

Il y a toujours un début. Les années passent, les souvenirs s'effacent et on oublie les premières fois : la première fois où j'ai réussi à nager seul, la première cigarette, la première paire de lunettes, la première cravate. Mais il y a une première fois dont je me souviens parfaitement. C'était lors d'un de ces dimanches interminables en famille.
A l'époque, Yannick, le jeune frère de mon père, habitait l'ancienne maison de ses parents. Il faisait beau ce jour-là, à Saint-Brieuc et les parents finissaient le repas par un café sur la terrasse au soleil. Je devais avoir dix ou onze ans. Je traînais dans le salon pour échapper à l'ennui des conversations entre adultes. Après avoir fait le tour de la pièce, je sortis quelques exemplaires de la collection de 33 tours de mon oncle rangée sous la chaîne stéréo. Il y avait des chanteurs français qui prenaient la pose devant l'objectif, Michel Berger, Michel Sardou. Elton John et son "Yellow Brick Road" et un live de Ike et Tina Turner : un double album dont j'ouvris délicatement la pochette. Je découvrais une magnifique femme à la volumineuse coiffure perchée sur de hauts talons et qui écartait les jambes au maximum de ce que sa minijupe frangée lui autorisait. La bouche grande ouverte, les yeux révulsés, elle semblait en transe. Derrière elle, un cœur féminin était planté devant de hauts micros. A ses côtés, celui que je devinais être Ike semblait imperturbable à tout ce tintamarre, accroché à sa guitare électrique.
Intrigué par le contenu de ce disque, je sortais l'une des deux galettes noires de sa pochette et demandais à Yannick s'il était possible d'écouter ce disque. Il possédait un équipement audio dernier cri. Il suffisait de poser le vinyle sur la platine, de refermer le couvercle et d'appuyer sur Marche pour que démarre le morceau. La foule criait et Tina haranguait son public. Le morceau commença tranquillement, tout en douceur. *"At the begining of the song, it will be easy, nice and easy."* La voix basse d'Ike se mêlait à celle de sa femme qui parlait plus qu'elle ne chantait, un prêchi-prêcha dont je ne comprenais pas un mot jusqu'à ce qu'elle articule distinctement "Proud Mary". Elle se mit alors à chanter d'une voix puissante qui emportait tout sur son passage, une voix de sexe et de stupre. Elle donnait tout. L'harmonie des chœurs était parfaite, maîtrisée, veloutée. Mais déjà le morceau s'arrêta. Non, pas si tôt ! A peine le temps de reprendre ses esprits. Un souffle plus tard, un martèlement de batterie fit accélérer le rythme. Une véritable explosion sonore sortait des baffles de mon oncle, un martèlement d'enfer. Et cette voix, cette putain de voix, mesurée puis cadencée, puis hystérique. Une orgie vocale qui prenait aux tripes. La basse chaloupait, une armée de cuivres ponctuait le tempo et se battait pour occuper l'espace. La batterie imperturbable, les chœurs qui semblaient ne jamais vouloir reprendre leur souffle et Tina qui s'envolait toujours plus haut. Je serrai les dents et fermai les poings. J'étais vêtu comme à l'accoutumée des rencontres familiales d'un pantalon de flanelle grise dont la doublure m'irritait l'entrejambe et d'une chemisette blanche. C'est assis là, sur ce canapé de cuir que j'eus cette première fois qui restera gravée une vie entière, une véritable révélation : je découvrais un continent, une musique que je n'avais jamais imaginée possible. Jamais je n'avais entendu une pareille chose capable de vous faire frissonner, vibrer. Une source d'énergie inépuisable, une révélation : le rock. Le morceau prit fin et la clameur du public se répandit dans le salon. *"Big wheels keep on turning turning"*, la grande roue continue de tourner bien sûr, et j'ai enfin pu m'affranchir de ces pantalons si inconfortables, de la chaînette de communiant par-dessus le col de ma chemise. J'ai aussi pu devenir celui qui est dans la fosse à crier et applaudir aux morceaux éblouissants des chanteuses aux jambes écartées.
JP JAFRAIN

Mon disque du mois à moi

Le mois dernier, Stan Cuesta a mis 4,5 étoiles à "Brain Worms" de RVG. Et il a eu raison. Cet album tourne sur ma platine, et ses chansons sont de celles qui peuvent couper le souffle. Mais RVG ne me fait pas penser à Big Star. Mis à part Paul Westerberg (une seule fois) sur la chanson éponyme, Jon Tiven (Prix) ou même The Scruffs, bien peu se sont risqués à composer comme Alex Chilton. Comme le souligne Stan Cuesta, l'exercice sent tout de même un peu la malédiction, encore pire que The La's qui ont au moins cartonné une fois, suffisamment pour décourager les plus téméraires, aussi talentueux soient-ils. Au son de la rage maîtrisée de "Brain Worms", et plus que Placebo, RVG m'évoque l'Ezra Furman de "Twelve Nudes", même si Furman camoufle ses grandes mélodies sous ses oripeaux un peu plus punk. La parenté est évidente. Grand disque quoi qu'il en soit, et c'est tout ce qui compte.
LAURENT SARROTE

Précision inutile

Rod Stewart annonce qu'il arrête le rock. On avait remarqué, Rod !
PATRICK MOALIC

29 mars 1982 devant le Palace

Sur le trottoir, les places du concert du soir sont vendues au rabais car la salle ne fait pas du tout le plein... Au lieu de quatre-vingts-dix francs annoncés sur le billet tigré, je vais payer ma place cinquante francs et rejoindre les quelques centaines de spectateurs qui ne remplissent pas la salle...
Les absents ont toujours tort, et ceux de ce jour-là ont vraiment loupé l'occasion de voir celle qui, quelques années plus tard, n'allait plus descendre en dessous de jauges à cinq chiffres. Tina, splendidement au creux de la vague, plus avec Ike et pas encore madmaxisée ou privatedancerisée, va donner un concert électrique, rugissant, soulissime et complice dont le moindre souvenir ne sera pas de la voir se changer en cours de set derrière les enceintes sur le côté de la scène... A l'époque, on n'avait pas de portable pour immortaliser ça. On le vivait, c'est tout, et ça devenait des souvenirs inoubliables. Merci Tina.
LOÎC

Disparition

Cher Rock&Folk, vous avez omis de signaler la disparition le 9 mai de Jon (John) Povey, clavier des Pretty Things notamment sur les deux opéras rock "S. F. Sorrow" et "Parachute" fortement recommandables. Je vous pardonne cet oubli si je gagne un CD !
PATRICE GIANNINI

Malédiction

Toute cette histoire autour du Titanic m'a rappelé que, dans les années 1970, il y avait un groupe qui s'appelait ainsi qui a lui aussi... coulé.
BERNARD PANTÉLIDIS

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

QUAND ON A FAIT LE TOUR DE LA MUSIQUE, ON REVIENT AU POINT DE DÉPART.

LE RETOUR DE BLUR

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rock & folk radio

Télécharger l'application rock & folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écouter sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

AIRBOURNE
Le 8 août, les Australiens menés par les frères O'Keeffe battront le fer sur la scène du Théâtre Antique à l'Orange Metalic Festival. Megadeth, Trivium et Carpenter Brut se joindront à la party.

COURTNEY BARNETT
"End Of The Day" est la BO du documentaire intime "Anonymous Club" (2021) de son ami Danny Cohen dans lequel la trentenaire introvertie se livre à une thérapie. A découvrir le 8 septembre.

BEN BARBAUD
Le patron du Hellfest a été condamné en avril dernier à huit mois de prison avec sursis et 20 000 euros d'amende pour "abus de confiance". Il *"a reconnu les faits et s'est engagé à rembourser les sommes"*.

BECK
Le 21 juin dernier, le Californien a révélé le morceaux "Odyssey" issu de sa collaboration avec le quatuor français Phoenix. Prémices d'un futur album ?

BONNIE PRINCE BILLY
Après deux ans de silence, Will Oldham à la ville revient avec "Keeping Secrets Will Destroy You", dont la sortie est prévue le 11 août.

BLACK KEYS
Dan Auerbach reprend du service le temps d'un disque à la coloration blues, réunissant douze titres d'artistes de légende et récentes signatures du label Easy Eye Sound. "Tell Everybody! 21st Century Juke Joint Blues", produit et compilé par le guitariste et contenant des inédits des Black Keys, verra le jour 11 août prochain.

BREEDERS
Les frangines Deal célèbrent les trente ans de leur mythique album "Last Splash" avec une réédition. Celle-ci comprendra l'album original remasterisé, des inédits, et sortira le 22 septembre.

CHEMICAL BROTHERS
En parallèle du livre "Paused In Cosmic Reflection" retraçant les trente ans de sa carrière, le duo électronique anglais se fend d'un nouveau titre, "Live Again", annonciateur de son dixième album prévu courant 2023. Ils se produiront tout l'été, et feront escale dans l'Hexagone en août, à Paris le 18 au Cabaret Sauvage et le 26 à Rock En Seine.

Courtney Barnett

Photo Phooneh Ghana-DR

ALICE COOPER
Après avoir rencontré un franc succès sur scène aux côtés de ses comparses des Hollywood Vampires, Vincent Furnier revient avec un nouvel album, "Road", produit par Bob Ezrin. Sortie annoncée pour le 25 août.

HENRY DILTZ
Graham Nash, Stephen Stills et plus d'une vingtaine de contributeurs (Joni Mitchell, Ahmet Ertegun…) se sont associés pour l'ouvrage "CSN&Y: Love The One You're With" du photographe toujours en activité (âgé de 84 ans, il a couvert le Festival Glastonbury). Ultime témoignage du supergroupe californien à travers 835 photos couleur ou noir et blanc. Il paraîtra en août sous forme de coffret collector numéroté (1650 exemplaires) au prix de £ 325.

FESTIVAL DINAR OPENIG
Du 3 au 8 août se tiendra la troisième édition du festival breton sur le parvis du parc de Port-Breton. Frédéric Lo, parrain de l'événement, rejouera son dernier-né "The Fantasy Life Of Poetry And Crime" aux côtés de son acolyte Peter Doherty. Jane Birkin, Stacey Kent, Emily Loizeau et Lambert Wilson seront à leurs côtés.

FESTIVAL LA FOIRE AUX VINS
Pour la 74ème fois, le festival aura lieu à Colmar du 28 juillet au 5 août, The Jacksons, Earth Wind & Fire Experience By Al McKay, Franz Ferdinand, The Stranglers, Louise Attaque, Izïa, Shaka Ponk, Zazie, Matmatah… assureront le show.

FESTIVAL JAZZ IN MARCIAC
Ben Harper, Norah Jones, Gilberto Gil, Joe Bonamassa, Pat Metheny, Gregory Porter, Brad Mehldau, Suzanne Vega, Thomas Dutronc… se succéderont jusqu'au 6 août pour la 45ème édition du festival.

FESTIVAL ROCK EN SEINE
Du 23 au 27 août, Saint-Cloud accueillera du beau monde pour les vingt ans du festival : The Strokes, Billie Eilish, The Chemical Brothers, Placebo, Florence + The Machine, Young Fathers, En Attendant Ana, Amyl & The Sniffers, Tamino, Viagra Boys, Wet Leg, Yeah Yeah Yeahs, Altin Gün, Angel Olsen, Gaz Coombes, Nova Twins, The Murder Capital, The Reytons…

LIAM GALLAGHER
Dans la famille Gallagher, on demande le frère cadet, qui à son tour livre une nouvelle fournée live "Knebworth 22". En vente le 11 août.

Liam Gallagher

Photo DR

Girl Ray

Photo Chiara Gambuto-DR

GIRL RAY
Précédé du simple alt-pop groovy "Love Is Enough", le troisième album "Prestige" du trio au féminin britannique formé par Poppy Hankin, Iris McConnell et Sophie Moss sera à entendre à partir du 4 août.

GRANDADDY
"Sumday Twunny", album hommage, célèbre les vingt ans du troisième opus "Sumday" du band de Modesto, emmené par Jason Lytle. La réédition comprend le disque original remasterisé, face B, et une version *démos brutes* "Sumday: The Cassette Demos" déjà disponible. "Sumday: Excess Baggage" qui réunit treize morceaux est attendu pour le 25 août. Quant à la version 4 LP en édition limitée sous forme d'un coffret, elle est espérée pour le 1er septembre.

MOLLY HATCHET
Six millions de dollars, c'est le montant qu'a atteint lors de la vente aux enchères de "Dark Kingdom" le tableau de Frank Frazetta qui a servi pour la pochette de l'album "Flirtin' With Disaster' ", paru en 1979, des hard rockers sudistes.

OSEES
John Dwyer fêtera les quinze ans du tourneur indé bordelais U-Turn Touring le 20 août au Cabaret Sauvage. L'occasion de découvrir son nouveau microsillon, "Intercepted Message", qui sera dans les bacs deux jours avant.

YAROL POUPAUD
Après avoir déclaré à Make Some Noise "Mon Riff préféré c'est celui que je n'ai pas encore trouvé...", l'ex-FFF ralliera les festivals d'été : en juillet à Mios pour le Mios En Fête le 28, à Le Lioran pour le Canta'l Rock Festival le 29, à Valloire-en-Savoie pour le Pic Sonne le 5 août, et à Trévoux pour le Groove D'Automne Festival le 22 septembre.

PUBLIC IMAGE LTD
"Hawai", chanson d'amour très personnelle dédiée à son épouse disparue le 5 avril dernier des suites de la maladie d'Alzheimer, constitue avec douze autres morceaux le onzième opus de John Lydon et ses comparses. "End Of World" est attendu pour le 11 août prochain et sera suivi d'une tournée britannique et européenne de 38 dates.

REM
Quatre albums incontournables du combo originaire d'Athens (Géorgie) bénéficieront d'une réédition. Son 6ème "Around The Sun" (2004) et 15ème et dernier disque studio "Collapse Into Now" (2011) sortiront en vinyle noir 180g, et seront en vente le 1er septembre. La version colorée sera disponible seulement sur le site web de REM (remhq.com). Celles du 14ème disque "Accelerate" et du 12ème "Reveal" interviendront le 22 septembre.

ROLLING STONES
Matt Lee retrace l'histoire des Pierres qui Roulent dans son ouvrage "Hot Stuff" (version 2023), compilation de souvenirs de 1962 à nos jours, en édition Deluxe limitée à 500 exemplaires, numérotée et signée, 320 pages à compulser dès le mois d'août.

CARLOS SANTANA
Imagine Documentaries a accepté les conditions du guitariste pour la réalisation du biopic "Carlos" de 87 minutes par Rudy Valdez, qui retracera sa phénoménale carrière.

SIGUR RÓS
Après sept ans d'absence, les Islandais viennent de publier "Átta" disponible uniquement en digital. Un double vinyle est lui prévu le 1er septembre.

ROD STEWART
Le Lord-maire Mark Shayer de Plymouth s'est défendu des allégations du rocker. Il a déclaré ne pas du tout être à l'origine de l'interruption de son show en pleine interprétation de "Sailing" (1975) le 24 juin dernier, étant lui-même un adorateur du morceau.

THE STRUTS
Avant de marquer l'arrêt à Paris, au Trabendo, le 23 août prochain, Luke Spiller et ses acolytes ont révélé l'entraînant simple "Too Good At Raising Hell".

TELEPHONE
Retour en 240 pages sur la carrière du quatuor rock français par Julien Deléglise, au travers de sa discographie complète durant la période 1976-1986.

NEIL YOUNG
L'intarissable loner vient de dévoiler un nouveau titre, "Sedan Delivery", qui précède la sortie des douze chansons captées entre 1974-1977 composant "Chrome Dreams". L'album initialement prévu en 1977, est attendu le 11 août.

Condoléances

Robert Black (bassiste américain, Bang On A Can All-Stars), **Peter Brötzmann** (saxophoniste et clarinettiste allemand de jazz), **Monte Cazazza** (artiste et compositeur américain), **Paul de Senneville** (compositeur et producteur de musique français, Disc AZ), **Cormac McCarthy** (écrivain américain), **Tony McPhee** (guitariste britannique, Groundhogs), **Teresa Nervosa** (musicienne et actrice américaine, Butthole Surfers), **Big Pokey** (rappeur américain, Screwed Up Click), **Lee Rausch** (batteur américain de thrash metal, Megadeth), **John Romita Sr.** (dessinateur américain de comics), **Christian Rose** (photographe français, "Jazz Magazine", "Rock&Folk", **John Waddington** (guitariste anglais de post-punk, The Pop Group).

“Je déteste les albums posthumes”

FRANCK ANNESE

La presse aime le décrire comme étant à la tête d’un empire médiatique. Producteur (de clips, de publicités, et depuis peu de films), copropriétaire du Trabendo et patron du groupe de presse So Press (qui contient notamment “So Foot”, “Society” et “Tsugi”, consacré aux musiques électroniques), Franck Annese serait ainsi un mélange de Vincent Bolloré et de Jean-François Bizot, avec la touche vestimentaire d’un folk-singer de l’Ohio.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

S’il est décrit aujourd’hui en ces termes, c’est parce que Franck Annese a redonné du souffle à la presse écrite avec “So Foot” en imposant un ton, un style, une façon de parler football qui s’apparente à l’écriture rock. Avec un humour caustique et une envie de raconter des histoires d’artistes du ballon rond comme les rock critics mythologisaient jadis les rock stars. Outre sa dégaine, plusieurs indices au fil des années nous ont laissé à penser que le patron de So Press avait une culture rock. De la compilation “This Is So Foot” qui faisait la part belle aux groupes anglais à l’admiration pour les figures les plus rock’n’roll du ballon rond (de Diego Maradona à George Best), jusqu’au nom donné à certains titres satellites du groupe, comme Doolittle (référence aux Pixies), les indices concordaient. Ce qu’on ignorait, c’est que l’homme à la (bientôt proverbiale) casquette était un musicien accompli, dont le nouveau projet EMPRS (prononcer “Empereur”) vient de publier un premier EP, avant un double album en octobre. On a voulu tirer tout ça au clair.

Les chanteurs dépressifs

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Franck Annese : Je ne sais plus si c’est acheté ou offert, mais le premier disque CD, c’était “30 Cm” d’Elmer Food Beat parce que c’étaient des gars de la région. La sœur du chanteur habitait pas loin de chez moi, à Corps-Nuds, un village près de Bourgbarré où je vivais enfant, à côté de Rennes.

R&F : Premiers émois rock ?

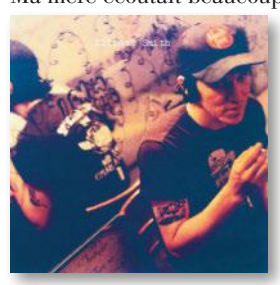
Franck Annese : Je lisais “L’Indic”, un magazine de pop qui venait de Nancy et qui était concurrent de “Magic”. Dans “L’Indic”, il y avait une section autoproduits, et moi, je regardais les chroniques, je chopais les numéros et j’allais à la cabine téléphonique. Je me faisais envoyer les cassettes en échange d’un chèque. C’est comme ça que j’ai découvert des groupes comme Good Evening Mr Waldheim, Welcome To Julian ou Punny Pups qui faisaient du shoegaze à la façon de Ride.

R&F : Une des questions rituelles de cette rubrique, c’est Beatles ou Rolling Stones, mais pour les gosses des années quatre-vingt-dix, la question générationnelle serait plutôt Blur ou Oasis…

Franck Annese : Oui ! Et à l’époque j’étais plutôt Oasis, mais en vieillissant je me suis rendu compte que Blur étaient les plus forts. Il y a une richesse dans ce groupe qu’on ne trouve pas chez Oasis.

R&F : On sent chez vous cette contradiction : vous aimez la musique grand public, mais aussi être le seul à connaître un groupe obscur.

Franck Annese : J’ai à la fois ce côté snob d’écouter des trucs que personne ne connaît, mais j’aime aussi la variété, j’ai grandi avec. Ma mère écoutait beaucoup de Michel Berger, France Gall.



R&F : On imagine que vous faites partie de la génération qui a grandi avec Nirvana.

Franck Annese : Oui bien sûr, et les Pixies aussi. Et puis le folk et l’indie US. Elliott Smith, c’est une de mes références absolues, notamment l’album “Either/Or”. Et puis Sparklehorse.

NIRVANA
"BLEACH"

“Sonic Youth j’aime plus leurs pochettes que leur musique”

“Vivadixiesubmarinetransmissionplot”, c’est mon album préféré de tous les temps. Mes trois chanteurs préférés, ce sont Elliott Smith, Mark Linkous et Vic Chestnutt, il faut croire que j’ai une passion pour les chanteurs dépressifs qui se suicident.

R&F : La publication d’un album composé d’inédits de Sparklehorse vient d’être annoncée, qu’est-ce que ça vous inspire ?
Franck Annese : Ça ne m’intéresse pas. Je déteste les albums posthumes, je n’arrive pas à les écouter. C’est comme l’album bleu d’Elliott Smith (*“New Moon”, nda*), je ne peux pas. Je trouve que c’est de l’argent qui est fait sur le dos d’un mort.

Visionnaire, non ?

R&F : Quel musicien en particulier vous a poussé à saisir une guitare ?

Franck Annese : Mon guitariste préféré est John Squire. Au point que je m’étais renseigné pour acheter le tableau qu’il a fait pour la pochette du premier album des Stones Roses, je voyais très bien où le mettre dans mon salon (*il indique un espace blanc au-dessus de sa platine, nda*) mais malheureusement, je n’ai pas réussi à l’acquérir.

R&F : Quid de Sonic Youth ?
Franck Annese : Je connais Thurston Moore, mais je n’aime pas tellement les albums de Sonic Youth finalement. J’aime plus leurs pochettes que leur musique. C’est vraiment quelque chose que j’adore chez eux, comme celle de “Washing Machine”. Je m’inspire beaucoup des pochettes d’albums pour faire les unes de “Society”, et Sonic Youth est très fort dans ce domaine. Les affiches de concert sont aussi une grande source d’inspiration.

R&F : On imagine que vous devez apprécier le label 4AD à l’identité graphique très forte ?
Franck Annese : Oui, bien sûr. J’ai découvert des groupes grâce à ça. His Name Is Alive, c’est un groupe que je n’aurais jamais écouté à la base si ça n’avait pas été sur 4AD. A l’époque, j’achetais des disques parce que je voyais que c’était sur ce label. J’ai fait pareil avec Lithium en France. J’ai tout acheté, de Diabologum à Bertrand Betsch. Je n’aimais pas tout, mais j’achetais parce que j’aimais l’identité du label. L’attachement à un label se fait moins aujourd’hui, parce que tout est accessible. A l’époque on devait faire un choix, il fallait avoir des critères. Aujourd’hui, tu choisis après avoir écouté. La logique est différente. Déjà, on n’achète plus de musique. Aujourd’hui, je n’achète des disques qu’aux concerts, souvent quand je découvre un artiste en première partie, comme Ariel Tintan récemment.

R&F : Ce que peu de gens savent, c'est qu'avant l'aventure "So Foot", vous vous êtes frotté à la presse musicale.
Franck Annese : Ça a commencé avec "Shamrock". C'était le début de ma malédiction des noms. C'était le nom de l'association étudiante à l'Essec, mon école de commerce. C'était un fanzine, imprimé à la photocopieuse qu'on sortait tous les mois avec des amis. Ça nous a donné envie d'aller plus loin et on a commencé à réfléchir à créer un vrai magazine culturel.

R&F : D'où la création en 1999 du magazine "Sofa", qui a lancé par ailleurs l'univers des magazines en "So"…
Franck Annese : J'ai choisi ce nom-là parce qu'on se disait que dans le futur, on n'aurait plus besoin de se lever pour consommer des produits culturels, on aurait tout à portée de main depuis notre sofa. C'était plutôt visionnaire, non ? Bon, à cause de ce nom je suis un peu bloqué avec les noms en "So".

R&F : Pourquoi ne pas avoir insisté avec la presse rock ?
Franck Annese : En ce qui concerne "Sofa", qui n'était pas uniquement consacré à la musique, le magazine nous coûtait plus cher qu'il ne nous rapportait. Mais ça été un excellent laboratoire pour apprendre comment faire un magazine. J'ai pu interviewer tous les groupes que j'aimais, mais je n'ai jamais trop aimé l'aspect critique de la chose et le principe de donner des bons points. Pouvoir faire une couverture sur Pavement, c'était bien. Il ne faut pas avoir peur de tourner la page. "So Foot", c'est un truc générationnel. Ça fait déjà vingt que ça existe, quand ce sera le temps d'arrêter, on le fera sans regrets.

Label à l'ancienne

R&F : Parmi toutes vos activités, vous avez lancé un label.
Franck Annese : J'avais envie depuis toujours de monter une maison de disques. La chose s'est faite un peu par accident. On était en train de manger dans un restaurant vietnamien avec mon ami Stéphane (*Régy, corédacteur en chef de "So Foot", nda)* et Renaud *(Brustlein)* de H-Burns, pour qui on venait de tourner un clip. On discute et il nous dit qu'il a l'opportunité d'aller enregistrer un album à Chicago avec Steve Albini mais qu'il galère à trouver un financement pour. Avec Stéphane on lui a dit "*Ben on va le produire ton album*", et c'est comme ça que le label Vietnam est né, sur un coup de tête.

R&F : On sent chez Vietnam une volonté de mettre en avant des artistes français de qualité.
Franck Annese : Oui, ce qui m'intéressait avec Vietnam, c'était d'être un label indie à l'ancienne, avec l'envie de développer des artistes. On a beaucoup d'artistes français, oui, comme Chevalrex, Olivier Margerit, Pharaon De Winter, qui font une sorte de variété très classe, mais on a aussi des Américains comme JE Sunde qui est un authentique génie. On est allé le rencontrer chez lui, au fin fond du Wisconsin. Son album de 2019, "9 Songs About Love", est un chef-d'œuvre. On vient juste de sortir son dernier qui est super *(intitulé "Alice, Gloria And Jon", nda).*

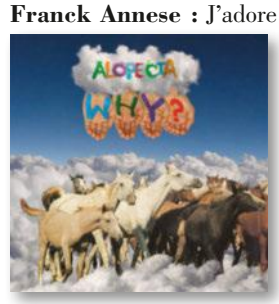
R&F : Vous sortez un EP avec votre projet EMPRS, mais ce n'est pas votre premier essai ?
Franck Annese : J'ai eu un groupe garage dans les années 2010, 51 Black Super, dans lequel il y avait deux membres de H-Burns également, on jouait vraiment vénère. On a sorti un album. EMPRS, c'est un projet de potes qui a commencé quand Lucas (*Posson, réalisateur chez Sovage, nda*) m'a demandé de lui prêter une guitare et on a commencé à faire des reprises des Arctic Monkeys.

R&F : On sent une vraie approche hip-hop sur ce projet.
Franck Annese : J'aime beaucoup. J'adore un groupe comme The Pharcyde. Quand on a commencé EMPRS, comme on est bien incapable de rapper, on a récupéré des voix de Tupac et Kanye West qu'on a posées sur nos démos. Ensuite on a trouvé des mecs incroyables qui ont accepté de rapper sur nos chansons, comme ce mec polonais de dix-sept ans qui a une voix dingue, Stephen White. J'ai contacté Buck 65 qui a accepté également, c'est fou.

R&F : Ce qui semble faire l'identité d'EMPRS, c'est ce mélange de rap et rock, façon Gorillaz ou Beck ?
Franck Annese : La matrice de ce projet c'est vraiment "Loser" de Beck qui est un artiste que j'adore. Un truc un peu rock, un peu hip-hop. Il y a quelques semaines je suis allé voir jouer les Black Keys au Zénith, qui est un groupe qui m'emmerde un peu en dehors de quelques morceaux. Au moment du rappel ils ont fait venir Beck sur scène. Quand le riff de guitare de "Loser" a commencé, j'étais comme un fou à sauter partout et hurler les paroles, alors que pendant le reste du concert j'étais un peu indifférent. Les gens à côté de moi ont dû halluciner. J'aime beaucoup ses albums du début, "One Foot From The Grave", "Odelay", "Mellow Gold".

Au lit avec Jean-Louis Murat

R&F : Le nom de Why? revient souvent dans vos interviews récentes…
Franck Annese : J'adore l'album "Alopecia". J'ai fait écouter les morceaux d'EMPRS à un ingé son récemment, et il m'a dit : "*Ça ressemble à Why?*". Je n'avais jamais écouté ce groupe mais j'ai vu que c'était un projet de Yoni Wolf. Je connaissais déjà Hymie's Basement, un de ses autres projets. Je ne savais pas que c'était lui qui avait fondé le label Anticon. Je lui ai envoyé les maquettes d'EMPRS à ce moment-là et il a trouvé ça super. Il m'a dit que si Anticon existait encore, il m'aurait signé direct. Quand j'ai reçu ce message, je me suis dit "*Je peux m'arrêter de faire de la musique*".



R&F : C'est quoi le plus difficile finalement, patron de presse ou directeur de label ?
Franck Annese : La presse, c'est compliqué, j'en sais quelque chose, mais l'industrie du disque c'est pire. C'est très difficile d'exister, l'économie est difficile. Avec EMPRS, comme on connaît pas mal de monde on arrive à faire des clips avec peu de moyens, mais c'est pas facile d'être visible.

R&F : Qu'est-ce vous écoutez ces derniers temps ?
Franck Annese : Beaucoup Jean-Louis Murat. J'ai été très touché par sa disparition. Je l'ai interviewé trois ou quatre fois. La dernière fois, comme on se connaissait bien et qu'on avait envie de sortir du format habituel, il m'a proposé de faire ça allongé dans un lit. Alors pendant plusieurs heures, je l'ai écouté parler, je n'ai pas eu besoin de poser beaucoup de questions. J'ai failli en rater mon train. C'était un mec super, avec une plume magnifique. ★

EP "The Void" (Vietnam)

"J'étais perdue"

PJ HARVEY

Après sept années de silence discographique dont elle a bien failli ne pas sortir, la poétesse du Dorset revient avec ce qui est incontestablement un chef-d'œuvre.

SUR L'ÉCRAN, EN NOIR ET BLANC, UN VISAGE. Plan fixe, regard-caméra. Des pulsations, trois accords de guitare, rythment avec solennité le feuilletage du visage. Second plan : un enfant, en surimpression. Et la couleur chasse le noir et blanc. Puis, c'est un autre visage, la mère. Le chant, déclamation aux médiums soyeux de syntagmes mystérieux : "*Goocoo soon will 'es leave make/ Swifts abandon autumn's ache*." Aux couches d'images — herbes, landes, arbres, gris du ciel — s'ajoutent des notes manuscrites sur un carnet. Et le refrain, convoquant Elvis Presley, figure du Sauveur, puissance d'amour qui traverse l'album : "*Love me tender? Tender love*." Il s'agit de la vidéo de la première chanson, dévoilée en avril, au titre énigmatique inspiré par un poème de Samuel T. Coleridge : "A Child's Question, August". En trente secondes, tout y est de ce qui fait la trame thématique de ce disque somptueux : le salut, l'enfance.

Diva lynchéenne

"*J'étais perdue*", confiera Polly Jean au journaliste John Harris. Après son dernier album, en 2016, l'acclamé "The Hope Six Demolition Project", chronique de la misère du monde, la musique semblait, pour Polly Jean, avoir perdu sa nécessité. "*Je n'étais plus certaine de ce que je voulais faire : si je voulais continuer à écrire et jouer des albums, ou si le temps était venu d'un changement dans ma vie. Ok, je fais ça depuis longtemps, me suis-je dit, mais est-ce que je veux vraiment continuer à faire la même chose toute ma vie ? J'en avais le cœur brisé. La musique avait représenté tout.*" En effet, à la hargne punk-blues des débuts ("Dry", "Rid Of Me") avaient succédé les incantations d'une diva lynchéenne moulée-red lipstick ("To Bring You My Love"), combattant ses démons ("Is This Desire?"), renouant avec le flux de la vie ("Stories From The City, Stories From The Sea", "Uh Huh Her"), interrogeant le territoire et l'histoire ("The White Chalk", "Let England Shake"), jusqu'à cette chronique vindicative de 2016. De la colère autocentrée à la conscience éprouvée du monde, que reste-t-il à chanter ? "*Je jouais les chansons des autres,* expliquera-t-elle à Michka Assayas, sur France Inter. *Je ne me rendais pas compte que j'essayais de me guérir, de retrouver mon amour de la musique (…) Alors, je me suis dit :* 'Si j'ai perdu l'amour de ma musique, pourquoi ne pas jouer tout simplement la musique que j'aime, que j'appellerais de la nourriture pour l'âme." Cette "*food for the soul*", elle la trouve auprès de Nina Simone, Bob Dylan, Kate Bush, des Stranglers, des cantiques anglais ou de classiques comme "What A Wonderful World". Devine-t-elle qu'une renaissance s'y organise secrètement ? Une évidence : la musique est toujours le pilier, l'amour de sa vie. Parallèlement, elle travaille sur son deuxième recueil de poèmes, publié en 2022, "Orlam". A Londres, le poète Don Paterson l'aide à construire son propre idiome poétique. Chantés, ses textes lui inspirent des formes libres. De même que les musiques instrumentales qu'elle compose pour le théâtre ou le cinéma, l'assurent de son plaisir à écrire une musique purement atmosphérique. La rencontre avec l'artiste Steve McQueen en sera la révélation. Les deux s'admirent réciproquement, s'intimident l'un l'autre. Il finit par lui intimer ce conseil, qu'elle rapportera ainsi à John Harris : "Polly, tu dois arrêter de penser la musique en termes de recueils de chansons. Tu dois penser à ce que tu aimes. Tu aimes les mots, tu aimes les images et tu aimes la musique. Tu dois te demander : '*Qu'est-ce que je peux faire avec ces trois choses ?*' " Un viatique ? Une confirmation, plutôt, de ce qu'elle doit faire de ce qu'elle sait.

Les poésies de PJ

PJ Harvey est désormais autrice de livres, avec la poésie comme forme d'écriture préférentielle. En 2015, elle a publié un recueil de poèmes écrits après avoir visité le Kosovo et l'Afghanistan intitulé "The Hollow Of The Hand". En 2022, elle a publié "Orlam", un long poème narratif écrit en dialecte du Dorset, sa région d'origine, et dont les thématiques se retrouvent dans l'album "I Inside The Old Year Dying".

Langage futuriste

En trois semaines, les chansons de "I Inside The Old Year Dying" sont couchées sur le papier. "*Ce que je voulais,* déclarera-t-elle à Michka Assayas, *c'était situer cet album dans une époque incertaine. Est-ce dans le passé ? Est-ce dans l'avenir ? J'avais envie de brouiller le temps et le langage, donc j'ai utilisé un vocabulaire archaïque, mais aussi des expressions des années soixante-dix, un langage futuriste, j'ai même inventé des mots, des visions et des rêves, des citations de 'Macbeth' de Shakespeare. Je voulais que tout ceci ne corresponde à aucune époque précise, mais à toutes les époques. Tout l'album part à la découverte de cet au-delà, entre les mondes, entre les veilles et les sommeils, la vie et la mort, comme si on était au seuil de quelque chose.*" ★

ALEXANDRE BRETON

Album "*I Inside The Old Year Dying*" *(Partisan Records)*

Photo Steve Gullick-DR

"Est-ce qu'on peut encore chanter ce genre de truc ?"

RUFUS WAINWRIGHT

Pour fêter son demi-siècle sur cette terre, le dandy à la voix en or s'offre un coup d'œil dans le rétro en revisitant des chansons qui ont bercé sa jeunesse. Tout ça en très belle compagnie.

"JE SUIS TRÈS FIER DE MON CARNET D'ADRESSES", LÂCHE CRÂNEMENT RUFUS WAINWRIGHT. Il y a de quoi pavoiser. D'ailleurs, pour ce nouvel album, le fameux calepin a largement été mis à contribution : Van Dyke Parks, John Legend, David Byrne, Sheryl Crow, Chaka Khan ou Andrew Bird sont tous venus poser leur voix (ou leurs doigts) sur des mélopées ayant marqué la vie de l'élégant troubadour. Sur "Folkocracy" — son onzième album studio, si on sait bien compter —, Rufus s'empare de traditionnels imputrescibles, exhume de grandes oubliées et se frotte à quelques intouchables des Mamas & The Papas ou de Neil Young. Une façon de coudre par le col le passé et le présent et de montrer d'où il vient.

ROCK&FOLK : Vous avez trouvé une belle astuce pour éviter une fête d'anniversaire pourrie : faire un album et partir en tournée…

Rufus Wainwright : (*rires*) C'est une ruse que j'ai mise au point il y a quelques années. Je déteste les anniversaires. Je ne suis pas malheureux de vieillir mais avouez que cinquante ans, c'est un peu raide.

R&F : Le casting de ce nouvel album est hollywoodien. C'est l'avantage de vivre à Los Angeles ?

Rufus Wainwright : Sur mes deux derniers albums, j'explore mon passé. Sur "Unfollow The Rules", mon disque précédent, j'évoquais ma jeunesse, mon arrivée à Los Angeles. Sur "Folkocracy", j'ai décidé de remonter encore plus loin jusqu'à mon enfance. Un temps, j'ai envisagé de graver tout ça en famille à Montréal. Mais l'envie de tirer profit de LA a pris le dessus. Il y a plein de musiciens extraordinaires ici et les studios sont déments. C'est un des avantages de cette ville avec les fusillades, les feux de forêts et d'autres joyeusetés (*rires*).

R&F : Ces reprises sont toutes des souvenirs d'enfance ?

Rufus Wainwright : J'ai effectivement grandi avec des chansons traditionnelles comme "Wild Mountain Thyme", "Hush Little Baby" ou "Shenandoah". Des chansons que ma mère me chantait. Je dirais qu'un bon tiers du disque est composé de musiques de mon enfance, un autre de chansons découvertes quand je suis arrivé en Californie, et le dernier tiers de choses rencontrées plus tardivement. J'allais dire à la fin, mais n'exagérons rien (*rires*) !

Photo Miranda Penn Turin–DR

R&F : Qui a eu l'idée de reprendre cette splendeur de Moondog, "High On A Rocky Ledge" ? David Byrne ou vous ?
Rufus Wainwright : C'est moi. J'ai découvert cette chanson il y a cinq ans à Hawaï, lors d'un dîner avec un ami artiste installé là-bas. Soudain, ce son incroyable a jailli des enceintes. Je me suis figé. Je n'avais jamais rien entendu de tel. La musique de Moondog est si belle, si brute et crépusculaire. On sent que c'est un vieil homme qui chante. Je me suis plongé dans son répertoire, son histoire. Il y a de l'espoir pour nous, les vieux weirdos à barbe !

Mollo sur le chocolat !

R&F : Votre reprise de "Twelve Thirty" des Mamas & The Papas est un sommet.
Rufus Wainwright : Typiquement, je n'ai pas grandi avec The Mamas & The Papas. Mais lorsque je me suis installé à Los Angeles, j'ai habité un temps chez Bijou Phillips, la fille de John et Michelle Phillips. J'ai découvert cette chanson il y a trente ans et elle a été enregistrée trente ans avant cela. Etrangement, beaucoup des chansons rock de l'époque sont aujourd'hui considérées comme des classiques folk. Je ne fais que perpétuer une tradition : réinterpréter des chansons qui ont résisté à l'épreuve du temps et méritent d'être redécouvertes.

R&F : C'est quoi le folk ?
Rufus Wainwright : C'est difficile à définir. C'est une musique qui est née dans l'oreille. Pour moi, le folk, c'est avant tout des mélodies. Une bonne mélodie, c'est le Graal. On peut l'interpréter de tas de manières, ça reste la même chanson. C'est intéressant de parler de ça avec un Français. Je m'en sors pas mal chez vous, mais le cœur de la France n'a pas été facile à gagner. Les Anglais, les Scandinaves ou les Espagnols eux m'ont immédiatement adopté. Ma mère, Kate McGarrigle, était une grande artiste folk. Elle me disait : "*Rufus, ces peuples te comprennent car ils ont une forte tradition folklorique*". Le flamenco, le folklore irlandais… Je suis de cette lignée. Je crois qu'à la Révolution, la France a tranché ses liens avec son folk. Vous êtes davantage connectés au jazz ou à la musique africaine.

Aux sources du Neil

"C'est Neil des Pet Shop boys qui a inventé ce mot, 'Folkocracy' !* explique Wainwright. *On parlait ensemble des grandes dynasties du folk. Je suis proche de Teddy Thompson, le fils de Richard et Linda Thompson. Les Thompson sont les équivalents européens des Wainwright. On est un peu les Habsbourg et les Bourbon du folk… sans les palais ni les bijoux (rires). Je crois que la musique passe dans le sang. En ce moment, on parle beaucoup des 'Nepobabies'* (les 'enfants de', ndr) *comme d'un scandale, mais pour mes sœurs Martha et Lucy, ou moi, faire de la musique comme nos parents était une évidence. Et c'est ainsi que les chansons folk survivent. En se les passant de génération en génération."

R&F : Avec Brandi Carlile, vous osez une reprise de "Down In The Willow Garden". Reprendre seul cette ballade meurtrière, c'était impossible ?
Rufus Wainwright : Non. Les harmonies de cette chanson exigent deux voix. Et le texte est tellement violent ! Dans la chanson, l'homme tue trois fois sa femme. Il l'empoisonne, puis la poignarde avant de la noyer dans la rivière. C'est du lourd ! Je me suis interrogé : "*Est-ce qu'on peut encore chanter ce genre de truc ?*" Quelqu'un m'a même demandé si j'étais certain de vouloir glorifier le meurtre d'une femme ! J'ai pris la décision de la chanter et c'était la bonne chose à faire. D'abord parce que c'est un chef-d'œuvre de songwriting. Mais aussi parce que son sujet a malheureusement traversé les époques. Les féminicides sont encore une réalité. Cette chanson est un conte moral, mais l'histoire qu'elle raconte est probablement vraie. Jadis, ces ballades étaient une façon de faire circuler l'information. C'est aussi ça la force du folk. Explorer les aspects les plus sombres de l'humanité.

R&F : On vient de fêter les vingt ans de votre album "Want One". Que diriez-vous au preux chevalier qui pose sur la pochette ?
Rufus Wainwright : Mollo sur le chocolat ! Sinon, à cinquante balais, tu ne seras plus foutu d'enfiler ton armure ! ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL
Album *"Folkocracy" (BMG)*

Suicide rock'n'roll

DAVID BOWIE

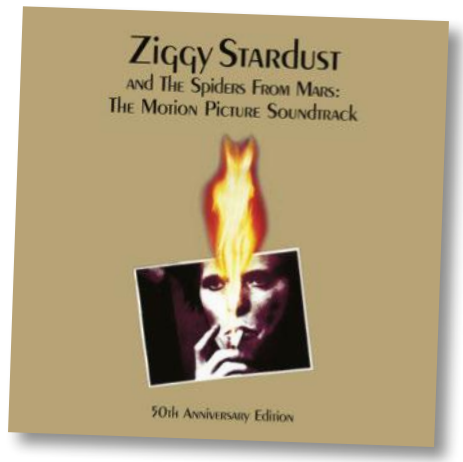
Parlophone célèbre le demi-siècle du fameux farewell gig et en décline plusieurs versions, audio et Blu-ray, remasterisées de frais. Une part de mystère continue de voiler ce suicide en public qui a fait du 4 juillet 1973 **le premier jour du reste de la vie du musicien anglais.**

ÇA PARAÎT HALLUCINANT, MAIS DAVID BOWIE, MÊME PERTURBÉ, A TOUJOURS SU QUAND IL FALLAIT QUITTER LE NAVIRE, TOURNER LA PAGE. De l'avis des témoins de la tournée (sa plus longue) qui a précédé et suivi la parution, début juin 1972, de "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars", alors que l'artiste montait indéniablement en puissance (sur le plan artistique et de la notoriété), sa santé, physique et mentale, a été mise à rude épreuve. A la fois un cirque et une machine de guerre pour l'imposer aux USA, MainMan, la compagnie qui manageait alors Bowie, estimait que pour faire de lui une star planétaire, le mieux était de l'essorer, de le rendre dépendant. Tony Defries, dont l'idole était le colonel Parker (celui qui a fait et détruit Elvis Presley), si David Bowie l'y avait autorisé, l'aurait bien fait tourner en habit de Ziggy pendant plusieurs années encore. Assemblage de bric et de broc, mais terriblement gracieux, de tout ce qui avait influencé Bowie jusqu'alors, la créature était devenue une poule aux œufs d'or et à la parution de "Aladdin Sane", au printemps 1973. Defries, au moins dans son esprit, avait atteint son objectif. Il ignorait simplement qu'il n'était déjà plus celui de son poulain.

Comme un taré

Car si Bowie n'a jamais craché sur le succès (ni réussi à faire croire que la réussite l'indifférait), il ne tolérait surtout pas que quoi que ce soit se mette en travers de son développement artistique. Pas même ses addictions ou ses états dépressifs, encore moins son entourage. Il le prouvera également trois ans plus tard en quittant Los Angeles pour l'Europe et en restant le seul maître à bord de l'arche de sa créativité.

Plus de six mois avant ce concert final à l'Hammersmith Odeon (il y en a eu deux en fait, et c'est le second qui a été immortalisé), David Bowie a compris que les tenues de Ziggy Stardust étaient autant de carcans qui risquaient de le figer dans une époque, de



l'associer à jamais au glam rock, ce genre qu'il n'a toujours daigné aborder que d'une fesse. Depuis le début 1972, Bowie a tourné comme un taré, les salles sont devenues plus grandes et MainMan l'a même souvent fait jouer deux fois par date. Traqué par les fans et les médias, de plus en plus isolé dans des palaces/tours d'ivoire de chaque côté de l'Atlantique, il s'est peu à peu coupé des Spiders From Mars (qui, pour des raisons financières, commençaient à ruer dans les brancards), ne conservant un lien solide qu'avec Mick Ronson, indispensable bras droit.

Jeff Beck

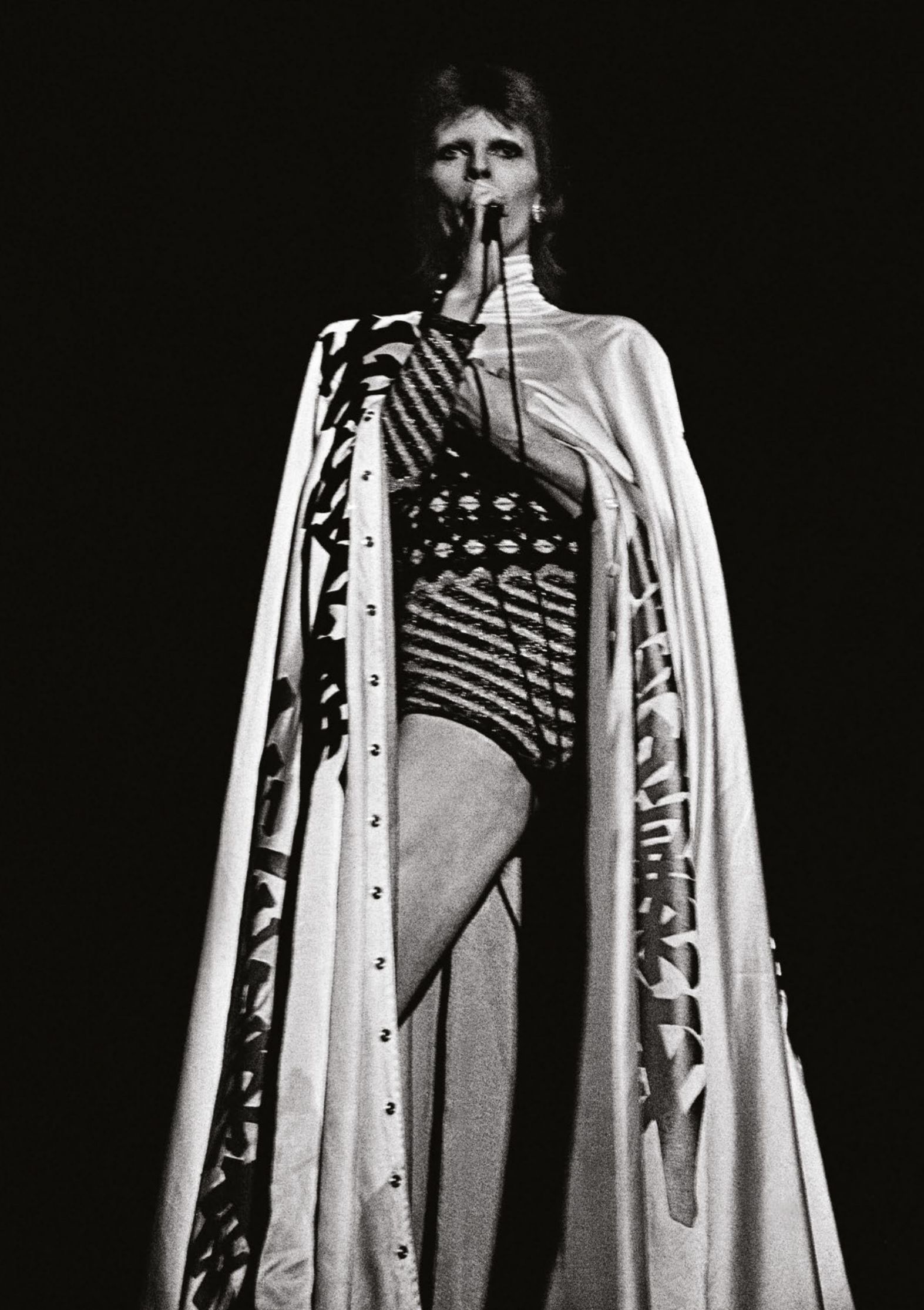
On a beaucoup écrit à propos de la décision de David Bowie de saborder Ziggy dans une salle londonienne choisie en désespoir de cause (il aurait préféré le Rainbow) et, forcément, de qui était au courant, à l'avance, du suicide le plus rock'n'roll de l'histoire du genre musical. Ronson, à qui Defries promettait alors un avenir de star (avec un peu d'aide de Bowie), savait. Des membres de l'équipe technique (David en avait prévenu certains qu'il allait faire une annonce avant la dernière chanson) étaient dans la confidence, son épouse Angie aussi. Tout comme Geoffrey MacCormack, un des meilleurs amis de la star jusqu'à la fin, et D.A. Pennebaker, sollicité par Tony Defries pour filmer le concert. La set-list des shows donnés les 2 et 3 juillet ne sera pas fondamentalement différente des autres, mais, homme de signes et de messages aussi sublimes que subliminaux, David Bowie va y réintroduire "My Death", adaptation anglaise (à la douze-cordes) d'une chanson de Jacques Brel au texte approprié.

La party d'après-concert, au Café Royal près de Piccadilly Circus, est également entrée dans les annales. Mais au-delà de la nuée de vedettes invitées — Keith Moon, Tony Curtis, Lou Reed, les McCartney, les Jagger, Ringo Starr ou Barbra Streisand —, ce sont les présences de Jeff Beck et du batteur Aynsley Dunbar que les amateurs de rock ont retenu. Le premier est monté sur scène au rappel (il est également présent dans ces versions remasterisées) et on sait que Bowie l'avait en tête pour éventuellement remplacer Mick Ronson. Idem pour Dunbar dont la présence était loin d'être fortuite. Avant que le clan Bowie ne se rende, moins d'une semaine plus tard, en France pour y effectuer les prises principales de "Pin Ups" (l'album de reprises sera achevé et mixé à Trident), Woody Woodmansey sera remercié le jour de son… mariage ! On allait vite le comprendre, la fin de Ziggy Stardust ne signifiait évidemment pas celle de David Bowie qui, après "Diamond Dogs" — album charnière et crucial —, s'envolera pour de nouvelles aventures musicales. ★

JEROME SOLIGNY

Album *"Ziggy Stardust And The Spiders From Mars: The Motion Picture Soundtrack/ 50th Anniversary Edition" (Parlophone)*

Photo Chalkie Davies-DR



GEESE

Leur premier album avait été perçu comme une réponse américaine à la vague post-punk britannique. Pour son ambitieux successeur, Geese a décidé de se réinventer.

"*JE COMMENCE MA JOURNÉE AVEC UNE PRIÈRE. Je parle à Jésus et il me donne des idées. Et puis je m'assois, j'écoute de la musique et, au bout d'un moment, je me dis :* 'Hey, je peux faire ça moi aussi'." Voici comment répond l'aimable et excentrique Cameron Winter quand on lui demande sa recette pour écrire des chansons. Une vanne foireuse qui se transforme en concept dadaïste grâce à un sens de l'improvisation certain, si bien qu'au final, on n'arrive plus à discerner le degré de sérieux de l'affaire : "*Je crois que notre originalité provient du fait qu'on commet des erreurs en essayant de copier d'autres groupes. L'idée ensuite est de ne pas avoir honte de ces erreurs, et même de les accentuer durant le processus d'enregistrement. C'est vraiment comme cela qu'on a fonctionné, et pour ça qu'il y a plein de cosplays étranges sur cet album.*"

Abandonner le passé

Jeune groupe new-yorkais révélé en 2021 avec son premier album "Projector" à la couleur post-punk, Geese est un combo singulier qui aime se mettre en danger. Avec "3D Country", le quintette fait plus qu'évoluer, il se réinvente avec panache, ouvrant grand les horizons de sa musique en y ajoutant des éléments venus du gospel, de l'alt-country, mais aussi du rock progressif, dans un grand télescopage de sons et de genres où Wilco croise White Denim, Radiohead et les Strokes, parfois en l'espace de trois minutes. "*On était désespéré de ne pas sonner britannique,* poursuit le chanteur *Il y a beaucoup de groupes britanniques en ce moment, et on ne voulait pas être un de ces groupes américains qui les copient. C'est un putain de cauchemar. Donc c'est parti de là, on a fait des choses un peu bluesy, des mélodies et des harmonies à l'ancienne. Des choses un peu passées de mode*". Ce faisant, Geese a étendu son univers sonore et créé un disque riche en idées déviantes d'où exsude un sentiment de liberté. "*On a étendu notre univers*, nous fait remarquer Winter, *mais on l'a aussi fermé de certaines façons. On a décidé d'abandonner beaucoup des sons de 'Projector' parce qu'on ne voulait pas avoir de comparaison possible. On aime abandonner le passé complètement, on a envie de pousser les choses le plus loin possible.*"

Chansons déglinguées

Pour mettre leurs idées en forme, Geese s'est adjoint les services de James Ford,

Photo Kyle Berger-DR

"Si on sonne comme les Arctic Monkeys, je me suicide !"

producteur anglais réputé. "*C'est le label qui nous a suggéré de travailler avec lui*, poursuit Winter. *Quand on l'a rencontré, on était en tournée à Londres, je lui ai dit :* 'Je sais que tu fais beaucoup de gros disques, comme ceux des Arctic Monkeys et Jessie Ware, mais si on sonne comme les Arctic Monkeys, je me suicide. Je veux juste savoir à quel point tu es à l'aise avec l'idée de faire des choses bizarres.' *On voulait contraster les styles les plus classiques avec lesquels on avait déjà expérimenté avec des choses vraiment futuristes, des choses pas forcément agréables à l'oreille au premier abord, ni immédiates. On savait que beaucoup de producteurs seraient réticents ou ne sauraient pas comment exécuter ces idées de la façon extrême que nous désirions. On cherchait quelqu'un qui serait capable de faire les deux : l'aspect beau, joli, et les chansons déglinguées. James a un super sens de la mesure et de l'échelle, et il a l'expérience de faire des choses super populaires et d'aller vers l'étrangeté. Je pense, j'espère, qu'il a pris du plaisir en faisant l'album. Il est très travailleur, très compétent, et facile à vivre. Beaucoup de nos idées étaient déjà entièrement formées, et il nous a aidés à les dégrossir. Ce qu'on voulait faire était difficile et il nous a aidés à l'accomplir. Peut-être de façon plus importante, il nous a aidés à rester concentrés sur la tâche. Parfois, c'était un peu l'adulte dans la pièce parce que la moitié du groupe était dans les coulisses à fumer de la weed deux heures durant, et il venait nous dire : 'Vous savez, on vous paie pour faire un album, vous devriez faire cet album'.*" Avec les chansons americana aux détours imprévisibles de "3D Country", Geese commence à se voir affubler de l'étiquette de *jam band*, ce qui met le chanteur en colère : "*Je n'aime pas qu'on dise ça de nous ! Je déteste ce terme. La plupart des jam bands détestent le terme d'ailleurs. C'est très réducteur. Il y a des groupes comme King Gizzard ou Ween qui ont cette étiquette collée sur eux et je ne pense pas que ce soit juste. Alors bon Dieu, arrêtez de dire que nous sommes un jam band, s'il vous plaît. Il y a déjà un jam band qui porte le nom de l'animal qui donne le nom à notre groupe* (Goose – nda, soit 'oie' au singulier)*… et eux non plus n'aiment pas être appelés ainsi*". ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*3D Country*" *(Partisan/ Pias)*

Roi gésier

"J'aime King Gizzard And The Wizard Lizard depuis que je suis un petit bébé. Quand j'avais quatorze ans, je suis allé pour la première fois dans la fosse à un concert de King Gizzard. C'était fantastique. Après le show, on a eu une réunion de groupe avec Max, le batteur, et on s'est dit :* 'Il faut qu'on se concentre plus sur le groupe ! Il faut vraiment qu'on s'améliore'. *Ils avaient joué 'Nonagon Infinity', ça nous a retourné le cerveau. C'était incroyable. Ambrose Kenny-Smith, de King Gizzard et des Murlocs, nous a contactés il y a peu pour nous dire qu'il aimait notre musique. C'était magique."

Rock, simple et direct

MILES KANE

Un an à peine après l'album "Change The Show" qui le voyait se frotter à la soul et au R&B, **l'Anglais** revient avec un album en forme de retour aux sources.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

QUAND ON L'AVAIT INTERVIEWÉ EN DÉBUT D'ANNÉE 2022 POUR LA PUBLICATION DE "CHANGE THE SHOW", DISQUE QUI MARQUAIT POUR L'ARTISTE UN CERTAIN REGAIN DE FORME APRÈS LE COUP DE MOU DU BIZARREMENT NOMMÉ "COUP DE GRACE", le guitariste et chanteur Miles Kane avait confié qu'il venait de passer quelques jours en studio à Liverpool en compagnie de ses cousins, ceux-là même qui l'avaient initié à la musique psychédélique et au rock'n'roll au début des années 2000, alors qu'il n'était qu'un adolescent.

En famille à Liverpool

Ses cousins, bien évidemment, ce sont les frères Skelly. James et Ian, respectivement chanteur-guitariste et batteur de The Coral, un des groupes les plus passionnants à avoir émergé de Liverpool au XXI^{ème} siècle. Des modèles pour le jeune Miles qui a marché dans leurs pas en signant à son tour sur le label Deltasonic avec ses groupes The Little Flames, puis The Rascals à la fin des années 2000. Tandis que The Coral bâtissait sa légende en alignant des albums toujours plus beaux mais de moins en moins populaires, Miles Kane remportait la timbale avec The Last Shadow Puppets, le duo formé avec son ami Alex Turner des Arctic Monkeys, avec qui il rencontrait un immense succès avec l'album "The Age Of The Understatement" en 2008, puis une carrière solo débutée sous de bons auspices avec "Colour Of The Trap" (2011).

Dire que la suite n'a pas été à la hauteur des attentes — artistiquement comme commercialement — est un euphémisme. Après plusieurs albums à la qualité déclinante, et une tentative vaine de percer aux Etats-Unis, Kane s'est résolu à rentrer en Angleterre où il a retrouvé l'équilibre et, semble-t-il, l'inspiration. Installé à Londres, dans le quartier de Bethnal Green, il a publié en 2022 un album inspiré par la musique de son enfance, cette soul que sa mère écoutait en permanence ("*Le silence chez nous, c'était Motown*" nous avait-il dit à la sortie de "Change The Show" l'an dernier) puis cet été "One Man Band", un disque enregistré en famille à Liverpool. La matrice de cet album est avant tout affective, liée à son histoire personnelle et sa relation avec ses cousins. Quand James Skelly s'enfonçait dans la dépression à la fin des années 2000, produisant de beaux albums désespérés avec The Coral ("The Invisible Invasion", "The Curse Of Love"), Kane triomphait avec The Last Shadow Puppets qui empruntaient çà et là quelques éléments qui avaient fait la renommée de leurs aînés. Alex Turner n'a jamais caché que "The Age Of The Understatement" devait beaucoup à "Don't Think You're The First" de The Coral. L'époque où James Skelly apprenait au jeune Miles Kane à jouer de la guitare en lui montrant les accords de "Pass It On" était lointaine, et la relation entre le jeune branleur et ses aînés, teintée par l'amertume et la distance, était au plus bas.

Le chien fou s'est apaisé

Quinze ans plus tard, alors que The Coral vit une seconde jeunesse et que Kane est un peu redescendu de son nuage, le temps a fait son affaire. "*Ces dernières années, avant de travailler ensemble, on s'est retrouvés et on est redevenus proches en tant que famille à nouveau*", explique Kane, de passage à Paris, dans les bureaux de son label. "*Avec James, on est probablement plus proches aujourd'hui qu'on ne l'a jamais été. On vient de travailler ensemble, mais dans la vie nous sommes super proches. On a eu une sorte de grande reconnexion. C'est beau, je me sens vraiment heureux et satisfait dans ma vie et dans mon travail aujourd'hui.*" C'est une conversation qu'on avait déjà eue l'an dernier, et qui se confirme aujourd'hui : Kane a eu une prise de

Photo DR

conscience, celle qu'il ne serait jamais une star planétaire du calibre de son compère Alex Turner. Le chien fou s'est apaisé. "*Quand on était aux USA, ça faisait sens pour moi d'y être parce qu'Alex y vivait et qu'on a fait l'album des Last Shadow Puppets* ("Everything You've Come To Expect" en 2016, nda). *Et puis, quelque temps après, j'étais un peu en déni. Je me disais que j'allais pouvoir y travailler, mais la réalité c'est que non. J'ai accepté ça aujourd'hui, et quand je suis rentré après quelques années, je me suis rendu compte que ma vie était ici.*" De retour au bercail, Kane a renoué avec les Skelly, qui ont pour habitude de faire les choses en famille. Si les grands frères Ian et James jouent dans The Coral, ils ont aussi beaucoup aidé leurs cadets Alfie et Fiona avec leur projet The Sundowners, ainsi que leur cousin éloigné Neville, à enregistrer et publier des albums ces dernières années. Satellite éloigné de la galaxie familiale, Kane a peu à peu rapproché son orbite. "*J'ai commencé à envoyer à James des démos de chansons pour lui faire écouter. Je le respecte énormément et je respecte l'aide qu'il m'a apportée pour écrire ces choses. A un moment, il a commencé à me dire qu'on pourrait faire un putain de bon album ensemble et montrer à tout le monde à quel point je suis bon. Venant de lui, ça m'a beaucoup touché. On en a discuté pendant un an et puis, au bon moment, on s'est dit : 'Alors, on le fait cet album ?' Le timing était parfait. James et ses amis venaient de construire ce nouveau studio à Liverpool*".

"A quoi suis-je bon ? Quel est mon style ? Quelle est ma signature à moi ?"

Ma mère servait le thé

Le studio en question, c'est Kempston Street Studios, construit par les gérants des Parr Street Studios qui ont dû fermer en 2022 quand leur immeuble a été vendu à des promoteurs immobiliers et démoli pour être transformé en bureaux et parkings. A l'époque, la disparition de ce lieu emblématique de Liverpool avait été ressentie comme une nouvelle agression contre l'héritage musical de la ville. Fraîchement inauguré en mai 2023, le nouvel endroit a séduit Kane. "*Les gars venaient juste de l'investir. C'est de l'autre côté de la ville par rapport à Parr Street. Il n'y a pas grand-chose là-bas pour le moment, mais d'ici quelques années, ça sera sans doute gentrifié. C'est un coin de Liverpool que je ne connaissais pas vraiment. C'était excitant, c'était frais. Mon album est le premier à avoir été enregistré dans ce studio. Le faire en famille, c'était une belle histoire. Ian Skelly joue de la batterie sur l' album, et Alfie est de la partie aussi. Nous y sommes tous ! Et ma mère servait le thé.*" Il y a dix ans, Kane posait devant la boucherie familiale sur la pochette de son deuxième album solo "Don't Forget Who You Are", un titre d'album qui pourrait aussi bien s'appliquer à ce que propose le chanteur aujourd'hui. Si la thématique du retour aux sources est présente dans la genèse de l'album, elle l'est aussi sur la forme. "One Man Band" voit Kane mettre de côté les obsessions soul du précédent album pour un retour à ses fondamentaux : un disque de rock, simple et direct, où Kane retrouve sa posture de *guitar hero*. "*Je me suis interrogé. A quoi suis-je bon ? Quel est mon style ? Quelle est ma signature à moi ? Je voulais revenir un peu à ce qui me plaisait et le mettre en avant. Je ne voulais plus me cacher derrière quoi que ce soit. Je ne voulais pas être trop arty et ajouter un vernis de cordes et de cuivres. Je ne voulais pas faire un disque pour danser. Je voulais faire l'album qui me ressemble le plus, le plus authentiquement moi.*" Les premières écoutes de l'album nous ont rappelé les vertes années de Miles Kane, quand il était leader et guitariste de The Rascals, toutes guitares dehors, sans l'arrogance de jadis mais avec un côté mordant. Miles Kane en 2023 est plus combatif que jamais. "*J'adore la boxe. Cet état d'esprit de la préparation, de l'entraînement, j'adore ça. C'est mon sport préféré, j'ai tellement de respect pour ces mecs*" explique l'artiste, qui s'est à maintes reprises dévoilé sur les réseaux sociaux en train de s'entraîner à ce sport, et a déjà utilisé la métaphore pugilistique sur "Coup De Grace". "*Faire un album, c'est comme préparer un match de boxe. Si tu es bien préparé, bien entraîné, tu gagneras ton combat. C'est l'état d'esprit que j'ai à chaque album. Choisir la bonne chanson, c'est comme choisir ta tenue pour le match. Le combat, c'est l'enregistrement, et si tu as fait toute cette préparation en amont, l'enregistrement va être plus facile, plus direct. J'ai écrit beaucoup de chansons et on a gardé les onze qui sont sur l'album. Plusieurs chansons portaient le même message, certaines étaient très proches. James m'a aidé à garder les meilleures.*" Les textes de "One Man Band" poursuivent cette veine introspective où Miles Kane regarde ses errements passés en face avec des titres tels que "Troubled Son" ou "Never Taking Me Alive" et se projette sur l'avenir avec une confiance retrouvée ("The Best Is Yet To Come"). "*Je m'adresse beaucoup à moi-même dans mes chansons*, poursuit le chanteur. *Les sentiments et les émotions, ce sont les choses sur lesquelles je me sens le plus à l'aise. J'espère que ça aura une résonance chez d'autres personnes qui pourront se retrouver, ressentir ou comprendre le message de mes paroles. Aborder les choses inconfortables ne me fait plus peur. Maintenant, je suis à un endroit où je suis à l'aise avec ça. J'ai envie d'être clair comme le jour, d'être authentique. Il n'y a aucun message caché ici, ce n'est pas comme si les gens devaient décrypter ce que j'essaie de dire.*" On s'amuse de cette dernière remarque, en lui faisant observer que ça n'a pas toujours été le cas avec lui. Miles, le public a le droit de savoir, pouvez-vous enfin nous expliquer ce qu'est un "Freakbeat Phantom" ? "*Aucune idée ! Fuckin'hell, je fumais beaucoup de weed à l'époque*", s'esclaffe-t-il. ★

Album "*One Man Band*" *(Virgin)*

Roberto Baggio

Si la boxe est son obsession, le football en est une autre. "One Man Band" contient une chanson nommée "Baggio", hommage appuyé à Roberto Baggio, attaquant légendaire de la Squadra Azzura. *"J'avais huit ans en 1994 et l'Angleterre n'était pas qualifiée pour la coupe du monde. J'ai jeté mon dévolu sur l'équipe d'Italie. Je n'avais jamais vu des mecs ressembler à ça. Ils avaient les cheveux longs, ils étaient sexy, ils étaient beaux. J'adorais leur façon de jouer, à quel point tout paraissait facile. Baggio était tellement beau à voir sur le terrain, et il avait ce côté mystique. Je l'ai rencontré il y a quelques semaines. Il habite près de Vicence. Il nous a invités chez lui, c'était incroyable. Il m'a offert un maillot et un livre sur le bouddhisme."*

Photo DR

“Ecrire et éviter les clichés”

LUCINDA WILLIAMS

Une autobiographie, un nouvel album plein de fougue et **une longue tournée** dans la foulée : retour en force de la chanteuse rebelle qui revient de loin après des épreuves personnelles.

RECUEILLI PAR CHARLES FICAT

“*JE SUIS NÉE LE 26 JANVIER 1953 À LAKE CHARLES, LOUISIANE. On peut dire que je suis une combattante née*”, écrit Lucinda Williams dans son autobiographie “Don’t Tell Anybody The Secrets I Told You” où elle livre des pans entiers de sa vie qui éclairent d’un jour nouveau ses chansons. Elle revient aussi sur les rencontres qui ont traversé sa vie musicale et sentimentale. Chez elle, les deux sont étroitement liés, et l’un des grands mérites de son témoignage est de se livrer sans fards, directe et authentique. Lucinda Williams a toujours agi ainsi. Elle a toujours refusé l’édulcoré, le “*sugarcoated*” comme elle dit, aussi bien dans sa musique que dans sa vie. Avec les “*secrets*” qu’elle nous confie, on entre dans le dur. Elle a cherché à transmettre sa vérité et prévient dès l’avertissement que le livre s’adresse à ceux qui ont une personne atteinte de maladie mentale dans leur famille. En l’occurrence, c’est ici sa mère qui souffrait de maux psychiatriques, en plus d’un penchant prononcé pour la boisson. Cet épisode ouvre le livre. La jeune Lucinda a dû composer avec cette situation en même temps qu’elle a suivi son père, universitaire et poète reconnu, dans ses nombreux déménagements. Ensuite, il lui a fallu lutter âprement pour sortir ses albums et se faire un nom. “Ramblin’ On My Mind”, album de reprises folk-blues, paru en 1979 chez Folkways, suivi l’année d’après par “Happy Woman Blues” qui cette fois comportait ses propres compositions, dont “I Lost It”, un de ses classiques. L’album “Lucinda Williams” de 1988 connaît un certain écho : des chansons comme “I Just Wanted To See You So Bad” ou “Crescent City” illuminent le disque, sans parler de deux titres promis à un bel avenir : l’excellent “Passionate Kisses” écrit au sujet de son mari de l’époque Greg Sowders, le batteur des Long Ryders, et repris par Mary Chapin Carpenter qui en fera un tube colossal ; et “Changed The Locks”, chanson de rupture, interprétée par son ami Tom Petty sur “She’s The One”. Rien n’est gagné cependant pour Williams qui n’atteindra une pleine reconnaissance qu’avec “Car Wheels On A Gravel Road” (1998), disque capital, houleux et magnifique, dont la production mouvementée retardera la sortie. On y retrouve un certain nombre de pointures : son guitariste attitré de l’époque, Gurf Morlix, mais aussi Steve Earle, Roy Bittan du E Street Band, Charlie Sexton, Jim Lauderdale, Emmylou Harris… L’album décroche le Grammy du meilleur album folk contemporain l’année suivante. “Essence” (2001) et “World Without Tears” (2003) consacreront sa renommée. La machine ne s’arrêtera plus. Depuis, Lucinda ne cesse de composer, d’enregistrer et de courir les scènes du monde. Elle trouvera un ancrage dans sa vie avec Tom Overby, son mari-manager, coauteur de plusieurs titres et qu’elle épousera sur scène en 2009 ! En novembre 2020, la voilà frappée par un AVC, dont elle se remet, mais qui l’empêche encore à ce jour de rejouer de la guitare sur scène. D’où l’urgence de ce nouvel album, “Stories From A Rock’n’Roll Heart”, qui touche à l’essence de Lucinda Williams et nous offre une leçon de résistance à sa manière.

Les amis de mon père

ROCK&FOLK : Grâce à votre autobiographie, nous avons l’impression de mieux vous connaître, de découvrir l’envers de vos chansons. N’a-t-il pas été trop douloureux de replonger dans votre passé ?

Lucinda Williams : En fait, cela n’a pas été si difficile. J’ai l’habitude. Mes chansons en disent beaucoup dans une certaine mesure, puisqu’elles sont autobiographiques.

R&F : Votre famille joue un grand rôle dans votre vie. Votre mère vous a appris la musique et votre père les paroles.

Lucinda Williams : Ma mère jouait du piano à la maison, mais elle n’était pas professionnelle. Mon père composait des poèmes. Il m’a appris à écrire et à éviter les clichés. C’était très important. J’ai reçu les gènes des deux.

R&F : A la fin de votre livre, vous citez un certain nombre d’écrivains que vous recommandez : Charles Bukowski, Lawrence Ferlinghetti, Sylvia Plath et Anne Sexton.

Lucinda Williams : Oui, je les conseille. Certains, je les ai rencontrés personnellement à la maison. Ils étaient des amis de mon père. J’ai eu beaucoup de chance à cet égard de rencontrer des gens aussi extraordinaires.

Photo Danny Clinch-DR

FILE
NDER

R&F : Lors de vos années de formation, un choc s'est produit lorsque vous avez découvert "Highway 61 Revisited" de Bob Dylan, qui insufflait de la poésie dans le rock'n'roll. Vous avez été amenée à croiser sa route.
Lucinda Williams : Je l'ai rencontré à la fin des années 1970 à New York, à Greenwich Village, dans un lieu qui s'appelait Gerde's Folk City. On me l'a présenté. Quand il est parti, il m'a embrassée sur la joue et je n'ai jamais voulu me laver le visage depuis ! Des années plus tard, j'ai ouvert des shows pour lui et Van Morrison lorsqu'ils ont tourné ensemble. C'était excitant.

Ne pas disparaître

R&F : Vous avez aussi été amie avec Tom Petty à qui vous rendez hommage dans "Stolen Moments" sur votre dernier disque. C'est vous qui aviez assuré les premières parties de ses ultimes concerts en 2017.
Lucinda Williams : Oui, c'était à Los Angeles, à l'Hollywood Bowl. Puis nous l'avons perdu juste après ces concerts. Ce fut un choc. Je ressentais une certaine parenté avec lui. Il m'a toujours beaucoup soutenue, ainsi que ma musique. J'ai étudié son art d'écrire des chansons.

R&F : Pendant le confinement, vous lui avez consacré un album de reprises, ainsi qu'à d'autres artistes comme Bob Dylan ou les Rolling Stones. Il s'agit des six albums intitulés "Lu's Jukebox". D'où est parti ce projet ?
Lucinda Williams : C'est mon mari et manager Tom Overby qui est arrivé avec cette idée, de façon à continuer et à faire avancer les choses durant cette période. Beaucoup d'artistes ont dû interrompre les tournées et ont été empêchés de travailler normalement. J'ai toujours adoré reprendre les chansons d'autres artistes. J'ai pensé que ce serait plaisant à réaliser et que les fans apprécieraient. Par moments, ce fut délicat de choisir les titres, mais j'avais déjà en tête mes chansons préférées de chacun.

R&F : Sur scène, vous interprétez peu de reprises…
Lucinda Williams : C'est vrai, mais j'ai commencé par là. On attend de moi que je joue mes chansons.

R&F : Votre dernier album s'intitule "Stories From A Rock'n'Roll Heart". L'énergie qu'il dégage impressionne, comme sur le titre "New York Comeback".
Lucinda Williams : Il y a plusieurs comebacks. Celui du pays qui se relevait de la pandémie. Et un plus personnel, le mien, lorsque je me remettais de mon accident cérébral. Cela traverse toutes les chansons : continuer à se battre, ne pas se rendre, ne pas disparaître, rassembler le groupe, réunir les amis. Le rock'n'roll peut vous sauver, voilà le message.

R&F : Vous avez toujours refusé les étiquettes americana ou alt-country, trop réductrices à vos yeux. Est-ce que rock'n'roll vous définirait davantage ?
Lucinda Williams : Oui, c'est ce que je voulais faire passer sur la pochette, un certain type de rock'n'roll. Ma musique suscite beaucoup de confusion, car elle recouvre différents styles. J'ai toujours fait cela. C'est le propre de la musique en général. Le rock'n'roll est une attitude, comme le punk.

R&F : Au cours de votre vie, vous avez traversé beaucoup d'épreuves. Dans votre livre, vous écrivez : "*Fuck the big labels*".
Lucinda Williams : Ils ne m'ont pas comprise. Au début ils ont montré de l'intérêt, puis ils ont changé d'avis à la dernière minute. Il se passait beaucoup de choses… Aujourd'hui encore, il y en a beaucoup qui ne me comprennent pas. Je suis surprise.

L'envers du décor

R&F : Beaucoup d'invités sur ce nouvel album, des gens qui vous soutiennent.
Lucinda Williams : Oui, Bruce Springsteen et sa femme Patti. Bruce, comme Tom Petty, m'a toujours encouragée.

R&F : On dirait qu'il existe un lien entre l'autobiographie et l'album, ne serait-ce que dans le choix graphique ?
Lucinda Williams : Oui, mes chansons ont des histoires, et avec le livre nous allons plus loin dans les histoires. Nous découvrons l'envers du décor. Les gens me demandent tout le temps qui sont les personnages de mes chansons.

R&F : Le titre de votre autobiographie provient d'un vers tiré de la chanson "Metal Firecracker" sur "Car Wheels". Vous êtes directe. Vous présentez les choses crûment. Avez-vous gardé des secrets pour vous ?
Lucinda Williams : J'ai voulu rester polie. Je n'ai pu entrer dans tous les détails de ma vie amoureuse. J'ai lu plusieurs autobiographies de musiciens avant d'écrire la mienne, notamment celle de Chrissie Hynde, avec qui je suis amie. Elle est carrément franche sur les choses, ses amitiés, Iggy Pop par exemple. Elle décrit de manière graphique son univers. Je m'en suis inspirée. J'ai adoré le premier album des Pretenders. Je me suis dit que c'était cela que je voulais faire. Elle est punk, elle a le *rock'n'roll spirit*.

R&F : Avec Tom Overby, vous avez trouvé une certaine stabilité.
Lucinda Williams : Auparavant, quand j'étais dans une relation, je n'étais pas en mesure d'écrire autant que je le voulais. Je me perdais dans la relation. Je me demandais si je pouvais être avec Tom et rester créative et cela s'est révélé possible. Ça a toujours été le test pour moi. J'ai pu avoir mon espace et nous avons écrit ensemble. Il me montrait ses vers qui étaient bons et nous avons collaboré. C'était quelque chose de nouveau pour moi.

"Bob Dylan m'a embrassée sur la joue et je n'ai jamais voulu me laver le visage depuis !"

R&F : Vous viendrez en France l'année prochaine pour un concert à la Cigale. Vous continuez à tourner.
Lucinda Williams : Oui, même si cela est parfois fatigant. J'adore me rendre en différents lieux et rencontrer des gens qui apprécient ma musique. J'ai beaucoup de chance d'avoir des fans qui m'accueillent.

R&F : A la fin de votre livre, vous énumérez une liste de conseils en forme de manifeste. Que dites-vous aux lecteurs de ce magazine ?
Lucinda Williams : Je suis heureuse qu'il y ait folk dans le titre. Plus personne n'utilise ce mot. Je l'adore. Quand je l'entends, je pense à ceux qu'on qualifiait de folk, comme Bob Dylan à ses débuts, et d'autres artistes de ce genre. La musique folk a été une inspiration fondamentale pour moi quand j'ai commencé. J'adore aussi le folk rock, comme les Byrds. Folk rock, c'est ce que j'essaye de faire. ★

Livre *"Don't Tell Anybody The Secrets I Told You" (Crown).*
Album *"Stories From A Rock'n'Roll Heart" (Highway 20 Records/ Thirty Tigers).*

Photo Danny Clinch-DR

Rêves de fan

MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD AVEC PAUL WELLER

Le groupe de **Maxwell Farrington** et **Christophe Vaillant** s'est retrouvé en tournée avec **Paul Weller** et sa troupe. Il est même question d'un projet commun dont on ne peut encore rien dire à l'heure actuelle. Après les Limiñanas soutenus par Peter Hook, Anton Newcombe, Bobby Gillespie et Iggy Pop, il semble que les musiciens français séduisent à nouveau les Anglo-Saxons. On ne peut qu'applaudir.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

C'EST ASSEZ RARE QU'UN GROUPE FRANÇAIS ASSURE LA TOURNÉE EUROPÉENNE D'UN MUSICIEN ANGLAIS. A vrai dire, en dehors de Taxi Girl avec les Stranglers, on ne voit pas d'autre exemple. Dans le cas de Maxwell Farrington & Le SuperHomard, l'histoire prend une tournure hautement symbolique. Christophe Vaillant, qui a fondé le groupe, est un ancien mod d'Avignon qui, lorsqu'il était adolescent, reprenait des chansons des Jam avec un groupe amateur. C'était avant de monter Pony Taylor, Strawberry Smell et, finalement, Le SuperHomard, qui s'est retrouvé à deux reprises "Disque du mois" dans Rock&Folk, d'abord pour "Meadow Lane Park", féerie pop pleine de claviers portée par la chanteuse Julie Big, puis avec "Once", disque réalisé avec le Franco-Anglais Maxwell Farrington, plus proche des univers de The Divine Comedy, Scott Walker ou Lee Halzewood. Une association faite pour durer. Et puis un jour, Christophe Vaillant a été contacté par le management de Paul Weller, puis par le musicien en personne. Il avait entendu sa musique, l'appréciait. De fil en aiguille, une complicité s'est établie. Résultat, en 2023, Maxwell Farrington & Le SuperHomard se sont retrouvé à tourner avec Weller et son équipe. Plus tard, ils se sont revus, cette fois-ci pour travailler ensemble. A Abbey Road, rien que ça. Un rêve de fan, comme on en voit peu. Christophe Vaillant, d'ailleurs, n'en revient toujours pas : "*Quand je raconte ça à mes vieux copains mods, ils ont du mal à comprendre.*"

Ondes Martenot

ROCK&FOLK : Comment êtes-vous rentré en contact avec Paul Weller ?

Christophe Vaillant : L'un de ses musiciens, Andy Croft, qui était son bassiste, lui avait fait écouter un morceau, "Black Diamond", que j'avais enregistré, et qui n'était même pas sorti en disque. C'était juste avant "Meadow Lane Park", notre album avec la chanteuse Julie Big, et c'est finalement sorti sur un EP fin 2018. Paul a adoré et, dans son Top de fin d'année pour le magazine "Uncut", il a mis ce morceau parmi ses favoris. Quelques mois après, lorsque "Meadow Lane Park" est sorti, il a parlé de l'album dans plusieurs interviews. Puis son management m'a demandé si je voulais ouvrir pour lui lors de sa tournée prévue en 2020, et si j'acceptais de donner mon numéro de téléphone. Je me suis mis à recevoir des textos de Paul Weller, toujours pour cette tournée. Je n'en revenais pas. Une règle s'est imposée à moi : répondre quand il écrit, mais ne jamais le solliciter. Puis il y a eu le Covid, la tournée a été annulée... Là, on a commencé à communiquer de manière plus suivie.

Photo DR

Christophe Vaillant et Paul Weller dans l'escalier du Studio 2 d'Abbey Road

R&F : Et entre-temps, votre chanteuse de l'époque a participé à un morceau sur l'album de Weller, "On Sunset"…
Christophe Vaillant : Oui, absolument. Il avait vraiment aimé "Meadow Lane Park". Puis j'ai commencé ma collaboration avec Maxwell Farrington, il y a eu des modifications dans le groupe. A ce moment, Weller m'a demandé de faire le remix d'un de ses morceaux, précisément le single "On Sunset". Et il l'a sorti sur un EP. Je me souviens que j'ai eu l'une des plus grosses trouilles de ma vie. Il m'a dit : *"Tu m'envoies le lien, et je vais écouter"*. Il a écouté, il a beaucoup aimé. En 2021, je lui ai envoyé le disque avec Maxwell, "Once", qui était musicalement très différent de "Meadow Lane Park", mais il a accroché. Et puis il m'a demandé si ça m'intéresserait de travailler avec lui, mais je ne peux pas en parler ! Et on a commencé à travailler, à distance.

R&F : Quels genres de contacts aviez-vous ?
Christophe Vaillant : Il prenait de mes nouvelles, et nous évoquions les choses qui nous plaisaient respectivement. Il m'a conseillé d'écouter un disque instrumental de Ed Harcourt, un musicien que j'aimais déjà beaucoup, influencé par Satie et Debussy, pour schématiser : "Beyond The End". Et moi, je l'ai branché sur les ondes Martenot, et Olivier Messiaen qui les a beaucoup utilisées. Ça l'a fasciné, je crois qu'il ne connaissait que le thérémine, et en tout cas, il n'avait jamais entendu Messiaen. Et puis fin 2022, il a annoncé la tournée européenne de 2023, et m'a proposé de faire la première partie avec Maxwell. Nous nous sommes retrouvés à faire dix dates avec lui.

Des pompes avant de monter sur scène

R&F : Alors, comment cela s'est passé ?
Christophe Vaillant : Le premier concert avait lieu à Lille, à l'Aéronef. On arrive dans le sous-sol, on met le matos dans le monte-charge, et là on entend "Headstart For Happiness" du Style Council au-dessus de nous. Avec le bassiste, Keekee, on se connaît depuis trente ans, on a le même background mod, et on hallucine. On sort de l'ascenseur, on se retrouve derrière Weller en train de chanter pendant sa balance. Je ne l'avais jamais rencontré. Discrètement, on va se mettre sur le côté et on regarde trois ou quatre morceaux. Puis ils s'en vont, on fait notre balance, il n'y a plus personne. Et on remarque un mec tout seul, au fond de la salle, appuyé contre le mur. On termine la balance, la silhouette s'approche, Weller monte sur la scène, salue tout le monde et me prend dans ses bras ! Premier contact. Je ne le revois pas de la soirée. Le lendemain, on se retrouve à Anvers, dans une salle magnifique. Là, on partageait les loges avec son groupe. Le mot d'ordre était de rester le plus discret possible, rester à notre place, être ponctuels. La vingtaine de personnes qui entoure Weller a apprécié, parce que, apparemment, ce n'est pas toujours le cas.

R&F : Et le patron, comment se conduisait-il ?
Christophe Vaillant : Il est hyper sollicité, mais il est venu à toutes nos balances et à tous nos concerts. Il était sur le côté de la scène à nous regarder. C'était assez stressant ! D'un autre côté, c'est très généreux. Notre bassiste perdait parfois ses moyens quand il voyait Paul et Steve Craddock assis à un mètre de lui. Je voyais couler les gouttes de sueur sur ses joues. Au Paradiso à Amsterdam, après notre balance, il est venu me voir et m'a parlé de ses concerts avec les Jam dans ce lieu. Il me disait aussi que Pink Floyd y avait joué en 1967 et que c'était sa salle préférée, que la soirée allait être réussie. Et son concert a été grandiose. Je les ai tous vus, c'est très impressionnant. Son groupe assure — ils sont sept sur scène avec deux batteries et Jacko Peake aux cuivres —, il chante comme un dieu pendant deux heures ou deux heures et demie, et je l'ai même surpris en train de faire des pompes avant de monter sur scène. Ils étaient tous décontractés avec nous, mais on a réalisé rapidement que ce sont de très gros bosseurs. Leur maîtrise est impressionnante. Le dernier soir, lui et son équipe devaient partir très vite, il a tenu à nous dire au revoir. Un mec vient me chercher,

"Pour mes copains J'avais sa photo

Photos DR

et moi, c'était Dieu. dans ma chambre"

je vais voir Weller, et il me donne une lettre dans laquelle il me remercie, au cas où je l'aurais raté. Ça m'a vraiment touché. Puis il est venu dans notre loge remercier tout le monde. Un rapport de camaraderie s'est développé entre nous, doucement. Il observe, puis voit s'il peut faire confiance. Ensuite, il donne sans compter. Manifestement, il aime ma musique. Pourquoi la mienne plus que celle d'un autre ? Je ne saurais le dire.

R&F : Qu'écoute-t-il en tournée ?
Christophe Vaillant : De la soul et du reggae évidemment, mais aussi du krautrock, du rap contemporain, plein de nouveaux groupes inconnus, des choses très variées. Il est vraiment curieux de tout.

R&F : Et son lieutenant, Steve Craddock ?
Christophe Vaillant : C'est un mec hyper calme, très posé et discret, qui pratique le yoga. Il est très branché fringues, et il était fanatique d'un certain modèle de baskets allemandes des années quarante ou cinquante qui ne se fabriquent plus, assez similaires à celles que l'on voit sur la pochette de "Quadrophenia", et à Berlin. Paul et lui ont trouvé un magasin qui en vendait encore. Ils ont fait une razzia et les ont portées sur toute la tournée. Weller voulait en prendre pour moi. Craddock et lui étaient comme deux ados lorsqu'ils m'ont parlé de ces chaussures. J'ai trouvé ça émouvant : ils ne sont pas blasés. Sans compter qu'ils travaillent ensemble depuis plus de trente ans.

A Abbey Road

R&F : Weller représentait quoi pour vous ?
Christophe Vaillant : C'est dingue, j'ai commencé à écouter les Jam quand j'avais douze ou treize ans. Parce que les grands de mon collège avaient des parkas avec le nom du groupe dessus. Les Jam n'existaient plus, mais il y avait plein de mods à Avignon. Puis il y a eu le Style Council et les premiers albums en solo. Pour mes copains et moi, c'était Dieu. J'avais sa photo dans ma chambre. Tout cela, évidemment, je ne lui ai pas raconté. Ça l'aurait mis mal à l'aise, même si, de toute évidence, il s'en doute. Encore une fois, je veux rester discret, surtout ne pas entretenir un rapport de fan. Maxwell, dont la mère est anglaise, sait également très bien ce que Paul Weller représente. Et durant nos premières parties, l'accueil du public a été extraordinaire, alors qu'il est tout de même décalé avec sa moustache, son look, sa façon de bouger. Les gens étaient d'abord un peu perplexes, mais dès qu'il ouvrait la bouche, tout le monde était conquis. Maxwell sait tenir une scène.

R&F : Et après la tournée ?
Christophe Vaillant : J'ai été invité à retrouver Paul à Abbey Road pour y enregistrer quelque chose qui est encore un projet. Il était fou de joie de m'emmener dans ces studios, et moi je n'en revenais pas. J'ai vécu des moments hallucinants, avec un orchestre symphonique. Là, nous nous sommes plus rapprochés que pendant la tournée parce que nous avons travaillé ensemble. Je suis même allé dans son studio, Black Barn.

R&F : En fin de compte, que gardez-vous de cette rencontre ?
Christophe Vaillant : Il y a cette phrase qu'on entend souvent : "*Il ne faut jamais rencontrer ses idoles*". En ce qui me concerne, je n'ai pas été déçu, et c'est un euphémisme. Je ne m'attendais pas à rencontrer un homme aussi accueillant, chaleureux et attentionné. Pas à ce point, en tout cas. J'ai tourné avec des artistes français beaucoup moins connus que Paul Weller, et cette simplicité, on ne la trouve pas chez tout le monde. J'ai eu l'impression de me trouver dans un tourbillon. Je suis parti en tournée avec un musicien que j'adulais lorsque j'étais gamin, et après, je me suis retrouvé à Abbey Road avec lui. C'est fou.

R&F : Quelles nouvelles de votre groupe ?
Christophe Vaillant : Avec Maxwell, nous avons un nouvel album prêt, assez différent du précédent. Il devrait sortir début 2024. ★

“Les orchestrations, les arrangements, l’aspect vicelard...”

VELVET SERENADE

Pour accompagner la sortie d’un livre-somme sur le Velvet Underground, **Lee Ranaldo** et **Pascal Comelade** jouent, le temps d’un concert filmé et enregistré, à être Lou Reed et John Cale, pour un superbe hommage, à la fois fidèle et iconoclaste.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Photo-DR

DIRE QUE LE BARCELONAIS IGNACIO JULIA, RÉDACTEUR EN CHEF DU FAMEUX MAGAZINE DE ROCK "RUTA 66", EST UN FAN DU VELVET UNDERGROUND RELÈVE DE L'EUPHÉMISME. Dans les seventies, ce groupe a changé sa vie. Et ce, alors qu'il n'existait plus depuis plusieurs années ! Mais c'est le cas de beaucoup d'entre nous, arrivés après les faits… Les faits : de 1966 à 1970, le Velvet a publié quatre albums dans l'indifférence quasi-générale, avant de devenir un véritable mythe lors de la décennie suivante. Ignacio en a fait plus qu'un métier : une quête, un sacerdoce. Il a rencontré tous les membres de la formation, et ses interviews constituent la matière de ce livre fabuleux. Pour fêter sa sortie, il a imaginé un concert où ses amis Lee Ranaldo et Pascal Comelade joueraient des titres du Velvet. Cette performance unique est devenue un disque, "Velvet Serenade". A cette occasion, les deux musiciens nous parlent de leur attachement au Velvet Underground, contemporain de la passion d'Ignacio Julia – les trois hommes sont de la même génération. Quelle joie de s'apercevoir que nos héros sont eux aussi admiratifs de leurs propres héros – qui sont aussi les nôtres.

Lee Ranaldo

ROCK&FOLK : Comment est né ce projet ?
Lee Ranaldo : Ignacio est un vieil ami de Sonic Youth. On savait depuis un million d'années que c'était un fan du Velvet, il les connaissait tous ! Il a sorti ce livre via le label de Thurston, puis il a eu l'idée de faire un hommage. Il voulait recréer la dynamique Lou Reed/ John Cale : un guitariste américain/ un pianiste dingue européen.

R&F : Connaissiez-vous Pascal Comelade ?
Lee Ranaldo : Pas vraiment. Je l'avais rencontré quelques minutes il y a quinze ans, quelque part en backstage. Mais avec Sonic Youth, nous avions un très cher ami suisse qui vivait à New York au début des eighties et qui nous parlait toujours de Pascal. Et différentes personnes que nous connaissons ont travaillé avec lui, comme Mark Cunningham, de Mars. C'était plutôt une sorte de légende pour moi...

R&F : Comment avez-vous découvert le Velvet Underground ?
Lee Ranaldo : J'avais les disques, pas tout à fait quand ils sont sortis, mais un petit peu plus tard, au début des seventies. "Walk On The Wild Side" était un hit radio, je l'ai peut-être entendu avant le Velvet. Pour moi, c'est un de ces groupes fondateurs : les Beatles, les Stones, le Velvet, les Stooges ! Ce qu'ils ont fait ensemble, mais aussi la carrière étonnante de Lou...

R&F : Vous le connaissiez ?
Lee Ranaldo : On était presque voisins, on se voyait au cinéma, on se connaissait un peu. Et je suis resté en contact avec Laurie (*Anderson, sa femme, ndr*) depuis son décès.

R&F : Vous aimez tout ce qu'il a fait ?
Lee Ranaldo : J'aime qu'il ait cette œuvre incroyable. J'adore les trucs du Velvet et, en solo, on peut trouver des chansons vraiment intéressantes dans de nombreuses périodes différentes. J'ai beaucoup écouté "Transformer" récemment, parce que c'était le cinquantième anniversaire. Et "Berlin"...

R&F : Le Velvet a-t-il été important au début de Sonic Youth ?
Lee Ranaldo : J'avais eu un groupe avant, qui était vraiment redevable au Velvet Underground, on faisait une flopée de covers. Pour Sonic Youth, c'était quelque chose qui était déjà en chacun de nous, à différents degrés, comme les Stones et les Beatles...

Photos Pere Durán-DR

R&F : Sauf que le Velvet n'était pas aussi connu ! Enfin, peut-être plus à New York. A Paris, il était quasiment impossible de trouver les disques…
Lee Ranaldo : C'était relativement impossible à New York aussi ! Ils étaient plus influents que célèbres. Mais ils faisaient partie de cette scène artistique vraiment fertile, avec tous ces cinéastes et ces poètes qui traînaient à la Factory. C'est la même chose pour nous : Sonic Youth n'est pas si célèbre, comparé à Nirvana, Pearl Jam ou autres. Mais si on parle d'influences, c'est une autre histoire. Le Velvet a eu cette influence qui n'a cessé de s'étendre. Quand on l'écoute, c'est toujours nouveau.

R&F : Suivez-vous ce que fait John Cale ?
Lee Ranaldo : Je n'ai entendu qu'une ou deux chansons du nouvel album, mais elles étaient vraiment bonnes. J'ai hâte de l'écouter. Je ne le connais pas vraiment, mais je l'ai rencontré, je lui ai parlé. Sonic Youth a fait une interview filmée avec lui. J'adore simplement ce qu'il fait et qui il est. Il est tellement créatif. Il peut écrire des partitions pour orchestre… Incroyable.

R&F : John Cale et Laurie Anderson sont-ils au courant de ce projet ?
Lee Ranaldo : J'imagine qu'ils le seront par Ignacio. Nous sommes aussi de bons amis de Don Fleming, qui s'occupe de l'héritage artistique de Lou, avec Laurie. Je sais qu'il a déjà vu le film à New York.

R&F : Comment avez-vous choisi les chansons ?
Lee Ranaldo : Pascal et moi avions des chansons en tête. Je chante souvent "Ocean" en concert, je l'ai faite sur un Lou Reed Tribute. J'adore cette chanson.

Pascal Comelade

Rock&Folk : D'où sort ce projet ?
Pascal Comelade : Tout part d'Ignacio Julia. Il habite Banyoles, une petite ville assez proche de chez moi. Il m'appelle pour me parler de la présentation de son livre là-bas et me demande si je serais d'accord pour jouer dans le petit théâtre de la ville avec — pour l'anecdote — Thurston Moore, l'éditeur du livre. Puis il me rappelle : problème d'agenda avec Thurston Moore, mais à ce moment-là Lee Ranaldo est en Europe, est-ce que… Je dis : "*Aucun problème*".

R&F : Le choix des chansons ?
Pascal Comelade : J'ai monté un plan du concert, il s'agissait de jouer une quarantaine de minutes, à partir de titres qui étaient adaptables, en les combinant… C'est joué d'un seul trait, on commence, on ne s'arrête plus jusqu'à la fin. Comme s'il s'agissait d'un seul titre. "All Tomorrow's Parties", "What Goes On", "I'm Waiting For The Man", un morceau de guitare de Lee, qu'il a appelé "Lou's Blues", puis "Ocean", et on termine par "Femme Fatale". Deux ou trois jours avant le concert, j'envoie un mail à Ignacio et à Lee : "*Ecoutez, moi je n'ai rien comme matériel, si à tout hasard vous aviez une vieille boîte à rythmes, ça allégerait ma main gauche.*" Parce que 'What Goes On' et 'I'm Waiting For The Man', ce sont des espèces de riffs répétitifs… J'arrive, le jour de la répétition, Ignacio avait contacté Ramon Prats, un batteur de jazz très connu là-bas.

R&F : Vous n'aviez jamais joué avec Lee ?
Pascal Comelade : Jamais. Les seuls rapports qu'on a eus, c'était quand Sonic Youth a joué pas loin de Perpignan, et que j'ai fait l'ouverture, DJ comme on dit… Je m'en rappelle, parce qu'en dernier morceau, j'ai mis "96 Tears", et ils étaient très contents !

R&F : Le Velvet, comment ça a commencé pour vous ?
Pascal Comelade : Comme tout le monde, avec certainement un temps de retard entre la sortie effective de l'album, le moment où on le trouve en France, et celui où on l'écoute. Je dirais un décalage de deux ans. J'ai dû l'avoir en 1969. Allez, 1970 ! Quel âge j'avais ?

R&F : Quinze ans…
Pascal Comelade : J'avais quinze ans en 1970 ? Je pourrais retrouver la date, parce que j'ai fait la Tunisie en autobus, et je me souviens d'un hôtel où, dans le bar, il y avait le disque du Velvet ! Ils faisaient discothèque.

“Une discothèque en Tunisie qui passait le Velvet Underground pour faire danser les gens”

Etonnant, non ? Une discothèque en Tunisie qui passait le Velvet Underground pour faire danser les gens... Mais je ne vais pas faire le malin, dire qu’à la première écoute, je me roule par terre en hurlant à la révélation comme Claudel derrière le pilier de Notre-Dame. On est très jeune. On écoute de tout en même temps, la part des choses vient plus tard. Je crois que j’ai réalisé via John Cale, pas via Lou Reed. Ça va faire hurler les amateurs. Peut-être parce que mon instrument de prédilection, c’est le piano. Le piano de John Cale avec les Stooges, la note répétée, c’est quelque chose qui, à ce moment-là, m’a fait dresser l’oreille. Parce que c’est une époque où j’écoutais en même temps du rock et de la musique répétitive américaine, et cette note, seule, répétée, cette façon ultra dépouillée de jouer, et aussi les parties de violon...

R&F : Que préférez-vous dans le Velvet ?
Pascal Comelade : J’aurais tendance à préférer les longs morceaux... violents. Les machines froides. Pas les chansonnettes. Enfin, chansonnettes, mon Dieu !

R&F : Vous en jouez !
Pascal Comelade : Ah oui, la première et la dernière, “All Tomorrow’s Parties” et “Femme Fatale”, c’est total chansonnettes !

R&F : Vous avez suivi John Cale par la suite ?
Pascal Comelade : Oui, et je vais être honnête jusqu’au bout : plus que Lou Reed ! Je n’ai jamais vu Lou Reed en concert. Mais John Cale, oui, je me suis déplacé.

R&F : Vos albums préférés ?
Pascal Comelade : (*Long temps de réflexion*) J’ai peur que ce soient les premiers... Et “Music For A New Society”. Celui-là, c’est un album sublime. S’il fallait en sortir deux, je dirais “Paris 1919” et “Music For A New Society”. “Paris 1919”, quand j’étais petit, je l’écoutais en boucle. Les orchestrations, les arrangements, l’aspect vicelard... Il vient quand même d’un milieu de gens intéressants : Terry Riley, John Cage, le Velvet, La Monte Young, bien sûr, et aussi celui qui a bossé avec Faust... Tony Conrad.

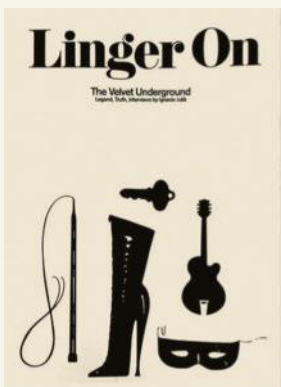
R&F : Même question pour Lou Reed...
Pascal Comelade : En ce moment, j’écoute “Song For Drella” avec John Cale, un très beau disque. J’ai dû arrêter d’acheter systématiquement les disques de Lou Reed assez tôt, vers “Coney Island Baby”... Vous vous rendez compte ? Mais j’ai tout racheté depuis, ces dernières années. Au fil du temps, on se dit, quand même, qu’il faudrait s’y replonger. Et je me suis rendu compte que j’étais passé à côté de certaines choses en ce qui concerne Lou Reed.

R&F : Y aura-t-il une suite à cet album ?
Pascal Comelade : Ça a été mis sur le tapis : est-ce qu’on fait d’autres concerts pour présenter le disque ? C’est moi qui n’ai pas voulu. Ça serait annihiler l’esprit de la situation : ce trio, dans un endroit hors circuit, on fait ça et on ne le fait plus. C’est ça qui est bien, je trouve. La seule trace qui restera, c’est ce disque ! Sur une seule performance, pas répétée, il y a une espèce de fragilité, des accidents. C’est le reflet d’une action spontanée, dans un petit théâtre. Il y avait quoi, trois cents personnes ? Même pas. C’était gratuit. Un acte gratuit ! Voilà. ★

Album *“Velvet Serenade” (Staubgold, 2023)*

Pages fatales

Il existe déjà plusieurs livres sur le Velvet Underground, OK. Mais celui-ci, c’est autre chose. Un pavé. Une somme. Un Everest. Il est en anglais, OK. Mais on n’a pas fait mieux.



Tout d’abord, c’est l’œuvre d’un fan, mais aussi et surtout d’un professionnel. Un gars qui a quasiment dédié sa vie au Velvet Underground. Ignacio Julia reprend l’histoire du groupe en interviewant tous les protagonistes. Et quand on dit tous, il n’en manque pas un : Lou Reed et John Cale, bien sûr, mais aussi tous les autres. A commencer par Sterling Morrison, le plus mystérieux d’entre tous. Celui qui n’a pas beaucoup parlé et qui avait pourtant, visiblement, beaucoup de trucs à dire. Sterling est un personnage étonnant. Le seul gars qui ait fait partie d’un groupe mythique du début à la fin et qui ait tout laissé tomber ensuite, sans jamais publier l’ombre d’un disque sous son nom ! Une énigme. Une forte tête aussi. Son interview est passionnante. Qui d’autre ? Maureen, bien sûr. Nico, complètement barrée, fascinante. Doug Yule, lui aussi, heureux lauréat d’un concours de circonstances. Tous ces gens racontent des événements qu’on ignorait, sur les débuts du groupe, la bande à Warhol, New York, la Californie, Boston, les rapports improbables avec les autres groupes — Mothers Of Invention, Grateful Dead, Quicksilver ! Et ce n’est pas tout : d’autres témoignages inestimables proviennent de Gerard Malanga, Jackson Browne, Lenny Kaye, Todd Haynes... Ça tient de ce genre inventé par les Américains qu’on appelle *“oral history”* — dont un des premiers sommets était le fabuleux “Les Vies Parallèles De Jack Kerouac” de Barry Gifford (le gars qui écrirait plus tard “Sailor Et Lula”, comme quoi), récemment réédité chez Tristram. L’objet est, de plus, magnifique, avec des photos superbes, jamais vues. Un très beau livre, à s’offrir immédiatement. On rachètera plus tard la traduction française, si elle existe un jour.

Livre *Ignacio Julia : “Linger On, The Velvet Underground, Legend, Truth, Interviews” (Ecstatic Piece Library)*

YOU

“C’est top, Rodney. Maintenant, sois gentil, fous-moi ça à la poubelle et fais-en un autre”

RODNEY CROWELL

Ancien *band leader* de Emmylou Harris, **auteur d’une vingtaine de numéro 1 country et d’autant d’albums** (dont au moins dix chefs-d’œuvre), Rodney Crowell sort “The Chicago Sessions”, produit par Jeff Tweedy. Townes Van Zandt, Johnny Cash et… les Traveling Wilburys, il raconte tout.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

UN GÉANT, UN VRAI. Ami et compagnon de route de Emmylou Harris, ex-mari de Rosanne Cash, il a tout connu, les outlaws magnifiques, la gloire à Nashville, les albums multiplatines, la traversée de son désert personnel, la renaissance artistique et l’une des plus grandes secondes parties de carrière de l’histoire pop, en cours depuis “The Houston Kid”, en 2001.

Mon quart d’heure de gloire

ROCK&FOLK : Vous avez eu du succès très tôt, mais le récit qui prévaut sur votre carrière est celui d’une réinvention radicale au moment de “The Houston Kid”, en 2001.

Rodney Crowell : Oui, et ça reste vrai. Au milieu des années quatre-vingt-dix, un ami dirigeait MCA à Nashville. J’avais sorti une demi-douzaine d’albums chez Columbia, dont l’un avait vraiment cartonné…

R&F: “Diamonds And Dirt” en 1988.

Rodney Crowell : Voilà. Ce copain m’a fait un pont d’or pour que je le rejoigne chez MCA. Et j’ai plongé. Je me suis mis en tête d’être à la hauteur des sommes misées sur moi… sauf que je me suis planté dans les grandes largeurs. J’ai sorti des disques médiocres — des flops en plus. Alors j’ai pris du recul, presque cinq ans… J’ai commencé à écrire un bouquin sur mes parents (*“Chinaberry Sidewalk”, 2011*) et sur la manière dont j’avais été élevé dans une famille de métayers très pauvres. Vers 1999, j’étais prêt à revenir. J’ai investi un peu d’argent dans un disque que j’ai fait écouter à Richard Dodd, l’ingé-son du “Cloud Nine” de George Harrison et des Traveling Wilburys. Il l’a écouté, il m’a dit : *“C’est top, Rodney. Maintenant, sois gentil, fous-moi ça à la poubelle et fais-en un autre, mais un vrai cette fois.”* Mot pour mot ! J’ai récupéré mon acetate et j’ai pris la route pour rentrer chez moi. Bon sang, je fulminais. Parce que je savais qu’il avait raison… J’ai fichu ce disque au rebut et je me suis lancé dans “The Houston Kid”, en suivant mon instinct plutôt que des calculs commerciaux. Désormais, quoi que je fasse, je le ferai pour les bonnes raisons.

R&F : L’influence des productions Jeff Lynne sur vos disques de cette époque-là est frappante.

Rodney Crowell : Logique. “The Houston Kid”, “Fate’s Right Hand” et “The Outsider” ont été faits avec Pete Coleman, un proche de Dodd, lui aussi membre de l’école des ingé-sons anglais en blouse blanche, à l’ancienne. C’est lui qui m’a conseillé d’enlever la reverb sur ma voix.

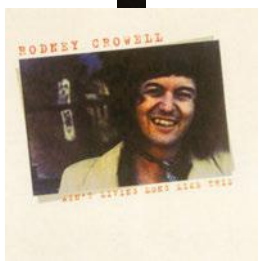
Photo DR

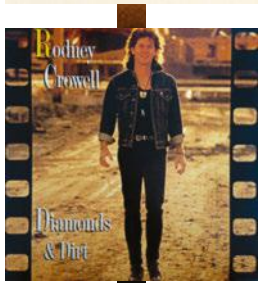
“Pour moi, Buck Owens et les Beatles, c’est la même chose”

Il m’a dit : *“Ça va te faire drôle au début, mais tu t’habitueras”*. Si vous écoutez les disques de Tom Petty produits par Lynne, c’est leur première caractéristique : un traitement très sec de la voix.

R&F : D’un coup, vous sonnez plus naturel, plus proche.
Rodney Crowell : Avant ça, je *détestais* m’entendre. Je le disais à Emmylou (Harris) et elle me répondait : *“Mais qu’est-ce que tu racontes, je l’adore, moi, ta voix”*. Juste en enlevant l’écho, je me suis *découvert*, j’ai repris confiance en moi. Et je n’ai cessé de m’améliorer comme chanteur depuis. Je suis persuadé que ça m’a permis de durer beaucoup plus longtemps. Ce nouvel outil m’a inspiré pour écrire de meilleures chansons.

R&F : Au final, vos flops des années quatre-vingt-dix ont été une chance.
Rodney Crowell : Pendant mon quart d’heure de gloire warholien, quand j’entrais dans une pièce, je sentais ce que les gens projetaient sur moi : *“Eh, c’est le gars qui vient d’aligner cinq n°1 d’affilée.”* Et inconsciemment ou non, je me mettais à me comporter comme tel. J’ai réalisé que si je me laissais entraîner là-dedans, si je me laissais bouffer par cet *ego*, ce que j’avais à dire comme artiste allait s’évaporer et j’allais devenir un *oldies act*, un ringard. J’avais eu un succès *gigantesque*. Et franchement, lui tourner le dos, ça réclamait une vraie dose de courage. Mais je m’y suis tenu. Tous les disques que j’ai faits depuis ne sont pas aussi bons que “The Houston Kid” ou “Tarpaper Sky” (2014), mais ils s’efforcent d’être à la hauteur de ce moment pivot.





Du pognon à la clef

R&F : Vous arrivez à Nashville au début des années soixante-dix. Guy Clark, Townes Van Zandt, Jerry Jeff Walker, quelle était leur attitude vis-à-vis du succès ? Ils essayaient d’en avoir ? Ils trouvaient ça suspect ?
Rodney Crowell : Ils avaient une dizaine d’années de plus que moi mais ils m’ont autorisé à m’assoir à leur table à condition que je la boucle. Et j’ai beaucoup appris. Dans ces “salons” de songwriters, personne ne cherchait à devenir une star. Les trois que vous citez, mais aussi Mickey Newbury, Steve Earle, Willie Nelson, moi-même… s’il y a du pognon à la clef, on ne crache pas dessus. S’il y a *plein de pognon* à la clef, encore moins. Mais l’attitude générale reste : *“Est-ce que j’écris des bonnes chansons ?”*. Parce que c’est la seule chose qui compte quand, à trois heures du matin sur Acken Avenue en 1972, Townes joue “Pancho & Lefty” pour la première fois dans une pièce remplie de songwriters déchirés mais sidérés, qui se disent tous : *“Voilà, c’est ÇA, c’est pour ça qu’on fait ce métier”*. On ne peut pas poser un mot précis dessus, mais on sent qu’on touche le truc du doigt, le but à atteindre. C’est palpable, tangible, noble, c’est de l’art. On voulait tous être des artistes.

R&F : La métaphore du “vol” comme vie pleine se retrouve souvent dans vos chansons, jusqu’à cette nouvelle ballade fabuleuse, “Loving You Is The Only Way To Fly”.
Rodney Crowell : J’y reviens toujours. On citait Tom Petty tout à l’heure. Il a écrit ce tube superbe, “Learning To Fly”, et j’ai écrit “Still Learning How To Fly”, à peu près à la même époque. Je me demande qui de nous deux a inconsciemment influencé l’autre sur ce coup-là — j’espère que c’est moi ! La première fois que j’ai montré cette chanson à Guy *(Clark)*, je chantais : *“I’m learning how to fly”*. Il m’a coupé et m’a dit : “*Non, you’re* STILL *learning how to fly”*. Ça changeait tout ! Le plus étonnant, c’est que ces deux derniers mois, j’ai écrit des chansons avec Mike Campbell *(guitariste de Tom Petty And The Heartbreakers)*. Tom, lui, moi, on est de la même génération, on fonctionne sur les mêmes archétypes en termes de son, de textes, de changements d’accords, parce qu’on est devenu ados au début des sixties. C’est la différence majeure avec les Townes, Bob Dylan, Jerry Jeff, nés dans les années quarante. On partage un fond de romantisme teenage qui leur est totalement étranger.

R&F : L’influence Beatles ?
Rodney Crowell : Eux, ils comprenaient Dylan grâce au lien avec Woody Guthrie, le folk, dans lequel ils avaient baigné. Mais nous, à la puberté, on s’est pris en pleine poire ces Anglais qui faisaient mouiller les filles ! Même pour un *country boy* comme moi, la question, devenait : “*Eh, comment ça marche ?*” Ensuite, il m’a fallu énormément de temps pour y ajouter la *gravitas* que mes aînés possédaient naturellement, justement parce qu’ils n’avaient pas été exposés à cette explosion de romantisme pop. J’ai bossé là-dessus de manière très consciente. Et ça m’a amené à réfléchir aux bluesmen, Howlin’ Wolf, Muddy Waters, et à l’aspect plus adulte de cette tradition. Je crois que ça se sent dans mes disques récents, comme “Texas” (2019) ou “The Chicago Sessions”. Si tout va bien, je serai bientôt en mesure de faire entendre ma version du *jump blues* de Louisiane, à la Fats Domino ou Smiley Lewis. Moi, le blanc-bec aux yeux bleus !

R&F : Jeff Tweedy produit votre disque, mais c’est une exception. Pourquoi selon vous Nashville et le monde rock restent-ils si séparés ?
Rodney Crowell : C’est lié aux radios. Elles ne s’intéressent pas à la musique mais à vendre des pubs et du *life style*. Les gens de ce business ne peuvent pas imaginer qu’un mec comme moi, issu d’une famille

Photo DR

DT 252
NORAH
SHURE

“Vous vous souvenez de cette scène où Dylan humilie Donovan ?”

de fermiers du Sud, peut lire Nietzsche ou Tolstoï, écouter Leonard Cohen ou même Ravel, Beethoven, Miles Davis, tout le spectre. Pour moi, Buck Owens et les Beatles, c’est la même chose : des disques Capitol que j’ai usés jusqu’à la corde quand j’étais gosse. “Diamonds And Dirt” n’est rien d’autre qu’un mélange de ces deux influences ! Vous, moi, Tweedy, on sait que ces frontières sont de la foutaise. Mais les radios et les pourvoyeurs d’imagerie réfutent cette idée.

On ne remplace pas un Wilbury mort

R&F : Ça n’explique pas pourquoi les types estampillés *rock* ne vous contactent pas plus pour collaborer avec vous…

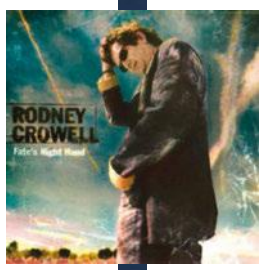
Rodney Crowell : *(Il hésite).* Ecoutez, peu de gens le savent mais… Après “Diamonds And Dirt”, quand Roy Orbison est décédé, deux membres des Wilburys m’ont proposé de rejoindre le groupe.

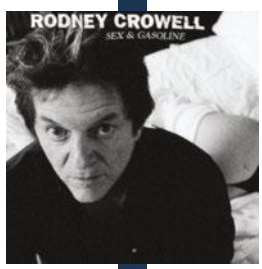
R&F : Non ! Lesquels ?

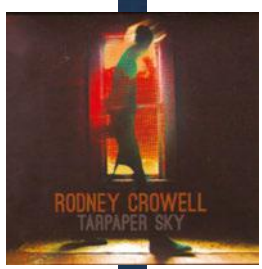
Rodney Crowell : Dylan et Tom. Ce devait être en 1989 ou 1990. J’étais en studio quand mon manager m’a dit : *“Un appel pour toi”*. Et ils étaient au bout du fil… J’étais tellement excité que je me suis mis à écrire des chansons direct. Mais Harrison a mis son *veto*. *“On ne remplace pas un Wilbury mort.”* J’avais beau être terriblement déçu, je comprenais ça.

R&F : Et vous ne le disiez pas, alors qu’on a cité les Wilburys en début d’interview !

Rodney Crowell : *(Il sourit)* Parce que j’ai toujours peur que ça ait l’air bidon… Si je dis ça en passant, dans le cours d’une conversation, les gens vont se dire : *“C’est ça, bien sûr, dans ses rêves, oui”*.







Gendre de Johnny Cash

R&F : Votre père chantait mais il n’est jamais devenu pro. Votre réussite, il l’a vécue comme une revanche ?

Rodney Crowell : Il est né pendant la Grande Dépression. Sa famille vivait dans un hangar à moutons… C’était un bien meilleur chanteur que moi, une voix fantastique, mais cette expérience l’a affecté au point qu’il ne se serait jamais *autorisé* à tenter quoi que ce soit de sérieux avec son talent. Mais je sais par ses potes que mon succès lui a permis, peut-être pas de prendre une revanche mais d’être… apaisé sur ce sujet. Il était très fier, même si son éducation l’empêchait de venir me dire : *“Hey, fils, c’est super ce que tu fais.”*

R&F : Vous avez été marié à Rosanne Cash. Vous étiez donc le gendre de Johnny Cash. Votre père ne devait pas être insensible à ça !

Rodney Crowell : C’est sûr… J’ai rencontré Rosanne, on est tombé amoureux, on a eu quatre enfants ensemble. Et je ne vais pas vous mentir, qu’elle fasse entrer son père dans ma vie a été une bénédiction. Il était très généreux, ouvert, toujours prêt à causer avec moi, y compris tard le soir, autour d’un verre de vin. Mais seulement une fois que June *(Carter)* était couchée, hein, parce que tant qu’elle était là, l’alcool était interdit ! Pour moi, c’était comme être sacré Chevalier par le Roi Arthur en personne. Je me suis autorisé à vivre cette relation de manière romantique, tout en m’efforçant d’être un soutien de famille digne de ce nom pour sa fille et ses petits-enfants. Après le divorce, on est devenus amis. Quand John a su que je m’installais avec Claudia, mon épouse actuelle, il m’a dit : *“Tu ne quittes pas la famille, on rencontre ta fiancée”* et ils nous ont invités à dîner. Claudia n’en revenait pas qu’ils soient aussi gentils avec elle.

R&F : Pour finir, racontez-nous votre moment “Pancho & Lefty” à vous. Vous jouez une chanson à quelqu’un et… tout change.

Rodney Crowell : La première fois que j’ai joué “Bluebird Wine” devant Guy Clark ! J’ai fini de chanter, il m’a regardé et m’a dit : *“Ok, ça commence à être du sérieux”*. Puis quand j’ai joué “’Till I Gain Control Again” pour Townes. Il a juste eu un petit hochement de menton. Rien de plus, mais c’est tout ce dont j’avais besoin. Ça voulait dire : *“T’as franchi un cap, petit”*.

R&F : Vous reprenez son “No Place To Fall”.

Rodney Crowell : Vous vous souvenez de cette scène dans “Don’t Look Back”, où Dylan humilie Donovan en lui balançant “It’s All Over Now Baby Blue” dans les dents ? On était ensemble chez Guy et Susanna Clark, je joue un truc pas terrible. Townes me laisse finir, il prend sa guitare et dit : *“Moi aussi, j’ai une nouvelle chanson.”* Et il se lance dans “No Place To Fall”. Là, j’ai vraiment mesuré le standard auquel je devais me confronter. Et c’est ce que j’ai dit à Tweedy quand on l’a enregistrée : je voulais la jouer exactement comme je l’ai entendue ce soir-là. Le soir où, en me remettant à ma place, Townes m’a montré le chemin pour devenir un vrai songwriter. ★

Album *“The Chicago Sessions” (New West)*

Photo Claudia Church-DR

Fugazi

“Faire quelque chose que les autres ne pouvaient pas faire”

GLEN E. FRIEDMAN

Le **photographe américain**, allergique aux compromis, a assisté en direct à l’éclosion du skateboard, du punk hardcore et du rap.

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

GLEN E. FRIEDMAN A D’ABORD VÉCU LES CHOSES AVANT DE LES RENDRE ÉTERNELLES. Il était là quand le surf a choisi de lécher l’asphalte, là quand le punk hardcore a irradié une jeunesse en manque de sensations fortes, là encore quand le rap a dérouillé les clichés et marché vers une gloire que personne n’avait vu venir. Friedman carbure à l’amitié, à l’instinct, au talent, son désir de partager ses émotions relève quasiment de l’obsession. Ce mec est en mission. En 2023, tout le monde se rêve photographe. Les smartphones ont tout vulgarisé. Tout le monde clique et publie. Friedman, lui, n’appuyait sur le bouton que quand son cœur, ses tripes et ses muses lui ordonnaient de le faire. Résultat : des centaines de photos devenues cultes, comme si le passé refusait d’abdiquer, comme si tout était encore là, palpable, intense, brûlant, inédit. Furieusement vivant. De passage à Paris pour inaugurer une exposition (la première chez nous, c’est à peine croyable) retraçant son destin hors norme, il a accepté de raconter quelques fragments d’une existence juste hallucinante. Les Z-Boys, Black Flag, Minor Threat, Dead Kennedys, Bad Brains, Misfits, Beastie Boys, RUN DMC, Public Enemy, ICE-T, Slayer, Suicidal Tendencies, des photos donc, des fanzines, des livres, Friedman est peut-être né au bon endroit au bon moment mais son œuvre ne peut se résumer à un coup de bol. C’est un conteur, qui, avec ses photos, offre la possibilité à n’importe qui d’écrire la suite de l’histoire.

Piscine sans eau

ROCK&FOLK : Quel genre de gamin étiez-vous, avant même que la photographie n’entre dans votre vie ?

Glen E. Friedman : J’étais vraiment ce gamin des années soixante, avec un état d’esprit très progressiste, à fond pour les droits civiques, anti-guerre du Vietnam, j’ai grandi dans cet environnement.

Photo Glen E. Friedman-DR

Et je crois toujours en ces valeurs aujourd'hui. Et avant le skateboard, j'étais dans le baseball. Et mon héros était Roberto Clemente, le joueur né à Porto Rico, qui était possiblement le sportif le plus investi dans l'humanitaire. Il est d'ailleurs mort dans un accident d'avion alors qu'il allait aider des gens dans le besoin. Et donc, avant le skateboard, le punk et le hip-hop, il y avait le baseball et ma famille, avec une mère artiste vraiment très créative, avec un rapport à l'esthétique très intense. L'ordonnance des choses, l'esthétique ont toujours fait partie de mon environnement. C'était autant une inspiration qu'une malédiction (*sourire*)… Mes parents ont divorcé quand j'étais très jeune. Et parce que mon père s'est installé du côté de New York et ma mère en Californie, j'ai fait des allers-retours entre l'est et l'ouest toute ma vie.

"Nous étions en train d'inventer une nouvelle forme"

R&F : Peut-on dire que tout a vraiment commencé pour vous avec le skateboard ?
Glen E. Friedman : Absolument (*en français*) ! Le skateboard, c'est là où je me suis trouvé. C'est avec lui que ma créativité a émergé. Que j'ai appris que je pouvais faire quelque chose que les autres ne pouvaient pas faire, créer des images à ma façon, avoir mes propres visions, raconter des histoires aux gens et les inspirer pour qu'ils fassent leurs propres trucs.

R&F : Quand on regarde votre parcours, on peut avoir l'impression que vous avez toujours été au bon endroit au bon moment. Comme si vous aviez découvert le secret du voyage dans le temps… c'est assez impressionnant.
Glen E. Friedman : Il s'agit moins d'être au bon endroit au bon moment que d'avoir assez de cœur, d'intégrité, de vision et la capacité de transmettre ça aux autres à travers ton art.

R&F : Vous vous souvenez de votre toute première photo ?
Glen E. Friedman : La première photo dont je me souvienne, qui était un peu spéciale et qui m'a fait penser que je pourrais faire ça différemment d'un simple touriste (*sourire*) concernait un sujet tout à fait anecdotique. Et à l'époque, il s'agissait de simplement appuyer sur un bouton parce que j'avais un petit appareil Polaroïd, reçu à Noël. C'était dans un parc aquatique, là où ils font faire des tours à des orques. Ça devait être en 1971, quand personne ne parlait des droits des animaux et des traitements atroces qu'on leur faisait subir. J'étais donc là-bas et j'ai pris cette photo d'un orque surgissant de l'eau et frappant une balle. Et la photo était juste parfaite ! La composition était bonne, on voyait l'orque toucher cette balle. Je ne m'étais jamais vraiment entraîné à la photographie. Je l'ai juste fait. C'était des décennies avant la technologie numérique, tu pouvais voir le technicien développer en quelques minutes tes photos. Je n'avais que dix ans et ça m'avait impressionné.

R&F : Et le skateboard entre en jeu ?
Glen E. Friedman : Mes amis et moi faisions du skate. Certains de ces amis étaient déjà publiés dans des revues. Mais quand je skatais

Photos Glen E. Friedman-DR

avec eux, je voyais des choses bien plus dynamiques et excitantes que ce que je voyais dans ces magazines. Parce que les magazines mettaient des mois avant de publier ces photos. Moi, j'étais là, je vivais les choses en direct. Et j'ai pensé que je pouvais faire beaucoup mieux. J'avais quatorze ans et j'ai commencé à photographier mes amis en train de faire du skate. Parce que je les voyais faire des choses que personne d'autre au monde ne faisait, j'en étais certain. Nous étions en train d'inventer une nouvelle forme. Ces mecs qui glissaient sur l'asphalte comme sur des vagues. Qui prenaient d'assaut les piscines vides. J'ai donc photographié tout ça et j'ai montré mes clichés à mes amis, dont certains commençaient à devenir célèbres dans le petit cercle du skateboard. Un jour, j'emprunte un appareil 35 mm à l'oncle d'un pote, je trouve cette piscine et j'y emmène des potes qui appartenaient à la team Zephyr, les Z-Boys, une team vraiment unique. Et plutôt que de skater moi-même ce jour-là, j'ai voulu faire des photos de ces mecs dans cette piscine sans eau. Une pellicule couleurs et une noir et blanc. Et suite à cette toute première session en 35 mm, j'ai eu ma première photo publiée. Entre nous, j'avais fait certaines photos encore plus belles que celle publiée (*sourire*). Ça m'a permis de réaliser que j'avais un œil résolument créatif capable de magnifier les compositions. J'ai toujours eu confiance en mon travail parce que j'étais obsédé par créer ma propre vision des choses. Et ça a fonctionné. Je n'avais que quatorze ans mais tout le monde dans le milieu a commencé à respecter mon travail.

Célèbres et stupides

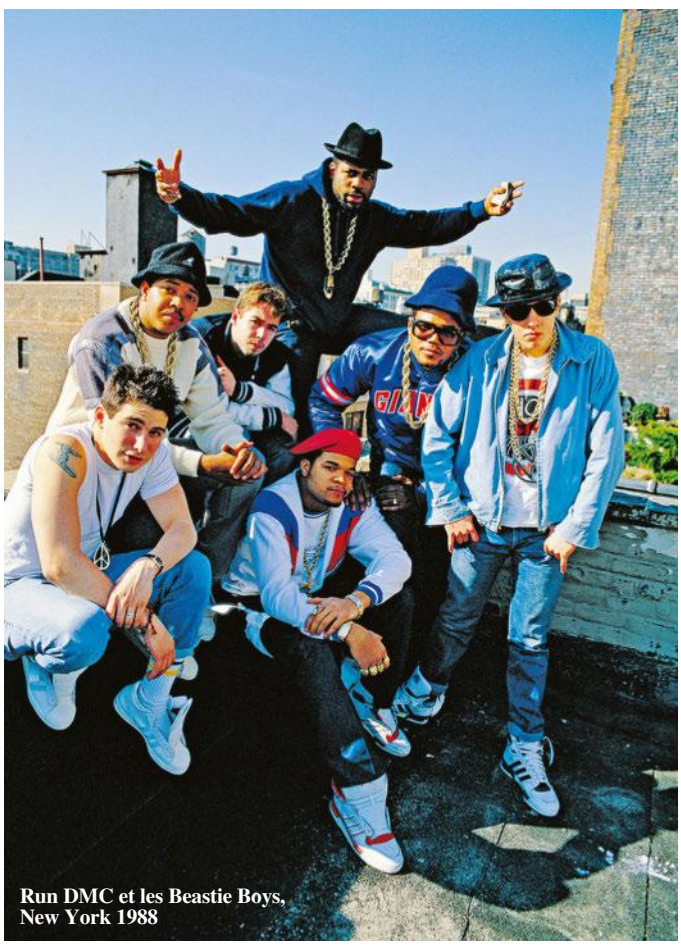
R&F : Quand commencez-vous à vouloir également photographier des groupes ?

Glen E. Friedman : La musique était aussi une part importante

Le choix de Glen

Quand on demande à Glen E. Friedman les dix chansons de sa vie, voilà sa réponse : *"C'est impossible d'en choisir dix, même vingt ! Mais voici une petite liste avec plein d'oublis, ce sont les chansons qui me sont venues à l'esprit…"*

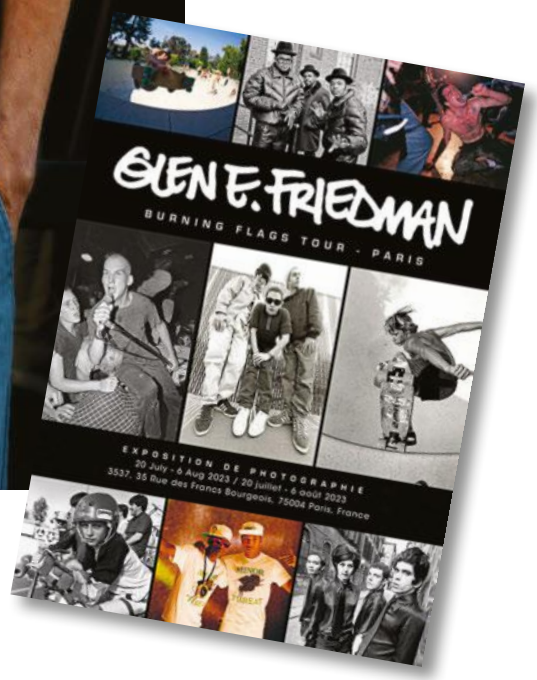
Black Flag : "Thirsty And Miserable"
Bad Brains : "Sailin' On"
Sonics : "Have Love Will Travel"
Fela Kuti : "Let's Start"
Run-DMC : "Here We Go"
Beastie Boys : "Stand Together"
Buzzcocks : "Fast Cars"
The Damned : "New Rose"
Public Enemy : "Night Of The Living Baseheads"
Black Flag : "Nervous Breakdown"
Bob Dylan : "Masters Of War"
Boogie Down Productions : "Poetry"
Dead Kennedys : "California Uber Alles"
Eric B. And Rakim : "Eric B. Is President"
Jimi Hendrix : "Manic Depression"
Fugazi : "Margin Walker"
O'Jays : "For The Love Of Money"
Wugazi : "Shame On Blue"
Headcoatees : "I Want It"
Minor Threat : "In My Eyes"



Run DMC et les Beastie Boys, New York 1988

Minor Threat, Washington 1982

Photos Jean Lim-DR


GLEN E. FRIEDMAN
BURNING FLAGS TOUR - PARIS
EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIE
20 July - 6 Aug 2023 / 20 juillet - 6 août 2023
3537, 35 Rue des Francs Bourgeois, 75004 Paris, France

de nos vies. Certains de mes amis jouaient dans des groupes. Je me suis alors dit que je devrais commencer à les photographier eux aussi. Parce que ça m'excitait, ça m'inspirait et je voulais partager ce que je vivais avec d'autres gens. Je m'y suis donc mis. J'étais à un concert de Black Flag, je les avais déjà vus, et cette fois-ci j'ai apporté mon appareil. Parce que je pensais que ça devait absolument être photographié. C'était un tout petit truc indépendant à l'époque, je pouvais monter sur scène, personne n'en avait rien à faire. Ce soir-là, j'ai rencontré l'ingénieur du son de Black Flag, qui était aussi un skater. Et il me connaissait. Il m'a présenté tous les membres du groupe. Je leur ai dit que j'aimais ce qu'ils faisaient et que je voulais les aider. Et ils ont adoré mes photos. Je travaillais encore pour le magazine "Skateboarder", ils m'ont donné une copie de leur album pour qu'il y soit chroniqué. La chronique a été publiée et ça les a aidés. Et on a commencé à travailler, à s'amuser ensemble…

R&F : Vous avez photographié tellement de groupes qu'il est impossible de tous les aborder. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur Suicidal Tendencies ?
Glen E. Friedman : J'étais ami avec Jim Muir, un des membres originels des Z-Boys, grâce au skateboard. J'ai rencontré Mike Muir, son petit frère, à un concert. C'était un enfoiré de première (*rires*) ! Il adorait se battre, on allait au même lycée, Santa Monica junior College. Et un jour, il me file la cassette démo de son groupe. Je travaillais déjà avec différents groupes. J'avais déjà réalisé la pochette pour l'album de The Adolescents, je photographiais Black Flag, Minor Threat, TSOL... J'ai trouvé cette démo fantastique. Et j'ai voulu leur filer un coup de main. Les Suicidal Tendencies donnaient déjà quelques concerts, ils avaient leur petite scène et j'ai essayé de leur trouver plus de dates, plus de retombées médiatiques et un contrat avec un label. Je n'étais pas officiellement leur manager, mais c'est exactement ce que je faisais. Et je me suis retrouvé photographe, manager et producteur de l'album. Je n'avais jamais produit un album de ma vie mais j'avais traîné en studio avec pas mal de groupes et j'avais confiance en mes propres goûts. Et j'aimais ce qu'ils faisaient et ils le faisaient bien. On est donc allé en studio et on a mis en boîte un album en trois jours. Ils ont répété un mois d'affilée dans un garage et ils ont tout enregistré en trois sessions ! Sur "Memories Of Tomorrow", la voix de Mike avait du mal avec les cris, et c'est moi qui m'en suis chargé. Mike est devenu un très bon ami. "Institutionalized" est devenu une sorte de tube underground et on a réalisé le clip, que MTV a diffusé. Après ça, les *ego* dans le groupe sont devenus quelque peu ingérables. Je n'aimais pas la façon dont ils se comportaient, ce qui était en train de se passer, tout ce truc de gang, de violence... Je parle du groupe là, pas du public, hein ! Le public de ST était juste incroyable. Et j'ai préféré démissionner. À cause des *ego*, de la stupidité et du manque de respect. Mais j'ai connu des moments vraiment formidables avec le groupe. Et tout le monde s'accorde à dire qu'ils n'ont rien enregistré d'aussi bon que ce premier album…

R&F : "The Art Of Rebellion", beaucoup plus tard, reste un disque majeur, non ?
Glen E. Friedman : C'est votre problème, pas le mien (*sourire*)… J'étais vraiment déçu de devoir partir mais j'avais l'impression d'assister à The Great Rock'n'Roll Swindle ! C'était tellement cliché : ils deviennent célèbres et deviennent stupides, sans l'aide de personne. C'est aussi arrivé dans le punk ce genre de choses… pas de bol… Mais six mois plus tard, les Beastie Boys ont débarqué. Je les connaissais comme ce groupe de punk pas très bon mais qui s'était mis au rap. L'album de Run-DMC est sorti juste après le premier de Suicidal Tendencies. J'ai commencé à être attiré par cette nouvelle scène. Parce que pour moi, c'était très progressiste. Bref, six mois après m'être séparé des ST, les Beastie Boys venaient à Los Angeles et je les ai aidés pour leurs photos. Ça m'a ouvert la porte pour devenir un élément de cette culture hip-hop et de son histoire.

L'importance des pochettes de disques

R&F : Le hip-hop est là. Vous croisez la route de Def Jam, vous êtes encore là où il faut être. Vous concevez la pochette du premier album de Public Enemy, "Yo! Bum Rush The Show". Vous déclarez alors que c'était comme d'être responsable de la pochette du premier Clash…
Glen E. Friedman : Oui, tout à fait. J'ai aimé Public Enemy avant

même qu'ils ne trouvent leur nom. Chuck D m'a fait écouter leurs démos, elles étaient fantastiques. La première soirée où on s'est vus avec Chuck et Hank (*Shocklee, nda*), ils connaissaient mon fanzine punk rock, mon travail. Ils avaient du respect pour moi. Et moi aussi parce que leurs démos étaient juste incroyables, uniques et diablement politiques. Je voulais absolument faire partie de ce truc, de ce mouvement, de ce groupe, je voulais l'exposer au monde. Hank et Chuck bossaient chez des disquaires, ils connaissaient l'importance des pochettes de disques, des photos à l'intérieur. C'était à l'époque — la vidéo n'avait pas encore pris le dessus — presque la seule façon pour les gens de voir les artistes en dehors des concerts. Il n'y avait quasiment pas de vidéos dans le rap. Public Enemy, ses premières vidéos, c'est sur le deuxième album… L'idée de Chuck pour cette pochette — il avait même dessiné un truc —, c'était que son groupe encercle le DJ afin de prendre les commandes de cette fête hip-hop. Flavor Flav pose ses mains sur le disque, comme s'il disait : "*On s'occupe de tout maintenant !*". J'ai utilisé la même lentille grand angle que celle avec laquelle j'avais shooté Tony Alva dans le Dog Bowl, Minor Threat sur les marches des bureaux de Dischord, afin d'être le plus proche possible, comme dans l'intimité du groupe.

"Je voulais absolument faire partie de ce truc, de ce mouvement, de ce groupe"

R&F : Ils étaient eux aussi noirs et en colère, ils ont peut-être même inventé le punk hardcore, les Bad Brains ?
Glen E. Friedman : La première fois que je les ai vus sur scène, c'était dans un club à New York, et il y avait dix ou vingt personnes… On m'avait dit qu'ils étaient bons mais en fait, ils étaient phénoménaux, je n'avais jamais vu un groupe jouer aussi vite avant eux. A l'époque, on était jeunes, on aimait quand c'était rapide, on voulait de l'énergie. Les Bad Brains étaient au-delà de ça. Et leurs chansons étaient complexes, très élaborées. On parlait de punk rock puis de hardcore punk rock. Je n'ai jamais aimé cette appellation de hardcore. Elle a en quelque sorte dépassé le terme de punk rock, elle est devenue générique. Aujourd'hui, Minor Threat ou Black Flag sont classés dans le hardcore. Mais c'est vite oublier les racines punk de ces groupes. Peu importe : les Bad Brains restent l'un des groupes majeurs de cette scène. Ils ont emmené la musique dans un tout autre endroit. J'étais moins porté sur leurs titres reggae, moi, je voulais de la musique sauvage, agressive, intense, mélodique mais ils étaient fantastiques en concert, fantastiques ! H.R, le chanteur, était incroyablement photogénique. Je les ai aidés en faisant diffuser leur premier single sur la Côte ouest.

R&F : On ne peut pas vous rencontrer sans évoquer Fugazi ?
Glen E. Friedman : C'est l'un de mes groupes préférés. La chose impressionnante chez Fugazi, c'est leur niveau d'intégrité. Ils surclassent absolument tout le monde. Et ce sont des êtres humains d'une gentillesse et d'une bienveillance renversantes. Certains de mes meilleurs amis sur cette planète sont dans ce groupe. Et tous leurs albums sont bons, et chacun dévoile une progression naturelle que tu peux vraiment ressentir. C'est pour cela que c'est le premier groupe à qui j'ai consacré tout un livre. J'ai pris plus de photos de Fugazi que de n'importe quel autre groupe. Parce que je les aime. Et parce que ce sont des amis. Peu de magazines en avaient quelque chose à faire de Fugazi. J'ai fait toutes ces photos d'eux parce qu'ils m'inspiraient. Et leur musique est inclassable.

R&F : Savez-vous combien de photos vous avez prises dans votre vie ?
Glen E. Friedman : Je pense que ce serait plus intéressant de se demander combien de photos je n'ai pas prises… J'ai par exemple pris moins de deux cents photos de Minor Threat. Cent quarante d'entre elles seront dans le livre que je m'apprête à sortir sur le groupe, en octobre cette année. Black Flag, j'ai dû prendre neuf cents photos en à peine quatre ans, ce n'est pas énorme. J'étais encore un gosse, je n'avais pas les moyens de multiplier les développements. Moi, je ne prenais une photo que quand j'avais l'impression que c'était important. Et il y a plein de groupes que j'ai vus mais que je n'ai pas photographiés. Je n'ai jamais été un documentariste, un historien. Documentariste, c'est une insulte pour moi. On pourrait dire que je le suis mais seulement par défaut, parce que j'étais là quand les choses se passaient. Mais je voulais non pas témoigner mais créer et surtout inspirer. Aujourd'hui, n'importe quel photographe shoote plus de mille photos à chaque concert.

R&F : Quelle est la personne que vous voulez absolument photographier aujourd'hui ?
Glen E. Friedman : Il y a une seule personne sur ces cinq dernières années que je veux photographier. J'ai tout essayé pour entrer en contact avec elle parce qu'elle m'inspire, mais malgré ma notoriété, ou appelez ça comme vous voulez, je n'y suis pas parvenu. Cette personne, c'est Alexandria Ocasio-Cortez, une femme politique phénoménale d'après moi. Voilà ce qui peut arriver quand tu fais les choses seul, sans manager ni rien… Des gens m'ont aidé, mais peine perdue, je n'y suis pas arrivé. Tant pis. Il y a bien sûr des choses qui m'inspirent encore actuellement et que j'ai envie de photographier mais l'excitation est évidemment moins forte que durant ma jeunesse, mais c'est normal, je suis vieux maintenant (*rires*), c'est ok, ça me va. Je crois que j'ai fait ma part. ★

Jurassic Beats

Il sort ces jours-ci, sur le label Panthéon/ Universal "Dinosaur Beats", un disque-document orchestré par Uncle O, l'homme derrière les compilations "Shaolin Soul". L'occasion de replonger dans une décennie magique, 1985-1995, quand Def Jam et le rap américain ont décidé de changer la donne et de conquérir le monde. Beastie Boys, LL Cool J, 3rd Bass, on retrouve des pointures, des titres rares ou introuvables et on remonte le temps avec l'impression que c'était hier. La pochette ? Une photo de Junkyard Band prise par… Glen E. Friedman. Qui d'autre ?

Exposition *Glen E. Friedman à Paris "Burning Flags Tour", du 20 juillet au 6 août, au 3537, 35 rue des Francs Bourgeois, 75004 Paris.*

“L’envie de refaire de la musique tous les quatre”

BLUR

Un Gorillaz à la fin de l’hiver, un nouveau Blur en été… Damon Albarn, avec une fine équipe ou une autre, est un homme d’action. Pourquoi rompre en 2023 un silence discographique de huit ans ? Interrogés, mais pas le même jour, **Albarn et Graham Coxon**, le guitariste de Blur, répondent à cette question et à d’autres. Interview croisée, mais composite.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Photo Reuben Bastienne-Lewis-DR

PAS QUESTION DE REFORMATION LORSQU'ON NE S'EST JAMAIS SÉPARÉ. Certes, sur le plan discographique, Blur était en sommeil depuis "The Magic Whip", mais rien, pas même le workaholisme de son leader, n'indiquait que les carottes étaient cuites. Défiant le temps, ce neuvième album des quatre Londoniens d'adoption (seul Damon Albarn est né dans la capitale anglaise) les montre en pleine forme. Changés, mais intacts. Rentrant dans l'art, toujours dans le coup. Opiniâtres et prêts à en découdre en live. "The Ballad Of Darren" (le titre est un hommage à un de leurs hommes de main) est indiscutablement un des meilleurs disques de la formation qui, dès 1997 (avec "Blur"), faisait péter la gangue du genre dans lequel la presse, d'abord anglaise, voulait l'emprisonner. C'était compter sans ce feu follet d'Albarn. L'expérimentateur de service. Dont le bout du nez n'est pas la fin du monde. Damon, impossible à punaiser. Pas facile à contenir. A cinquante-cinq ans, il a remis le feu à ses poudres et Coxon, ravi, est retourné dans son jeu.

Photo Reuben Bastienne-Lewis-DR

Photo Josinematography-DR

La vie a passé

ROCK&FOLK : Alors, ce nouvel album ?
Damon Albarn : Eh bien, personne ne savait que j'avais écrit de quoi en faire un *(rires)*. Surtout parce que je voulais avoir un maximum d'options, faire le bon choix quant à la destination de ces chansons. J'ai écrit en tournée avec Gorillaz et, lorsque je suis rentré à Londres, en novembre dernier, j'avais toutes ces démos auxquelles, histoire d'avoir une idée assez précise de la manière dont le disque allait pouvoir sonner, j'en ai ajouté d'autres. Et au début de l'année, j'ai fait écouter une vingtaine de titres aux autres afin qu'ils choisissent ceux sur lesquels ils souhaitaient jouer.
Graham Coxon : Aussi, on avait envie de remonter sur scène et on s'est dit que ça ne rimait pas à grand-chose sans nouvelles chansons. Quand on s'est revu pour enregistrer, on ne savait pas si c'était pour un EP ou juste un morceau ou deux. Damon a fait écouter ses démos et je les ai vraiment bien aimées. Finalement, on a vite eu de quoi remplir un album. On a foncé en studio, demandé à James Ford de se joindre à nous et le tour était joué.

R&F : Comment était l'ambiance ?
Graham Coxon : Très relax. On peut parler d'une sorte de magie entre nous, mais c'est surtout beaucoup de boulot pour donner vie aux chansons. C'était un challenge pour moi car Damon a principalement composé au piano, avec quelques nappes de cordes, et j'ai dû mettre mon grain de sel dans les compos.

R&F : Graham, la plupart de vos albums solos étaient plus bruts, voire lo-fi…
Graham Coxon : Oui, mais en vérité, j'ai toujours aimé les grosses productions. Nous avons fait appel à James Ford, notamment parce qu'il enregistre très bien les batteries et n'est pas de ces producteurs qui vampirisent un enregistrement. Il laisse beaucoup de latitude au groupe et sait très vite ce qui va fonctionner ou pas.

R&F : L'album est indiscutablement mélancolique, mais il en émane un sentiment de joie. Est-ce celui de vous être retrouvés ?
Damon Albarn : Oui, d'autant que beaucoup de groupes se remettent ensemble, mais rarement pour de bonnes raisons. Nous, c'est l'envie de refaire de la musique tous les quatre qui nous a motivés. Je suis conscient que c'est tout de même assez étrange… Après tout, on se connaît depuis l'adolescence et, aujourd'hui, le plus jeune membre du groupe a cinquante-quatre ans, le plus vieux, cinquante-neuf… Sincèrement, ça faisait longtemps que nous n'avions pas fonctionné de manière si cohérente.

R&F : A ce point ?
Damon Albarn : Absolument, et ça m'a même surpris. La vie a passé, mais ça l'a fait, nous étions très relax et nous le sommes encore *(Damon cherche du regard un morceau de bois à toucher, nda)*. Il faut que ça dure au moins l'été *(rires)*.

R&F : Damon, ça ne doit pas être évident de décider quelle musique va convenir à tel ou tel projet. Certaines chansons de ce disque auraient très bien pu figurer sur un de vos albums solos.
Damon Albarn : Oh, absolument, sauf que là, elles bénéficient du traitement Blur ! Il se passe réellement quelque chose d'unique lorsque nous nous retrouvons à travailler ensemble. C'est certainement valable pour beaucoup de groupes, mais force est de constater que malgré notre cinquantaine bien avancée, ça se passe super bien. En fait, il n'y a pas beaucoup de choses que nous pouvons relier à notre adolescence, et jouer ensemble en fait partie. La semaine dernière, on s'est produit en Espagne, dans un petit club. Moi, j'ai sauté comme un fou, Graham a jeté sa guitare en l'air, c'est pas des trucs qu'on devrait faire à nos âges… J'ai pensé que le lendemain j'aurais mal partout, parce que j'ai les genoux dans un sale état, mais pas du tout, je ne sentais rien.

Sorte de ciment

R&F : On est bien loin de la britpop avec ce disque…
Damon Albarn : Sincèrement, je pense qu'aucun des premiers groupes associés à ce courant n'aurait dû l'être. Ce genre pouvait peut-être qualifier ceux qui sont venus après, mais les formations britanniques apparues au début des années quatre-vingt-dix avaient chacune leur identité musicale. Cette étiquette est un truc de maison de disques récupéré par la presse. Comme le glam rock. Roxy Music ne s'est jamais revendiqué de ce courant, mais Slade, oui. On n'a pas

“Quelque chose d’unique lorsque nous nous retrouvons ensemble”

fait notre musique avec une quelconque vague en tête. Bon, Slade a de super chansons !

R&F : Au niveau des arrangements, “The Ballad” est une tuerie totale.
Damon Albarn : Oui, je l’aime beaucoup. J’avais la moitié de cette chanson depuis “Democrazy” et c’est notre ami Darren, dont le prénom est dans le titre du nouvel album, qui n’a pas arrêté de me demander de la terminer. Au point de l’appeler un temps “The Ballad Of Darren”, mais puisque la chanson ne parlait pas de lui, je n’ai conservé que “The Ballad”.

R&F : Graham, le plaisir que vous avez eu à retravailler avec Damon crève les oreilles dans “St. Charles Square”, avec ces guitares à la Robert Fripp
Graham Coxon : C’est un de mes musiciens favoris, et je m’inspire de lui depuis les années quatre-vingt-dix. Il est vrai que dans ce titre, on retrouve une ambiance proche de ce qu’il a joué avec David Bowie sur “Scary Monsters (And Super Creeps)”.
Damon Albarn : Oui, Graham a toujours été *frippy (rires)* ! Il connaît son prog rock…

R&F : C’est l’effet bon vin, celui qui vieillit bien…
Damon Albarn : En quelque sorte… Jeune, on ne sait rien, mais avec le temps, on apprend à percer les secrets les plus sombres de l’existence.

R&F : On imagine que ça a été plaisant de constater que le groupe, même s’il n’avait pas joué ensemble depuis longtemps, est toujours très bon.
Graham Coxon : Certes, mais une fois encore, rien n’est arrivé instantanément, nous avons réellement beaucoup bossé. Il y avait un caractère authentique dans les chansons de Damon que nous avons tenu à mettre en exergue, même lorsque nous ne connaissions pas encore toutes les paroles. Son honnêteté nous a poussés dans nos retranchements. Un disque comme celui-là ne se fait pas sans effort. On s’est engagés à faire de la bonne musique, et c’est très agréable lorsqu’on voit les choses prendre place d’elles-mêmes… C’est presque inconscient… Une sorte de ciment apparaît pour tout sceller

Plus de cassettes

R&F : Graham, vous avez vu Damon évoluer sur le plan musical. A-t-il changé tant que ça ?
Graham Coxon : Pas trop ou, disons, pas plus que moi *(rires)*. Il a mis beaucoup de lui dans “The Ballad Of Darren”… Gorillaz, c’est très différent… Blur repose avant tout sur le songwriting, c’est un groupe à l’ancienne qui profite de notre maturité, de nos expériences. Certaines, récentes, ont été décisives dans nos vies depuis la pandémie… Ça n’a pas été une période facile, on s’en est sorti en faisant de la musique et, en janvier, on n’avait aucune garantie que ça allait si bien fonctionner. Au bout du compte, “The Ballad Of Darren” cristallise à merveille ce que nous sommes devenus. Et puis, Damon n’est jamais aussi bon que lorsqu’il s’exprime sur des sujets personnels.

R&F : Damon, vocalement, vous penchez désormais du côté de Scott Walker, un chanteur auquel on ne vous comparait pas à l’époque de “Song 2”.
Damon Albarn : Oui, j’ai gagné une octave, mais inférieure *(rires)*. Lorsqu’on a repris les répétitions, j’ai eu l’impression que je n’allais pas être capable de chanter les vieux morceaux. On a essayé de les transposer vers le bas, mais ils perdaient quelque chose. On n’a finalement rien modifié et je me bats pour donner le change *(rires)*. Quand j’ai vu Sparks récemment, en live, je n’en ai pas cru mes oreilles. Ce que Russell Mael est encore capable de faire vocalement, dans les tonalités d’origine, est hallucinant.

“Plus besoin d’être un hooligan pour détruire”

R&F : Vos émotions personnelles semblent être à base de la plupart des textes. Ça n’est pas un exercice auquel vous vous livriez facilement par le passé.
Damon Albarn : Et ça n’a pas été plus facile cette fois-là. Ça m’a au moins permis d’ôter un poids que j’avais. Et ça va faire réfléchir les gens que ça concerne… Je sais très bien que ce disque va avoir un effet sur eux, et aussi sur ceux qui vont l’apprécier. Je ne serais pas étonné d’apprendre que des chansons tirent une larme à certaines personnes. D’ailleurs, je crois savoir que le premier animateur qui a passé “The Narcissist” à la radio anglaise a pleuré à l’antenne ! C’est beau et ça aide à comprendre qu’il ne faut jamais faire les choses à la légère car elles ont des répercussions. Emouvoir les gens, ça n’est pas anodin.

R&F : Dans “Goodbye Alert”, vous avez mis beaucoup de vous-même. Les strophes les plus autobiographiques de ce disque semblent avoir affecté votre manière de chanter.
Damon Albarn : C’est vrai, mais vous comprendrez que je ne souhaite pas en dire davantage. J’ai écrit ces chansons parce qu’il le fallait. C’était comme retourner à la mine. A chaque fois, il faut creuser plus profond pour ramener quelque chose. Il y a différents animaux dans ma ferme musicale et, de temps en temps, quelques-uns hibernent. Quelque part, c’est nécessaire. Gorillaz me permet de m’exprimer autrement, ce qui ne signifie pas plus légèrement.

R&F : C’est un luxe que de pouvoir le faire en utilisant des porte-voix différents…
Damon Albarn : … C’est bien pour ça que je le fais. C’est ainsi que je fonctionne. Il y a toujours un truc à créer… Jamie *(Hewlett, nda)* et moi avons encore au moins une grande idée en stock, on vous tiendra informé.

R&F : Cette créativité, c’est un peu comme des vases communicants. S’il y a un trop-plein dans l’un, il se déverse dans l’autre.
Damon Albarn : Oui, et à chaque fois il subsiste quelque chose que je peux exploiter autrement. J’ai commencé à réfléchir à la musique de “The Curse”, à la demande de mon ami Jean-Luc Choplin. Il s’agit de la suite de “La Flûte Enchantée” de Mozart, telle que Goethe l’avait imaginée… et donc, j’avais pas mal de choses inutilisées qui pouvaient convenir à un tel projet.

R&F : Se passe-t-il un jour sans que, d’une manière ou d’une autre, vous fassiez de la musique.
Damon Albarn : Non, et vous savez pourquoi ? Lorsque je me retrouve à mon piano, je suis au comble du bonheur. Je regarde par la fenêtre, mes doigts se baladent sur le clavier, il n’y a rien de mieux pour moi.

R&F : Auriez-vous imaginé, à vos débuts, que vous seriez toujours en train de parler de Blur plus de vingt-cinq ans plus tard.
Graham Coxon : Certainement pas *(rires).* A vrai dire, on ne pensait même pas au jour d’après. Je n’imaginais pas une seule seconde à quoi ressemblerait ma vie. Disons que je ne me voyais pas à la campagne, avec un jardin de roses… Au bout du compte, elle n’a pas été ce que je pensais qu’elle serait. Réussir à vivre ce qu’on avait envisagé n’est pas donné à tout le monde.

R&F : La dernière fois qu’on s’est parlé, le téléchargement illégal battait son plein. Aujourd’hui, ce sont les plates-formes de streaming qui, légalement et en toute impunité, appauvrissent les musiciens…
Graham Coxon : Oui, et beaucoup d’Anglais ne peuvent plus vivre

Photo Josinematography-DR

Photo Reuben Bastienne-Lewis-DR

à Londres à cause du prix du logement. Effectivement, les plates-formes volent les songwriters… Beaucoup de choses vont de travers et l'industrie discographique s'accroche… Moi, le plus souvent, j'écoute la musique sur mon téléphone, avec un casque. Mais j'ai encore de vrais disques, des vinyles… En revanche, je n'ai plus de CD, qui prennent trop de place, ni de cassettes *(rires)*.

R&F : Votre nouvel album sonne cossu, comment comptez-vous le restituer sur scène ?
Graham Coxon : Eh bien, en live, Damon pianote et, surtout, nous avons notre ami claviériste Mike Smith avec nous. En ce qui concerne les guitares, ça devrait le faire, mais je dois vous avouer que nous n'avons pas encore répété tous les morceaux du disque.

R&F : Prenez-vous toujours autant de plaisir à jouer vos vieux titres ?
Graham Coxon : Certains d'entre eux… Aujourd'hui, on en déniche aussi des plus obscurs comme "Luminous", la face B d'un de nos singles de 1991… Parfois, j'ai envie qu'on joue une chanson, mais Damon m'explique qu'il n'aime plus les paroles, alors j'en propose une autre.

L'inquisition digitale

R&F : Ce qui se passe dans le monde impacte-t-il davantage votre écriture ?
Damon Albarn : Oui, et effectivement de plus en plus, même si ça a toujours été le cas. J'ai réalisé, il n'y a pas longtemps, que ce que je décrivais dans "Kids With Guns" avec Gorillaz, il y a presque deux décennies, était devenu une réalité aux USA. Ecoutez-ça : la dernière fois que j'y suis allé, je suis passé devant le rayon armes à feu d'un supermarché et j'ai constaté, avec horreur, que des armes pour enfants, de vrais pistolets et mitraillettes, mais de plus petite taille, étaient en vente libre… Il y avait un rayon enfant ! C'est complètement dingue !

R&F : La violence est partout comme en attestent ces faits divers de plus en plus sordides. Des meurtres, des cadavres cachés, des enseignants décapités, des enfants qui tuent leurs parents…
Damon Albarn : Et le wokisme risque également d'être un problème. Je suis évidemment davantage en faveur du progrès que contre, mais ce mouvement peut être dangereux, et il conviendrait de s'en apercevoir avant qu'il ne soit trop tard. Il accentue les différences, jette de l'huile sur le feu et agrandit le chasme. La victoire de Trump a reposé sur cet antagonisme, et on a vu le danger de près.

R&F : Ces gamins harcelés qui se suicident et qui, même morts, se font injurier sur les réseaux sociaux.
Damon Albarn : C'est le Moyen-Age, la chasse aux sorcières… Ces réseaux, c'est l'inquisition digitale, un sujet que j'aborde dans "Russian Strings". Celui qui roule en Tesla considère qu'il est au-dessus des problèmes, mais en vérité, il devient le problème à son tour puisque la batterie de sa voiture en est un. Plus besoin d'être un hooligan pour détruire. Et c'est le système qui pousse les gens à agir ainsi… Dès que quelque chose de nouveau apparaît, tout ce qui existait avant devient totalement obsolète pour le commun des mortels. Et avec l'intelligence artificielle, les choses vont se gâter de plus en plus vite. Tôt ou tard, ça va merder grave. Tout ça va nous engloutir. Curieusement, ma fille s'y retrouve et n'est pas terrifiée par tout ça.

R&F : Elle entrevoit une lueur d'espoir ?
Damon Albarn : *Mmmhh*, je ne sais pas. Je l'ai emmenée en Corée du Nord lorsqu'elle avait dix-sept ans, et je crois qu'elle a compris à quel point l'espoir pouvait être sombre. Aujourd'hui, elle pige mieux la géopolitique que n'importe lequel de ses amis. A la fois, les gamins qui pensent que ça va s'arranger n'ont pas tort. Il y a forcément des gens qui vont s'en sortir, mais pas tous… *(il éclate de rire)*.

R&F : Putain de constat…
Damon Albarn : Certains vivent le luxe à travers leurs idoles, leurs pop stars, et c'est ce qui les empêche d'évoluer. Et trois fois par an, il y a la fashion week qui est une célébration de tout ça. La France et Paris auraient moins fière allure si l'industrie de la mode et du luxe n'existait pas. *(Damon nous pointe du doigt en s'esclaffant)* C'est vous, oui, vous, les responsables de tout ça *(rires)*. ★

Album *"The Ballad Of Darren" (Warner)*

Démos bleues

Mentionné dans l'interview, et comme son nom l'indique, "Democrazy" est un double EP vinyle (au format 25 cm) paru en édition (relativement) limitée fin 2003, regroupant des maquettes de Damon Albarn enregistrées quelques mois plus tôt, généralement dans des hôtels. Parue sur Honest Jon, le label de l'ubiquiste, cette quinzaine de démos — dans des états variés d'avancement au moment de la gravure — n'a pas véritablement emballé la presse (rarement concernée par les phases préliminaires de la création artistique), mais certaines d'entre elles, achevées ou retravaillées, sont devenues des titres populaires du répertoire de Gorillaz : "I Need A Gun", d'une durée inférieure à une minute et demie, est reconnue aujourd'hui comme la première ébauche de "Dirty Harry". "Democrazy" est trouvable sur Internet, mais les prix des exemplaires proposés sur Discogs sont de plus en plus élevés.

Tout sauf *seulement* du rock'n'roll

PHILIPPE MARCADÉ

Il avait vécu la révolution punk new-yorkaise de l'intérieur et en avait raconté les dessous dans sa stupéfiante autobiographie ("Au-Delà De L'Avenue D"). Philippe Marcadé, leader des Senders et incarnation même d'une vie en rock, est décédé le 5 juin dernier à l'âge de 68 ans.

PAR PATRICK EUDELINE

Encore un nom rayé de la liste. Un nom ? Allons donc. Philippe Marcadé était plus qu'un "autre nom". Ce petit Français devenu un New-Yorkais absolu représentait pour moi un univers entier. New York, justement. De 1974 à 1976. Une capsule spatio-temporelle avec ses mœurs, ses coutumes. Une colonie d'extraterrestres, de Jetson rock'n'roll catapultés à St Mark's Place, et qui ont changé le monde. Parce que vous le savez bien, le rock'n'roll, c'est tout sauf *seulement* du rock'n'roll. Voilà ces inséparables : vous le savez également, on appelle ainsi ces oiseaux, ces perruches plus multicolores encore que les New York Dolls en leur plus grande forme, qui vivent et meurent ensemble. Philippe, c'était aussi Debbie Harry, quatre Ramones, un Thunders, un Walter, un Billy et un Jerry, un Willy DeVille, un Wayne/ Jayne, une Nancy Spungen, un Neon Leon, un Octavio, une Sable et une Julie, des concerts des Bloodless Pharaohs chez Mothers, un Richard et un Billy et j'en oublie. Robert Gordon, Steve, Bruce et… Et, en faisant le compte, je n'ai trouvé que deux inséparables survivants : un Brian Setzer, alors un peu bleu encore. Et Debbie. Patti Smith ? Une vieille hippie disait Philippe. Alors… Tout compte fait, ne reste que Debbie. Quasi. Philippe Marcadé aura eu une carrière modeste. Et les nécros d'internet ne retiennent que sa bio. L'indispensable "Au-Delà De L'Avenue D". Comme ils n'avaient vu chez Wilko Johnson que l'acteur sporadique de "Game Of Thrones". Ce qui est injuste. Les Senders méritaient autre chose que ce strapontin. Je ne sais pas… Une carrière à la Eddie And The Hot Rods. Ou façon Inmates. Cela semble un strict minimum. Pour le moins. Mais, même cette place en série B, ils n'y auront pas eu droit. Racontons la vie de Philippe.

Parisien, VI^ème^ arrondissement, le même âge que moi, c'est peu de dire que de tels débuts me sont familiers. Bouleversé par "See See Rider", version Animals et — encore plus — par "Goin' Home". Comme il ne parlait pas vraiment anglais en cet âge tendre, il était alors persuadé que le titre de l'album magique signifiait "*Après les mathématiques*". Mais ce qu'il comprenait sans erreur, par contre, au plus profond, c'était le look, les cheveux, les chemises à pois, la clope de Brian. Ça, oui, il avait compris. J'imagine bien : on grandissait en voisins astraux.

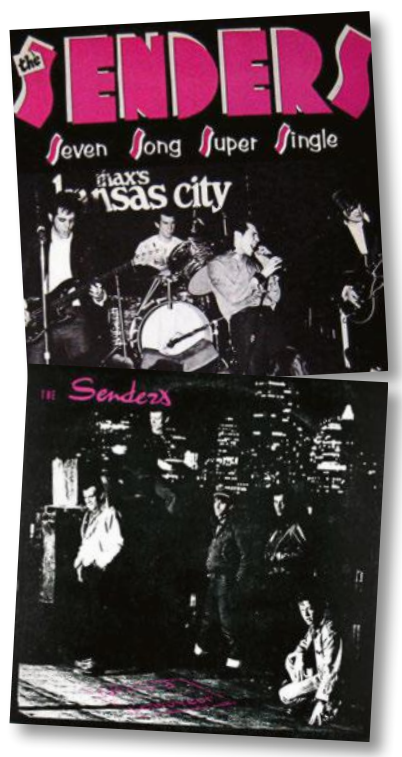
Son premier fait d'armes fut un coup de maître. C'est mai 68, et ses cheveux sont longs, déjà, il veut voir de près à quoi ressemblent ces barricades dont on parle tant. La moindre des choses. Ce qui le surprit néanmoins, bien plus que la vue de ces étudiants en informes chandails, c'est de se retrouver en couverture de "Paris Match". Ah ça, le photographe ne l'avait pas raté. Ce bad buzz (dirons-nous) et des études qui se limitent désormais à dessiner des boots à talons, des Fender Strato et des coupes de cheveux spiky façon Keith/ Rod/ Ron dans les marges de ses cahiers d'écolier… Les relations avec la famille se tendent quelque peu. Malgré un père assez sympathique pour lui avoir offert sa première batterie d'occasion.
"*Ne t'inquiète pas, papa, je vais travailler.*
Enfin, gagner de l'argent et voyager…"
Les parents acceptent ce projet somme toute raisonnable. Gagner de l'argent ? Cela tombe bien, son ami Bruce l'emmène à Amsterdam… Ils redescendent avec un lot d'acides. Et des meilleurs… Le temps de revendre tout cela, ils sont repartis à Dam. Ils vont économiser ! Sur leurs futurs deals… Histoire de payer les billets d'avion pour l'Amérique. Après bien des aventures — taule à juste dix-sept ans à Phoenix, par exemple, ils se posent, si on peut dire, à Boston. Ils y rencontrent Nan Goldin. Il est même question d'épousailles. Pour le visa, bien sûr. Et ils ne ratent aucun concert de ce groupe débutant qui évoque les Rolling Stones. Des amateurs, certes, mais avec de bonnes chansons ("Dream On ") et un soliste capable d'enquiller "Baby Please Don't Go", version Them/ Amboy Dukes, ce qui, avec "Hideaway" de Freddie King, est la bible du guitariste qui se respecte.

Et c'est bientôt New York. Où tout s'organise, se met magiquement en place. Phil — qu'on surnomme alors Flipper —

Photos DR

Une histoire éternelle

débarque en un temps, un espace, idéal. CBGB et Max's, le Mothers... Il tombe sur le premier concert des Ramones et le second ou presque de Willy DeVille (dont Phil deviendra le fan numéro un), des Heartbreakers, de Blondie. Et tous ces gens deviennent des amis proches. Phil a une vie fatigante, sans doute — ah ! ces déménagements, ces fiancées trop turbulentes, l'héroïne omniprésente ! —, mais, on le devine, bien passionnante. Il faut lire le livre pour cueillir les anecdotes, s'enfoncer dans ce monde perdu. Il est désormais le roadie des Heartbreakers et vit dans leur immense local de répétition. Il travaille la batterie. Montera-t-il un groupe avec Octavio ? Zut ! Ce dernier s'est atomisé le genou en jouant au basket avec Johnny. Il se coupe les cheveux et n'écoute plus que du rhythm'n'blues. Des Shangri-Las à Arthur Alexander. Ah ! Avec un peu de "Nuggets" pour faire bonne mesure. Thunders lui présente Steve. Un impeccable. Chemise tap button magenta, *sharkskin suits* (en Angleterre, on dit mohair) : inutile de dire que le jeu à la guitare tient une même rampe. Les Senders (comme dans "Slippin And Slidin' ", comme dans "Return To Sender", comme dans... Il y a même un Senders français post-twist) sont nés. Le nom dit tout. Phil batteur devient chanteur, et même, bientôt, chanteur-guitariste. Blondie, Johnny... Tous leurs proposent une première partie. En parlant de la douce Blondie... Elle lui demande quelques mots en français pour son "Denis". La reprise de Randy & The Rainbows jadis immortalisée par Frank Alamo. Dont acte.



En Angleterre, le punk explose. Londres bouge et les Heartbreakers se préparent à y débarquer. Son amie Nancy Spungen se lamente : pas de boy-friend, trop de drogue, personne ne l'aime : Phil la persuade d'aller à Londres. Elle qui rêve de Jerry Nolan depuis si longtemps ! Ils pourront jouer "Vacances A Rome" chez les punks ! Enfin, elle voit ça comme dans une lanterne magique et se laisse convaincre. On connaît la suite. Sid Vicious ne sera guère reconnaissant envers Phil. Une sombre histoire d'aspirateur. Quand Phil lui parle de *vacuum cleaner* à acheter d'urgence, il croit à de l'argot américain pour une pratique tox, comme "*chasser le dragon*" par exemple. Quand il voit Phil scorer devant ses yeux un… aspirateur, il se fâche. L'histoire est dérisoire ? Tant mieux. Les concerts à New York se multiplient, tout le monde les adore et Phil a ouvert avec sa nouvelle fiancée une formidable boutique de fringues et paraphernalia vintage : Rebop ! Bon, OK... Mais ils restent plus ou moins cantonnés au CBGB et au Max's. Comme le Velvet Underground, ils feront une unique excursion californienne. Fin des années quatre-vingt, ils n'ont toujours sorti qu'un unique single, autoproduit... "The Living End". Et — ce qui restera leur seul *vrai* disque —, un maxi sept titres sur le nouveau label de Max's. Zermati veut les signer mais il y en a toujours un à l'hôpital. Les sessions s'avèrent compliquées et les changements de line up sont fréquents. Debbie Harry conseille Phil discrètement : peut-être sont-ils trop évidemment rétro ? Malgré leur amour éperdu pour la vraie musique et les années dorées, Debbie et son Blondie n'ont pas eu peur de placer quelques touches disco, de saupoudrer de new wave leur girl group sound... Le vrai succès est peut-être à ce prix ? C'est une histoire éternelle. Un exemple plus récent ? Qui croit vraiment que Marylin Manson écouta un jour du gros metal industriel ? Ce lecteur d'Oscar Wilde et de Huysmans ! Mais ce fou de David Bowie et des magiques sixties savait le prix à payer… Phil écoute. Une Debbie, en principe, cela parle d'or, mais il n'est au fond guère convaincu : le rockabilly cartonne à la suite du punk… de Robert Gordon aux Stray Cats... Debbie, en fait, est en retard ! Quand même ! Que va-t-il faire de ses Senders ? Et s'il acceptait l'offre de Thunders et Wayne Kramer ? Devenir le batteur de leur Gangwar en gestation ? Mais il tient trop à ses chers Senders.

Tiens ! En parlant de Senders... Quelque mois auparavant, les Feelgood sont venus les voir jouer. En hommage, Phil leur avait même dédicacé certaines reprises communes comme "I Can Tell". Et puis un soir, Johnny Thunders lui téléphone. *"Eh Phil ! Tu es au courant ? Wilko a quitté Feelgood et monté un nouveau groupe. Il a appelé ça les Senders ! J'ai vu ça dans le foutu 'New Musical Express'. Cet enfoiré a volé ton nom !"* Ce n'était pas l'absolument vérité, non. Les Solid Senders de Wilko Johnson et les Senders tout court, ce n'est pas la même chose. Et puis... Peut-être que trop défoncé, Wilko n'avait pas relevé le nom du groupe qu'il était venu voir jouer. Guère crédible, certes, mais c'est ce que Phil Marcadé a l'amabilité, ou l'élégance, de faire semblant de croire. Mais cela n'arrange pas leurs affaires.

Les Senders vont se déliter peu à peu. Dès 1989, l'affaire semble pliée définitivement pour eux. Phil devient peintre... enregistre sporadiquement, reforme parfois son groupe pour une occasion spéciale. Pour enfin réapparaître bien plus tard avec une magnifique autobiographie écrite en français dont... personne, en un premier temps, ne voulut. La charité me pousse à cacher le nom de ceux qui l'ont pris pour un mythomane ou ont simplement haussé les épaules. Par chance, je possède alors avec Bertil Scali une maison d'édition. C'est Bertil le boss, bien sûr. Mais il me fait confiance. Dès que je suis au courant du projet, je persuade Bertil de signer sans chercher à comprendre. Même s'il y a du rewriting "à envisager, même si..." Et "Avenue D" sort chez Scali. Qui fait faillite bientôt. Mais le livre, alors, est immédiatement racheté, et même traduit en anglais. Il devient un classique.

Depuis quelques mois, Phil était à Paris et je ne le savais pas. Il est mort... Et je ne veux même pas m'enquérir de quoi. Trop triste. Je venais de fêter mon anniversaire. Comme si tout cela était un jeu absurde ; une mauvaise blague qui se répète sans fin. Et je ne trouve rien d'autre à dire. ★

COLLECTION
rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

COLLECTION rock&folk

WAGRAM music

Ziggy
Stardust
and The Spiders From Mars:
The Motion Picture

Edition 50ème Anniversaire

Pour la première fois
le concert dans son intégralité.
Disponible en 2CD, 2CD/Blu-Ray,
édition limitée 2 vinyles dorés
et versions digitales
(44.1Khz/16Bit et 96Khz/24Bit)

11 Août 2023

Parlophone

davidbowie.com

A écouter en Hi-Res
qobuz
REDISCOVER MUSIC

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Du côté des excentriques anglaises

PJ Harvey

"I INSIDE THE OLD YEAR DYING"

PARTISAN RECORDS

***"Music for its own sake"*, dit-elle.** La musique pour la musique. A l'issue de sa dernière tournée, en 2017, PJ Harvey a voulu casser le cycle écriture-enregistrement-concerts dans lequel elle se sentait coincée. Elle s'est alors arrêtée. Pas de créer, juste de sortir des disques. Entre-temps, elle a publié son second recueil de poèmes, "Orlam", qui a fortement inspiré les textes de ce nouvel album. Elle a également composé pour la scène et pour la série "Bad Sisters". Enfin, tous ses albums mythiques ont été réédités avec moult inédits, démos, etc. Pendant ce temps, Polly se remettait en question, réfléchissant à une phrase de son ami artiste et cinéaste Steve McQueen, lui conseillant d'oublier l'obligation de délivrer un album et de se concentrer sur ce qu'elle aimait, à savoir les mots, les images et la musique. Et elle a effectivement retrouvé le plaisir de faire de la musique pour elle-même, en attrapant sa guitare ou en se mettant au piano, seule, et en jouant des chansons de grands artistes qu'elle a toujours aimés — Nina Simone en tête. Ça n'a pas été du temps perdu, loin de là. Au bout du compte, il s'est écoulé sept ans depuis son dernier album, l'excellent "The Hope Six Demolition Project". Mais là où ce dernier était social, politique, énervé, le nouveau est intime, contemplatif, épuré. La même équipe est pourtant aux commandes : Polly et ses deux amis fidèles depuis trente ans, John Parish et Mark Ellis, dit Flood. Ils ont enregistré live en studio, improvisant beaucoup, pour un résultat très organique, sensible et humain. Et ce sont justement eux qui l'ont poussée à "*ne pas faire du PJ Harvey*" ! Les fans qui l'apprécient rockeuse risquent d'être légèrement désarçonnés, surtout ceux qui aiment leur rock bruyant et bas du front — pas vous, quand même ? Il y a bien le dernier des douze titres, "A Noiseless Noise" (un bruit sans bruit !), qui se rapproche de ce qu'elle a pu faire par le passé, mais le reste n'est que mélodies simples et répétitives, voix hantée, minimalisme des arrangements, dépouillement total. Il faut également citer un quatrième comparse, le producteur et multi-instrumentiste Adam "Cecil" Bartlett, qui enrichit tous ces titres d'enregistrements de sons divers provenant de l'extérieur — ce que les Anglo-Saxons appellent "field recordings" — qui renforcent leur caractère étrange et unique. Il y a même un petit côté moyenâgeux, presque mystique. Toutes les chansons parlent en effet de quête, d'amour, parfois avec un fond de tristesse, un sentiment de perte, mais sans jamais aucune noirceur, plutôt portées par une ambiance lumineuse, presque élégiaque. Pas sûr que cet album arrive en haut des charts britanniques comme son prédécesseur. Mais on l'aura compris, PJ s'en fout — et nous aussi. Si "Stories From The City, Stories From The Sea" (son album le plus commercial) était son disque Patti Smith, très américain, celui-ci penche du côté des excentriques anglaises — on peut penser à Kate Bush. Ou, pour le côté expérimental du traitement sonore, à la Nico de "Marble Index". Ou au John Cale de "Music For A New Society" — c'est pareil. Le résultat est étonnamment addictif, de façon insidieuse, à l'image de "Autumn Term", emmené par la lourde batterie de Parish, le piano de Harvey et des cris d'enfants... La chanteuse dit avoir voulu offrir "*un refuge, un réconfort, un baume, opportuns dans l'époque actuelle*". C'est réussi et c'est superbe. Un disque pour la postérité, pas pour la course aux clics sur les plateformes.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

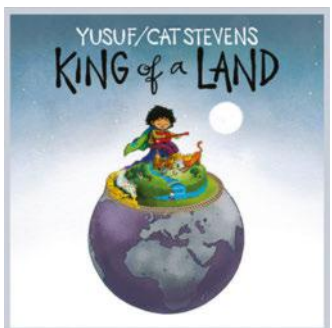
Disques pop rock

Yusuf/ Cat Stevens

"King Of A Land"

DARK HORSE RECORDS/ BMG

La guitare acoustique est l'instrument fétiche de Cat Stevens, et elle est omniprésente sur les chansons de ce disque qui sonne comme un retour aux sources. Plus d'un demi-siècle après ses débuts, celui qui se fit un temps appeler Yusuf Islam a choisi de modérer son discours (sa réputation souffrit beaucoup de ses propos sur la fatwa de Salman Rushdie) et de se réapproprier le nom d'artiste avec lequel il obtint un succès mondial, signant des hits tels que "Wild World". De retour dans le monde de la pop en 2006, après vingt-huit ans durant lesquels il enregistra des disques religieux, Cat est ici au meilleur de sa forme, trois ans après son audacieuse réinterprétation de l'album "Tea For The Tillerman",



cette fois avec des chansons originales. Dès "Train On A Hill", qui ouvre l'album avec des paroles gentiment mystiques, on retrouve la voix intacte de ce chanteur d'exception qui incorpore ici des cuivres en contrepoint de sa mélodie acoustique. Une douceur parcourt les morceaux qui composent ce disque paisible et facile d'accès. La spiritualité n'est pas absente, mais elle est discrète, comme sur "He Is True" qui affirme que "*Tout doit changer*"... Mais que seul Lui en a la possibilité. Le changement est au cœur des paroles de "All Nights, All Days", qui fustige les hommes politiques (tous des menteurs, bien sûr) et "Son Of Mary" évoque la fameuse Vierge et son fils. La production est assurée par Paul Samwell-Smith, avec qui Cat travaille depuis l'album "Mona Bone Jackon" sorti en 1970. "How Good It Feels", aux arrangements orchestraux renversants, est un des grands moments de cet album à l'ancienne, qui pourrait bien contribuer à remettre Cat Stevens dans le peloton de tête des chanteurs folk pop.

✪✪✪

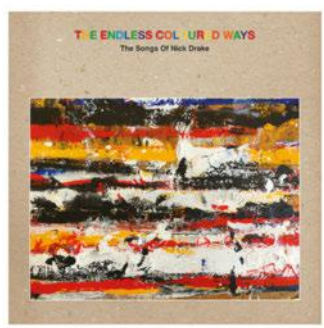
OLIVIER CACHIN

The Endless Coloured Ways

"The Songs Of Nick Drake"

CHRYSALIS

L'exercice rarement passionnant du tribute intrigue un peu plus lorsqu'il s'agit d'une figure aussi à part que Nick Drake. Cet album-hommage a déjà le mérite de ne pas reprendre un album intégralement, comme le faisait "I'll Be Your Mirror – A Tribute To The Velvet Underground & Nico", procédé révisionniste franchement déprimant. "The Endless Coloured Ways" intègre donc essentiellement des reprises des trois indispensables albums studio de l'Anglais, mais aussi quelques curiosités disséminées dans les nombreuses compilations publiées après sa mort. Le casting est encombré (trente-deux musiciens pour vingt-trois titres !) et hétéroclite, autant que le sont les approches, certains se contentant d'une prudente fidélité (bonne surprise avec la reprise de "Time Has Told Me" par Ben Harper, pas si loin du folk d'un Terry Callier), d'autres se livrant à d'intéressantes métamorphoses ("Road", morceau de "Pink Moon" qui, après relecture par Bombay Bicycle Club et The Staves, s'apparente à un morceau d'été des Breeders). Katherine Priddy, Fontaines DC ou Aldous Harding s'en tirent avec les honneurs. Parmi ces quelques réussites se trouvent également plusieurs candidats à la palme du vandale : c'est peu dire par exemple que le chant constipé



de David Gray ou de Joe Henry ne fait pas oublier les originaux. L'absence d'un Robert Kirby (l'arrangeur de "Fives Leaves Left" et "Bryter Layter") se fait aussi parfois douloureusement sentir, comme au milieu de "Black Eyed Dog", lorsque les violons s'envolent avec une majestueuse ringardise. L'infidélité est parfois une forme inversée de prudence, puisqu'elle désamorce et rend sans objet la comparaison : sur "Free Ride", où Liz Phair fait correctement du Liz Phair, il ne reste plus grand-chose de la matrice de départ. Le mystère de Nick Drake reste intouchable.

✪✪1/2

VIANNEY G.

Sqürl

"Silver Haze"

SACRED BONES

Le sujet divise. D'abord, le pedigree. A l'égard du duo formé en 2009 de Carter Logan et Jim Jarmusch, le cinéaste le plus adulé des amateurs de rock, la critique, non pas partiale — car après tout, on l'est toujours — risque d'être d'emblée conquise. Ensuite, la veine : un post-rock auquel nous ont habitués, par exemple, les collectifs du label montréalais Constellation. Rythmique lourde, cathédrales sonores faites de distorsions et de feedbacks, pesanteur taciturne. Or, l'intérêt de cet album est ailleurs, et "Silver Haze", produit par Randall Dunn (Sunn O))), Oneohtrix Point Never, Thurston Moore) est l'excellent *dernier film* coréalisé par Jarmusch. Album de cinéaste ? Non. Ou alors, autant que les films de Jarmusch sont ceux d'un musicien.

A la nuance près que, cinéaste, rien n'assure qu'il le soit encore. *Filmeur,* plutôt, c'est-à-dire assembleur de "couches" de perceptions, branchées sur le temps *déchronologisé* de la réminiscence. Ici, dans le jeu des répétitions de motifs, de superpositions, d'appositions pli contre pli, de drones hypnagogiques, la texture vaut comme fin en soi. Le choix des deux collaborations, Anika ("She Don't Wanna Talk About It") ou Charlotte Gainsbourg ("John Ashbery Takes A Walk"), n'est pas anodin : voix féminines au chromatisme saturnien. Ainsi, là où les films de Jarmusch deviennent des variations musicales, lentes, spectrales, la musique de Sqürl, mettant en abyme l'expérience des films, se déleste de l'image pour se faire pur branchement imaginaire, musique du monde de la fin ("The End Of The World"), où la rêverie participe d'une guérilla poétique conjurant la fin du monde.

✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

Ryūichi Sakamoto

"12"

MILAN

C'est un disque à fleur de vie, et donc de mort. Un disque fait de copeaux d'existence, d'étincelles d'espoir, de noires certitudes dont l'inexorabilité fait s'affaisser ce qu'il reste du dos et attise les craintes de l'esprit. C'est le dernier album d'un des musiciens majeurs de son époque que le cancer a emporté alors qu'on pensait qu'il en réchapperait. Un grand classique. Du grand n'importe quoi. Ryūichi Sakamoto est parti presque dans l'indifférence, laissant derrière lui, comme une traînée de poudre libre, une vingtaine de disques studio qu'on a tant aimés. "12", enregistré chez lui à New York entre la vie pourrie mais belle et la mort subite, est un journal constitué de (douze) pages écrites entre le 10 mars 2021 et le 4 mars de l'année suivante. Quand, au retour de l'hôpital, Ryūichi a rassemblé quelques forces pour rallumer ses synthétiseurs et s'approcher de son piano. Et enregistrer ce qui passait par sa tête de grand voyageur désormais immobile. Des notes disséminées dans l'espace du temps et des souvenirs, des gouttes noyées de réverbe, une sorte d'ambient pour réchauffer ce qui serait ses derniers jours. De l'art brut en guise de requiem tant que les yeux étaient ouverts et les oreilles en alerte (il aimait enregistrer les bruits de sa rue). Car, on le sait, l'essentiel

de ce qui est offert ici a été improvisé par un homme dont la bienveillance et la dignité étaient au niveau du talent. Himalayens. La seule pièce des douze, indissociables, dont le titre n'est pas qu'une date est la merveilleuse "Sarabande". Le dictionnaire, implacable lui aussi, dit qu'il s'agit d'une *"ancienne danse à trois temps, d'un mouvement grave et lent"*. Sakamoto était moderne, dansait sur tous les temps et ne laissait rien au hasard. Sauf sa toute fin.

✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Greta Van Fleet

"Starcatcher"

LAVA/ REPUBLIC RECORDS

A la fin du siècle dernier, un certain Wolfgang Beltracchi a inondé les plus grands musées internationaux de faux tableaux de maîtres de la peinture, devenant le plus important faussaire de l'histoire de l'art. Avec leur imitation criarde de Led Zeppelin, Greta Van Fleet vise manifestement la même sorte d'accomplissement. Ce n'est pas qu'ils soient les premiers à persévérer dans cette noble quête (notre aimable lectorat se souvient peut-être des Australiens de Wolfmother, à défaut de pouvoir en citer le moindre titre), mais il est vrai qu'on a rarement vu un groupe d'une déférence aussi servile envers ses modèles, dans une démarche quasiment bouddhiste d'anéantissement de toute personnalité propre. Avec leurs deux premiers albums,

ils réalisaient l'exploit d'être encore plus redondants que les Strypes, autres jeunes gens faisant de la musique pour sexagénaires nostalgiques, du certifié *Grandad's rock* ! Les vocalises de Josh Kiszka, sorte de version Blédina lourdement opératique et maniérée de Robert Plant, étaient raccords avec l'ambiance générale de repompage ledzeppelinien, le tout couronné par des paroles qu'on regrettait de pouvoir comprendre (voir, parmi d'autres, "My Way, Soon"). Évidemment, personne ne pouvait prendre ça au sérieux. Si sur ce troisième album la garde-robe patine toujours — le groupe délaissant les moule-burnes blancs vintage pour un seyant style Empire Of The Sun —, le plagiat, à défaut d'être moins éhonté (voir le début de "Sacred Thread"), offre quelques riffs et ponts potables ("Waited All Your Life", "Fate Of The Faithful"), tout en ne présentant aucune trace d'originalité. L'impression d'être tombé par hasard devant un télécrochet n'est plus aussi forte, même si l'ensemble reste à peu près aussi utile qu'un vote Fabien Roussel au premier tour. Le rock n'est pas une forteresse assiégée.

✪1/2

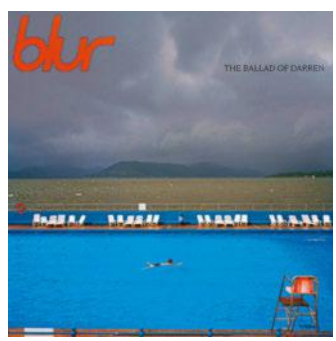
VIANNEY G.

Blur

"The Ballad Of Darren"

PARLOPHONE

Voici le meilleur album de David Bowie depuis la mort de celui-ci. Ça ne nous avait pas tant frappés au début, en pleine vague *britpop*, il y a trente ans — trente ans ! On parlait alors à propos de Blur — blur ? — de groupe anglais typique et on sortait les références parfaites du genre, des Kinks à Madness. C'était juste. Mais en fait... Du premier au dernier titre, l'ombre du génie disparu plane sur cet album. Et c'est bon. Dès "The Ballad", chanson romantique au piano agrémentée de cordes, la voix de Damon Albarn part dans les aigus et nous rappelle ce timbre pourtant inimitable. Le deuxième titre, l'acide "St. Charles Square" est un rock'n'roll carrément bowiesque dont les guitares anguleuses et presque atonales font plus qu'évoquer le sous-estimé "It's No Game". Mais on ne peut honnêtement pas accuser ces garçons de plagiat. Leur œuvre est déjà constituée. Ce sont des bons. On ne peut pas non plus réduire cet album à ça. Il est excellent. Court — dix chansons, rien à jeter, ça nous fait des vacances. Mélodique. Entraînant. Intelligent. Blur, quoi. Damon Albarn, Graham Coxon, Alex James et Dave Rowntree incarnent un cas d'école : une carrière bien menée — quatre amis restés ensemble (contrairement à...), qui savent s'arrêter quand ils n'ont rien à dire,



faire autre chose, se retrouver, etc. C'est ainsi leur neuvième album, mais le précédent, "The Magic Whip", était paru en 2015... Entre-temps, Damon a fait plein de choses passionnantes — notamment une collaboration avec le regretté Tony Allen, réussite artistique absolue. Il aurait pu définitivement tourner la page. Mais non, il revient avec ses potes d'enfance, pour nous offrir une très belle surprise. Et quel grand chanteur. Admiration et respect.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Sweeping Promises

"Good Living Is Coming For You"

SUB POP

L'histoire de la bassiste et chanteuse Lira Mondal et du guitariste Caufield Schnug débute en 2008, dans un collège de Boston. Quelques années plus tard, la scène musicale locale les découvre au sein du trio dream pop Mini Dresses, en compagnie du batteur Luke Branford. Apparemment lassés par le style, les deux décident de s'investir dans Sweeping Promises, un projet plus sérieux sur le plan de l'expérimentation musicale. L'entreprise — qui consiste à faire de la pop politique à la sauce lo-fi — débute en 2019, après qu'ils ont investi un laboratoire pharmaceutique à l'abandon pour laisser libre cours à leur imagination grandement nourrie par la no wave new-yorkaise, la new wave britannique

des années glorieuses, plus différents groupes passés et modernes allant de B-52's et Blondie en passant par Gossip et Palberta. Après un premier album sorti en août 2020 en pleine pandémie, leur mélange de mélodies entêtantes enregistrées avec les moyens du bord est plutôt bien accueilli. Trois ans plus tard, relocalisé au Kansas, le couple d'artistes récidive avec un nouvel album entièrement enregistré à la maison. En une demi-heure et dix titres, la formule qui avait fait le succès de "Hunger For A Way Out" est de retour. A grands coups de riffs dissonants et de vocaux à la limite de faire péter les membranes des tweeters, "Eraser" ouvre les hostilités avec un texte sur un mal de vivre sociétal raconté sur un rythme énergique. L'idée est d'autant plus intéressante qu'elle rend l'exercice plutôt plaisant à écouter. Avec dix titres pour trente minutes, la brièveté de l'album n'empêche pas sa diversité, avec des chansons plus atmosphériques comme "Can't Hide It" ou le très Slits *vs* Talking Heads qu'est "Petit Four". Les nostalgiques des années quatre-vingt vont aimer.

✪✪✪

GEANT VERT

Jim O'Rourke

"Hands That Bind"

DRAG CITY

Artiste majeur d'une constellation d'expérimentateurs libertaires, ayant collaboré avec des formations passionnantes comme les premiers Sonic Youth, Gastr del Sol, Loose Fur ou David Grubbs, un nouvel album de Jim O'Rourke est toujours attendu avec une certaine excitation. On sait que l'on y sera happé dans des intermondes sonores étranges, inspirants, sortes de gangues d'oxygène psychique. Cela ne pouvait guère manquer d'attirer l'attention de cinéastes redoutablement sensibles à la dimension sonore de leurs œuvres, en l'occurrence Olivier Assayas ou Werner Herzog qui firent appel à lui. On se souvient encore du choc génialement anxiogène que furent les BO que O'Rourke signa pour "Eureka" de Shinji Aoyama (2000) et pour "United Red Army" de Kōji Wakamatsu (2008). Mais jusqu'alors, il fallait être malin pour récupérer ces œuvres instrumentales fascinantes. Là, plus la peine de ruser, Drag City fait un cadeau aux fans de l'Américain depuis peu tokyoïte en publiant cette dernière composition parfaite en temps de canicules chroniques. Pour ce film que le réalisateur Kyle Armstrong décrit lui-même comme un "*drame gothique au milieu de prairies se consumant lentement*" en plein Canada rural,

O'Rourke propose en huit instrumentaux un assemblage sophistiqué de couches sonores sinueuses, une orchestration de nappes vaporeuses agissant sur l'auditeur par flux amples et majestueux. On y perçoit le silence indifférent des espaces infinis, traversé de furtifs pressentiments apocalyptiques. On se prend à rêver d'un monde où cette musique serait la norme !

✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

Disques pop rock

Rufus Wainwright

"Folkocracy"

BMG

En trois décennies, ce fils de deux légendes du folk (Kate McGarrigle et Loudon Wainwright III) a largement eu le temps de se faire un prénom, émaillant sa carrière et nos étagères de chefs-d'œuvre pop-folk ("Want One", "Want Two", "Release The Stars"...) et de folles sorties de route (ses incursions opératiques ou dans le répertoire sacré de Judy Garland ont largement prouvé sa hardiesse). La cinquantaine approchant, le Canado-Américain se plonge dans les musiques qui ont jalonné sa vie comme on retomberait sur son coffre à jouets au grenier. Produit par Mitchell Froom (Bob Dylan, Roy Orbison, Paul McCartney), le résultat est un disque à l'image parfaite de son instigateur : attendrissant et bordélique. Autour

de son gâteau, Wainwright a réuni un aréopage clinquant mais disparate : le chanteur soul John Legend, Sheryl Crow et même une ex-Pussycat Dolls (Nicole Scherzinger). Tout cela est amusant (comme lorsqu'il fauche "Harvest" à Neil Young à l'aide des copains Andrew Bird et Chris Stills, autre "fils de"). Parfois même plaisant ("Hush, Little Baby", "Wild Mountain Thyme", revisitées en famille). Mais c'est lorsqu'il souffle la poussière sur une oubliée de Moondog ("High On A Rocky Ledge") ou qu'il replante dans son propre jardin une tubéreuse ballade meurtrière ("Down In The Willow Garden") en symbiose avec Brandi Carlile que le musicien touche au sublime. Même frisson sur sa reprise téméraire d'une splendeur de The Mamas And The Papas ("Twelve-Thirty"). Les arrangements sont économes mais classieux, modestement enluminés de banjos, de pedal steel ou de chœurs vibrants. Une épure qui sied bien à cette folk-furieuse qui a parfois tendance à en faire un peu trop. Comme quoi, qui peut le plus...

✪✪✪

ROMAIN BURREL

John Southworth

"When You're This, This In Love"

TIN ANGEL RECORDS

Ecrivez son nom sans majuscules, s'il vous plaît, il préfère. Des photos ? Y en a pas. Deux clichés de loin avec une casquette en tweed. Des interviews ? Pas plus. Des critiques de sa discographie en élastique, folk, pop, synthés, quatuors médiévaux ? A peine mieux. Des concerts en France ? Jamais. Ah si, pardon, deux dates à Montbéliard, en 2015 et 2018 ! Mais alors, si tout le monde s'en fout de John Southworth, qu'est-ce qu'il fait dans les pages "Disques" de Rock&Folk ? Son double "Niagara" fut album de l'année 2014 dans le "Rolling Stone" allemand (nous apprend Wikipedia). Un sourcil se lève. Et quand on écoute, les oreilles s'écarquillent. L'œuvre du type est colossale, d'une richesse (en style) et d'une constance (en qualité) invraisemblables. Ce disque vient un an après "Rialto" un machin multimédia (disque + livre + podcasts narratifs + théâtre + mini-films) presque trop ambitieux pour être aimé. Cette fois, on aura juste des chansons, d'un niveau stratosphérique. Peu de comparables, si ce n'est une rythmique tordue à la Tom Waits sur "Songs In The Land", les velveteries de "Heroes Of Eros" ou ces accords chiadés très Bacharach/Costello ici et là, mais sans la pose maestro salle Pleyel. Il y a du folk-pop

classe ("Always On The River", "Lone Brave Spirit"), des torch songs lentes que Chet Baker aurait validées ("Angel Landing"), un cabaret triste dédié au *"Johnny Rotten du vaudeville"* ("Tiny Tim") et une touche de dandysme reclus, déchu, chanté d'une voix de violoncelle. La beauté irréelle des descentes harmoniques en spirale sur "Vertigo" produit effectivement un vertige, qui nous porte jusqu'au final "Vow", splendeur glacée servie sur un drone d'accordéon et de cordes. Finalement, on laissera les majuscules, si ça dérange pas.

✪✪✪✪1/2

LÉONARD HADDAD

Jay-Jay Johanson

"Fetish"

29MUSIC

Ce serait facile de reprocher à Jay-Jay Johanson de toujours faire le même disque. En effet, depuis 1996 et ce "Whiskey" qui l'a fait remarquer chez nous (Jay-Jay est connu des initiés partout dans le monde, mais entretient une relation particulière avec la France), le Suédois balade sa voix de crooner détaché sur des suites d'accords jazzy-cool qui peuvent paraître interchangeables. Ses rythmiques sont semblables à celles qui tournaient en boucle un peu avant les années 2000, des grooves nonchalants que Massive Attack, pas du tout au hasard, a manipulés un peu avant lui. En vérité, les disques de Johanson sont comme ces couchers de soleil qu'on observe de chez soi, tous les soirs. Semblables,

mais tous différents. Les couleurs du ciel (et de la mer pour ceux qui la voient) ne sont jamais exactement les mêmes, les nuages n'ont pas la même forme et même l'heure à laquelle l'astre disparaît tout à fait varie. Ici, on peut avoir le sentiment d'avoir déjà entendu les mélodies de "Seine" ou "Happy Birthday". Les teintes jazz noir de "Puppet On A String", sud-américaines de "I Did My Best" et ambient de "Labyrinth" peuvent sembler familières, mais Jay-Jay, consciencieusement et astucieusement, s'écarte continuellement du sillon qu'il creuse avec passion. Ce qui le motive encore, après une quinzaine d'albums, c'est l'amour des musiques qui le bercent depuis l'adolescence qu'il a converti en énergie renouvelable pour faire avancer la sienne. Et puis, lorsque ce raconteur de charme décide de se pincer les lèvres, il laisse filer sous ses doigts un instrumental dont la délicatesse rappelle Ryūichi Sakamoto. Si le cinéma n'était pas ce qu'il est devenu, "Andy Warhol's Flesh For Frankenstein" ferait un générique formidable, même de fin.

✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Brigid Mae Power

"Dream From The Deep Well"

FIRE RECORDS

Après des débuts par plusieurs EP et un live en 2014, "Dream From The Deep Well" est le quatrième album studio de la chanteuse irlandaise Brigid Mae Power qu'elle a de nouveau produit et enregistré au Green Door Studio de Glasgow. Comme "Head Above The Water" en 2020, il propose un ensemble de chansons dans la tradition d'un folk moderne auquel Brigid ajoute des touches instrumentales impressionnistes aux claviers, à la guitare, au mellotron, ainsi que quelques notes discrètes de pedal steel et de cordes. Ce nouvel album est toutefois plus minimaliste, plus dépouillé dans ses arrangements, à l'exemple de cette adaptation de "I Must Have Been Blind" paru en 1969 sur un des chefs-d'œuvre de Tim Buckley, "Blue Afternoon". Power étire cette composition hautement mélancolique en ralentissant encore le rythme et en ajoutant au piano des cordes lointaines et un dédoublement de la voix. Ce choix convient parfaitement à son chant limpide à la beauté formelle, mais ce morceau en sort quelque peu affadi, sans la rage contenue et le lyrisme débridé qui sous-tendent le chant de Buckley. Brigid est plus percutante dans ses propres compositions : "The Waterford Song", évoquant les terres familiales,

où elle laisse sa voix suivre son inspiration ; "Ashling", un titre proche du folk traditionnel en hommage à une enseignante et musicienne assassinée ; "I'll Wait Outside For You" et sa pedal steel guitare ; "Counting Down" sur la vie de musicienne en tournée ; l'onirique "Dream From The Deep Well" et le mélancolique "Some Life You've Known". Le disque s'ouvre et se conclut par deux chansons traditionnelles irlandaises, "I Know Who Is Sick", popularisée par les Clancy Brothers, et "Down By The Glenside" reprise du répertoire de la rébellion irlandaise.

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Half Japanese

“Jump Into Love”

FIRE

Dans le monde de la musique, chez tous les apprentis-rock stars munis d’un cerveau (et il y en a), personne n’aurait songé à débuter sa carrière par un triple album sachant que le leader et guitariste ne sait ni jouer ni accorder sa guitare. Voix de la raison, certes, mais ça, c’était avant 1980 et la sortie du “1/2 Gentlemen/Not Beasts”, un ouragan tonitruant de presque 120 minutes qui allait poser les bases du lo-fi tout en clôturant le règne de la haute-fidélité. Signe précurseur d’un renouveau musical, Half Japanese débarque dans la cour des grands la même année où sept chefs d’orchestre célèbres et John Lennon décident de passer l’arme à gauche. Coïncidence ? Nul ne le sait. En attendant, le groupe perdure avec une bonhomie qui va grandissante

au fur et à mesure que le temps passe. Pour ce nouvel opus, la formation en place depuis une douzaine d’années est toujours d’attaque. Baromètre de l’état d’esprit de Jad Fair, phare du bruitisme non lénifiant, la couverture colorée pleine de petits lapins est l’œuvre de l’artiste canadien Gary Taxali. Rien qu’en la regardant, le mélomane détourné de sa tâche qui sommeille en tout un chacun devine que l’optimisme sera le fil rouge de l’album. Et il aura raison. Depuis “Overjoyed” (2014), la production est beaucoup plus clean qu’avant, il est désormais possible de parler de chaos organisé plutôt que de maelström sonique. Comme prévu, une bonne partie des chansons de ce “Jump Into Love” œuvre dans le positivisme combatif. On citera “It’s OK”, “We Are Giants”, “True Love Will Save The Day”, “Shining Sun”, “Shining Stars” et le titre éponyme. Fidèle à ses goûts cinématographiques, Jad Fair conclut l’affaire sur un “Zombie World”... à la guitare acoustique. C’est bon de vieillir.

★★★★

GEANT VERT

King Krule

“Space Heavy”

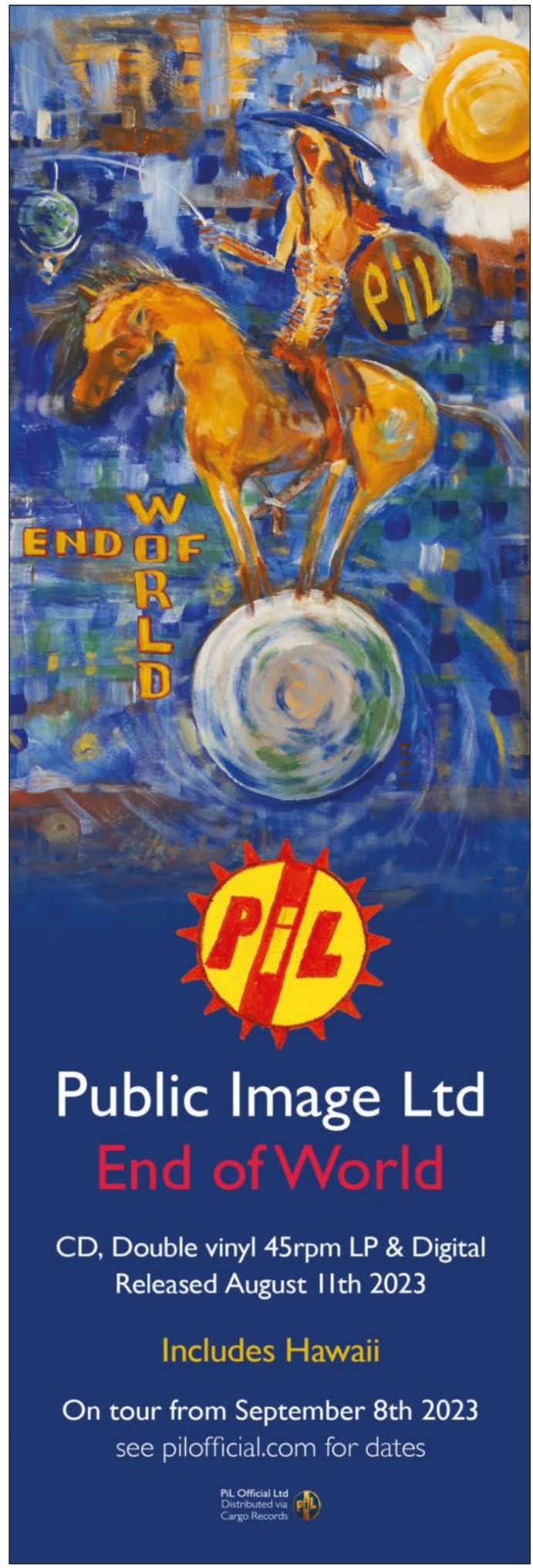
MATADOR

C’est la paternité qui, paraît-il, aurait apaisé Archy Marshall. A vingt-huit ans, malgré le désordre du monde, le plus passionnant des redheads anglais semble avoir atteint une forme de quiétude qui imprègne sa musique. Refuge dans la tempête, “Space Heavy”, son quatrième album (si on occulte “A New Place 2 Drown” paru en 2015 sous son nom véritable) n’en est pas moins une entreprise fascinante. Peut-être le disque le plus cohérent et surprenant du Londonien du Sud. Après avoir sur ses précédents efforts passé à la broyeuse le trip hop, le jazz et la dark wave qui cernaient sa jeunesse, Marshall semble désormais bien décidé à s’amuser avec les copeaux restants. Ecrit entre Londres et Liverpool, ce “Space Heavy” se perd dans les entre-deux, se love dans une ambiance vaporeuse, tour à tour louche ou réconfortante. Comme si les compositions, nombreuses (quinze au total), refusaient de poser le pied au sol, portée par des nappes de synthés brumeuses et des arpèges de guitare rachitiques (“Tortoise Of Independency”). Seuls cette voix surgrave et quelques tics d’écriture, comme les explosions de sax freejazz d’Ignacio Salvadores qui constellent l’album, font le lien avec l’ancien King Krule. Et quand les nuages se dissipent,

on est saisi par le talent d’écriture toujours aussi affûté du songwriter anglais (le désespéré “Empty Stomach Space Cadet”). Mais c’est lorsqu’il est le plus direct que le musicien se fait le plus convaincant. Ainsi, l’obsédant “Seaforth”, qui s’abîme dans la mer et les cris de mouettes, sonne comme une prise de guerre chipée à Blur. Tous ces morceaux délavés, polis par les vents, battus par les vagues laissant l’auditeur dans un sentiment de rêveries froides. Mais qui tiennent étonnamment chaud.

★★★★

ROMAIN BURREL



Disques classic rock, jazz

Arthur Russell

"Picture Of Bunny Rabbit"

ROUGH TRADE/ BEGGARS

Violoncelliste et chanteur mort en 1992, Arthur Russell a été un élément clé de la scène new-yorkaise des années 1970, durant lesquelles il a collaboré avec des artistes aussi variés que prestigieux dont le groupe Talking Heads, le DJ-remixeur Walter Gibbons et le *beat poet* Allen Ginsberg. Cet album regroupe neuf titres restés inédits, retrouvés sur des *test pressings* fournis par sa mère et sa sœur. Ces morceaux rassemblés donnent une vision de la musique d'Arthur, où le violoncelle croise des sonorités avant-gardistes, et parfois des bribes de texte, comme sur l'intrigant "The Boy With A Smile", chanson déstructurée dépourvue de beat. La composition la plus étonnante est celle qui donne son titre à l'album :

Cette *"image d'un lapin"* a été écrite spécialement pour le lapin domestique d'un ami d'Arthur. C'est à peu près aussi mélodique qu'un morceau de Throbbing Gristle, le violoncelle n'est pas toujours juste, mais une étrange aura rend attachante cette curieuse création. Le bouquet final, "In The Light Of A Miracle", est aussi nostalgique qu'intrigant, la voix d'Arthur placée au fond du mix ajoutant une note de bizarrerie. Fondateur du label hip-hop et disco Sleeping Bag Records, Arthur Russell a choisi sur ces neuf pistes de s'éloigner des formats pop classiques et propose un trip vers un autre univers musical. Difficile d'accès et exigeant, le travail accompli ici par cet artiste mort du sida à l'âge de quarante ans est un aperçu unique de sa méthode, celle d'un chercheur de sons qui avait pour habitude de ne jamais considérer ses œuvres comme définitives, laissant en héritage un millier de cassettes et autant d'interrogations.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Selwyn Birchwood

"Exorcist"

ALLIGATOR

Suffit-il d'avoir étudié le blues pour l'apprivoiser ? Question purement rhétorique, bien sûr. Dans ses pages mieux qu'ailleurs, on sait que le genre se pratique sans esbroufe et avec absolue humilité. On ne dérange pas le diable pour rien. On ne triche pas avec lui. C'est le principal reproche que l'on peut faire à Selwyn Birchwood, gratteux appliqué, ayant paraît-il raflé plusieurs *awards* (comme si la tristesse née dans les champs de coton pouvait s'apprendre à l'école et donner droits à des prix de premier de la classe...) mais qui aborde cette musique comme cahier de décalcomanie. De blues est-il vraiment question sur cet "Exorcist" ? On y entend des choses amusantes mais convenues. Des plans piqués à Jimi Hendrix, Albert King ou Albert Collins comme ce "Florida Man", hommage à l'Etat qui dispute au Texas le titre de l'Etat le plus stupide des Etats-Unis (et dont le musicien est originaire). On apprécie la bedaine tendue des cuivres des "Horns Below Hers Halo". Mais pour le reste, c'est la purge ! On grimace sur les wah-wah de "Underdog" ou de "Exorcist". On frôle la crise de diabète sur "Hopeless Romantic". On suffoque entre les solos autosatisfaits et les chœurs niaiseux. Etrangement, c'est quand le guitariste se fait le plus respectueux des tables

de la loi que la magie descend sur lui, comme sur ce "ILa-View" tout en slide et clavier bastringue. Ou sur ce "Call Me What You Want To" où le pianiste Jim McKaba fait des étincelles. *"I'm my own worst enemy"* chante Selwyn Birchwood. Là où il y a de la lucidité, il y a de l'espoir. De là à lui souhaiter deux ou trois divorces et un budget de production divisé par deux, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Encore que.

✪1/2

ROMAIN BURRELL

Joni Mitchell

"Joni Mitchell At Newport"

BMG

Un nouvel album de Joni Mitchell ? On en rêvait. N'avait-elle pas déjà ressuscité, artistiquement parlant, après des années quatre-vingt discutables, en offrant les excellents "Turbulent Indigo" et "Taming The Tiger" ? Puis l'on a appris qu'il s'agissait de l'enregistrement de son concert au Newport Jazz Festival, en 2022. Une perspective bien moins excitante même si, pour l'avoir vue en concert avec des groupes mais également seule avec sa guitare, elle restait une musicienne captivante et une interprète émouvante. Reste que, depuis une rupture d'anévrisme, la dame du canyon a perdu beaucoup de sa mobilité. A Newport, elle a donc chanté assise, sur un trône de reine, d'une voix si grave qu'elle en était méconnaissable,

entourée de musiciens et de chanteurs amis, l'accompagnant ou la remplaçant carrément sur certains classiques. Elle a même raconté quelques souvenirs avec cet humour qui la caractérise et qui a fait chavirer le cœur de bien des hommes. Si vous avez grandi dans les années soixante-dix, et que, par exemple, la vue de David Bowie dans ses derniers clips vous a traumatisé, vous feriez mieux de vous épargner l'écoute de ce disque car vous allez souffrir. Si vous pensez, au contraire, qu'il y a une beauté dans le fait d'affirmer sa foi en l'art jusqu'à son dernier souffle, essayez toujours "Amelia", extrait de "Hejira", l'un de ses chefs-d'œuvre ou, mieux, "Both Sides Now", dont les derniers mots — *"It's life's illusions, I recall, I really don't know life at all"* — plus de cinquante ans après avoir été écrits ont pris un sens poignant.

✪1/2

ERIC DAHAN

Jeff 'The Fish' Lefroy

"Jeff 'The Fish' Lefroy & His Missadventures"

INOUÏE DISTRIBUTION

Jeffry Lefroy est un drôle de pistolet. Originaire de Dublin, il a quitté son Irlande natale pour gagner Londres pile au moment du revival mod. Comme tant d'autres, il avait commencé par écouter les Clash, les Pistols et Generation X, mais la découverte des Jam et de Secret Affair l'ont entraîné vers d'autres directions. Jeff a gagné son sobriquet "The Fish" parce qu'il travaillait dans une poissonnerie et qu'il s'achetait ses costumes sur mesure en payant les tailleurs en soles ou cabillauds. Un circuit court, comme on dit aujourd'hui. Il fallait prendre une douche sérieuse avant de sortir en club le soir. Et puis, contrairement aux mods bloqués dans les sixties, Jeff s'est ouvert à toutes sortes de musiques : soul, hip hop, acid jazz, funk, jazz des seventies, électro, il a un tropisme indéniable pour la musique noire et tout ce qui groove en général. Pourtant, avec son premier album solo, les vieilles racines semblent ressurgir. On entend ici des réminiscences des Small Faces, des Faces, de Hendrix ("Mine"), de Traffic, de Sly & The Family Stone, d'un certain blues sudiste, mais aussi de Tony Joe White, de Dan Penn et, globalement, de fortes influences Muscle Shoals qu'on n'entend plus guère par les

temps qui courent. Une preuve de bon goût pour un homme de bon goût (Jeff est toujours sapé comme un prince). Chœurs noirs, saxophone, flûte, harmonica, orgue, compositions chevauchant une ligne de crête entre le rock blanc à guitare et le meilleur de la musique noire, tout est impeccable dans ce début tardif, chaud comme l'été.

✪✪✪1/2

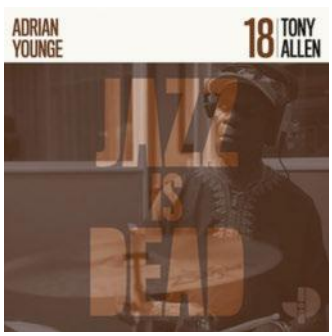
NICOLAS UNGEMUTH

Tony Allen & Adrian Younge

"Jazz Is Dead 18"

JAZZ IS DEAD

Après un passage à vide, le regretté Tony Allen avait été ensuite reconnu à sa juste valeur et courtisé par des amateurs éclairés tels Damon Albarn qui, en faisant appel à lui avec déférence, avait prouvé qu'il n'était pas confiné à jamais dans la case honorifique de batteur historique de Fela au sein de Africa 70. Le label Jazz Is Dead, fidèle à sa volonté d'affirmer la vitalité du jazz à travers les époques et les cultures, publie enfin, trois ans après le décès de Tony Allen, l'enregistrement de la confrontation qu'il avait organisée dans un studio de Los Angeles entre ce batteur mythique et un producteur et musicien californien qui a beaucoup travaillé pour le cinéma. A l'écoute du résultat, la rencontre



s'avère bénéfique : ils ont composé ensemble des instrumentaux pleins de verve et d'entrain. Et la formation réunie pour l'occasion est aussi conséquente que talentueuse : en dehors de Tony Allen à la batterie et Adrian Younge à la guitare et à la basse, on y retrouve pas moins de six cuivres, un flûtiste et un percussionniste. De quoi donner l'ampleur nécessaire à une célébration de l'afrobeat tonique, cohérente et compacte, qui permet de comprendre que cette mixture de funk, de jazz et de highlife nigérian ne se résume pas à celui qui fut son défenseur le plus connu et qu'elle peut encore exister après Fela. Sans doute connaîtra-t-elle encore de beaux jours après Tony Allen, mais son jeu polyrythmique reste un modèle incontesté ("Steady Tremble", "Oladipo") et il s'affirme comme la locomotive qui entraîne la dizaine de musiciens en lévitation sur le lancinant "Lagos" et sur l'hypnotique "No End" au titre prémonitoire, incitant l'auditeur à rentrer dans la danse... et dans la transe.

✪✪✪✪

H.M.

Cowboy Junkies

"Such Ferocious Beauty"

LATENT/ COOKING VINYL

Les Cowboy Junkies sont une des rares formations à n'avoir connu ni changement de musiciens, ni séparation trente-sept ans après la sortie de "Whites Off Earth Now!!". Formé par les frères et sœur Timmins, Margot, la chanteuse, Peter le batteur, et Michael, le guitariste et principal compositeur, auxquels s'est joint dès les débuts le bassiste Alan Anton, ami de Michael depuis le jardin d'enfants, le groupe de Toronto n'a jamais dévié non plus de ses conceptions musicales, privilégiant, en général, les méthodes d'enregistrement lo-fi et les variations autour du chant élégant et léger, presque murmuré par moments, de Margot. Si "Songs Of The Recollection" (2022) était un brillant disque de reprises, "Such Ferocious Beauty", vingtième album studio, renoue avec les compositions originales trois ans après "Ghosts", empreint du deuil de la mère des Timmins. Produit par le duo Michael Timmins et Alan Anton, "Such Ferocious Beauty" aborde de nouveau les thèmes du vieillissement, de la perte de la conscience, de l'absence et de la mort, en l'occurrence celle de leur père survenue peu avant la conception de l'album. En ouverture, sur une mélodie accrocheuse, "What I Lost" évoque la perte des repères et l'oubli progressif

de soi alors que "Knives" exprime la douleur en entremêlant la guitare acoustique au violon de James McKie. Celui-ci contribue aussi au mélancolique "Circe And Penelope" et à "Shadows 2". "Blue Skies" et "Hell Is Real" prolongent la veine acoustique. A l'inverse, "Flood", un des grands morceaux du disque, "Hard To Build. Easy To Break.", "Mike Tyson (Here It Comes)" et "Throw A Match" sont traversés de furieuses attaques de guitares fuzz, de feedback et de distorsion. Tout ce qui fait la féroce beauté de la vie.

✪✪✪✪

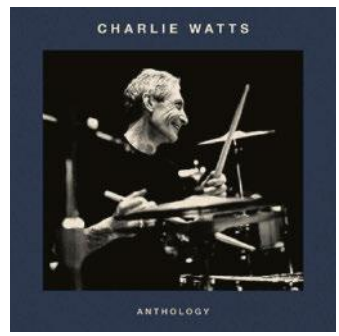
PHILIPPE THIEYRE

Charlie Watts

"Anthology"

BMG

C'est le disque sympa que l'on attendait pour l'été, à écouter au réveil ou en rentrant de la plage : un résumé en deux CD de la carrière jazz de Charlie Watts. Si cette dernière fut entamée tardivement, en 1986, la vocation du batteur, né le 2 juin 1941 à Wembley et mort le 24 août 2021 à Londres, date bien de l'enfance. Nul doute que s'il ne s'était pas entiché de Chico Hamilton, batteur de Gerry Mulligan ; de Philly Joe Jones, celui du be-bop (Dizzy Gillespie, Charlie Parker...) ; ainsi que d'Art Blakey, la musique des Rolling Stones n'aurait pas été la même. Lorsqu'il franchit le pas, après vingt ans au service du binaire planétaire, Watts fit appel au bassiste Dave Green, l'ami d'enfance avec lequel il avait écouté ses premiers



78 tours et joué dans ses premiers groupes, mais également à la crème des jazzmen anglais rencontrés au sein de Rocket 88, le groupe qu'il avait créé fin des années soixante-dix avec Ian "Stu" Stewart, Alexis Korner et Dick Morrissey. Cette anthologie reflète ses diverses formations et passions : le swing, réactualisé avec un big band et les solos modernistes d'Evan Parker, de Gerard Presencer et de Courtney Pine ; le bop, défendu en quartette ou en quintette et, enfin, le jazz vocal, sur tapis de cordes soyeuses. Résolument pas taillé pour rivaliser avec Elvin Jones ou Tony Williams, Charlie Watts s'est toujours mis au service des compositions, et c'est sa manière, humble et discrète, d'accompagner des virtuoses partageant son amour de cette musique, exubérante ou envoûtante, et des standards de Benny Goodman, J. Fred Coots et Duke Ellington, qui fait le charme et le prix de cette belle anthologie.

✪✪✪1/2

ERIC DAHAN

Great Lake Swimmers

"Uncertain Country"

PHEROMONE

Comme les Cowboy Junkies, les Great Lake Swimmers sont originaires de l'Ontario, et partagent avec eux la particularité d'avoir enregistré une partie de leurs productions dans des églises, des lieux inattendus ou insolites. Depuis la fondation du groupe en 2003, le chanteur, guitariste et compositeur Tony Dekker en est le seul membre permanent, recrutant au fil des albums et de l'inspiration des collaborateurs dont le plus régulier est le bassiste Bret Higgins. Après "The Waves, The Wake" (2018) et sa version acoustique en 2019, Dekker a traversé une période d'incertitude face aux bouleversements du monde, un sentiment amplifié par la pandémie du Covid, d'où le choix du titre "Uncertain Country". Pour ce neuvième album studio, Dekker a fait appel à Bret Higgins, Kelsey McNutty aux claviers et alternativement aux batteurs Marshall Bureau et Ryan Granville-Martin, ainsi qu'à différents intervenants ponctuels comme ses deux vieux complices, la chanteuse Serena Ryder et le guitariste Erik Arnesen. Les enregistrements se sont déroulés dans plusieurs lieux historiques de l'Ontario et dans les studios WOW! de Joe Lapinski, également coproducteur du disque. "Uncertain Country" offre une grande diversité de climats.

En ouverture, le morceau éponyme balance un folk rock puissant et grandiose ponctué de glissandos à la pedal steel. "When The Storm Has Passed" a des accents de leur compatriote Neil Young. Sur des tempos différents, dix choristes, "Moonlight, Stay Above", "Respect For All Living Things" ou un ensemble de cordes, "Quiet Before The Storm", "Am I Floating In The Air" donnent une dimension supplémentaire à ces titres. Les chansons pop rock, "Swimming Like Flying" façon REM, "Riverine", "Promise Of Spring", "Flight Paths" sont addictives.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Disques français

Magon

"Did You Hear The Kids?"

DECEMBER SQUARE

Magon est un artiste sans frontières : d'origine israélienne, il s'est installé à Paris à vingt ans, avant de partir l'an dernier pour le Costa Rica où il a peaufiné, enregistré et mixé seul ce nouvel essai très inspiré. Chanteur et multi-instrumentiste, cet homme-orchestre auteur-compositeur est particulièrement prolifique : depuis 2019, il en est déjà à son sixième album... Ce rythme soutenu serait pour beaucoup synonyme de redite, de relâchement et de perte d'inspiration : étonnamment, chez lui, c'est l'inverse qui se produit car il semble affirmer sa puissance créatrice et ses talents d'interprète avec une aisance de plus en plus soutenue. Rock&Folk s'était fait l'écho de ses précédents essais, mais la réussite de cette nouvelle

performance discographique impose de récidiver, au risque de se répéter. "Right Here" ouvre les festivités en beauté : mélodie imparable, timing impeccable (deux minutes quarante), voix soyeuse, folk rock psyché lumineux et mélancolique, on est conquis d'emblée. Et l'offensive de charme se poursuit sur les huit morceaux suivants grâce à des mélodies insinuantes qui s'imposent en douceur, sans effet tapageur, grâce à des instrumentations tout en finesse et une guitare ensorcelante ("Another City"), grâce à des ballades suaves ("Living Without Her"), des mid tempo enjôleurs ("Back In The Day") et des envolées plus ludiques ("Havana Bay"), grâce à un chant tout en retenue et des refrains aguicheurs qui retrouvent l'éclat des plus belles réussites de Lou Reed (période "Berlin") pour le sommet que constitue "Johnny Was A Son Of A Bitch".

★★★★

H.M.

Bernie Bonvoisin

"Amo Et Odi"

VERYCORDS

De ses quatre précédentes aventures en solo, cet "Amo et Odi" est bien le disque le plus surprenant jamais enregistré par le touche-à-tout du rock Bernie Bonvoisin. Imaginé en petit comité du côté de Suresnes, avant d'être finalisé entre les murs d'ICP à Bruxelles, les treize titres mis en boîte sont parfaitement résumés par un titre déniché du côté du poète romain Catulle, un des premiers à aborder le thème de l'opposition sentimentale. "*Je déteste, j'aime*" sera donc la marche à suivre pour apprécier l'engin. Si la base contient une touche de country-rock et une autre de blues, le fond de l'album explore des univers emplis d'instruments acoustiques qui vont faire hurler toutes les personnes toujours bloquées dans les années quatre-vingt. En plus du piano et autres 12-cordes, Bonvoisin en ajoute une couche en abordant, l'âge aidant, des thèmes autrement plus personnels que ceux habituellement traités. Ainsi, dans un registre très touchant, le chanteur ose la confrontation voix-piano sur "A S'En Ouvrir Les Veines", un titre dédié à ses parents. Loin d'être ridicule dans cet exercice — lire aussi parfaitement à l'aise, le chanteur n'est pas loin du Renaud de "Mistral Gagnant"

ou du Jacques Higelin de "Je Ne Peux Plus Dire Je T'Aime" d'autant qu'il possède, lui, un organe vocal parfaitement taillé pour le faire. Inspiré par la récente actualité sanitaire, la chanson "Confiné In Fin" est un blues merveilleusement bien envoyé, autant par le choix du style bien en phase avec ce grand moment de solitude sociale que par le phrasé de "*You can't catch me*" qui accompagne certains couplets de la ritournelle. Pour résumer, un album étonnant destiné à des gens capables d'écouter un artiste pour ce qu'il fait et non plus pour ce qu'il a fait.

★★★1/2

GEANT VERT

Jeanne Balibar

"D'Ici Là, Tout L'Eté"

MIDNIGHT SPECIAL RECORDS

Pour son troisième album, l'actrice Jeanne Balibar a délaissé Rodolphe Burger afin de s'acoquiner avec la chanteuse Cléa Vincent, qui a composé toutes les musiques, le musicien electro Arnaud Rebotini, et Boris Wilsdorf (producteur de Einstürzende Neubauten), responsable du mixage réalisé à Berlin. On évolue dans une chanson pop electro qui prend parfois le contre-pied de textes (tous écrits par elle) d'une tonalité assez sombre ou critique : "Absence" évoque la mort d'un ami en empruntant des accents disco, "Joyeusement Banal" prend l'allure d'une aguicheuse ritournelle pop des années quatre-vingt chantée d'une voix mutine, "JTM, C'est La Tuile" propose une vision désabusée de l'amour sur un rythme de valse,

"Cet Homme Qui Pleure" joue la carte de la ballade nostalgique pour épingler le macho en crise. Sous la noirceur, l'humour pointe souvent son nez, en particulier sur la rumba espiègle "Divabobo" où elle s'amuse des insultes qu'elle récolte sur les réseaux sociaux ("*Vous êtes une diva à la noix de coco/ Une vieille junkie bobo*"). Et si l'ensemble de treize chansons plaisantes comporte quelques ratés ("June Bilobar"), il révèle surtout des réussites flagrantes, comme le surprenant "Cinderella" qui chevauche un rythme latin pour égrener un texte délirant ("*Je t'aime et tu m'ennuies/ Cindy aime la bite/ Mais Cindy hésite*"), le troublant "Les Fantômes" pour évoquer les souvenirs d'un ancien amour associé à des chansons de Bryan Ferry, Leonard Cohen ou Johnny Cash, et "L'Appartement Témoin", où le texte délicatement cruel ("*On crie/ C'est con/ La vie/ On tourne en rond*"), la voix fascinante et la mélodie imparable retrouvent le charme nostalgique des chansons de Jeanne Moreau ou Barbara.

✪✪✪1/2

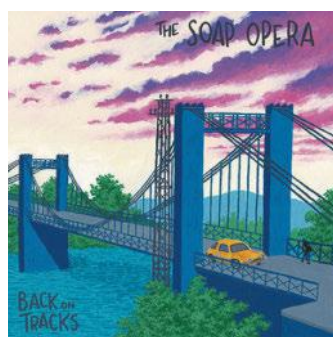
H.M.

The Soap Opera

"Back On Tracks"

HOWLIN' BANANA

Comment ne pas fondre pour une formation dont l'un des premiers titres était un hommage au footballeur Paul Gascoigne, ex-meneur de jeu de la sélection anglaise et archétype du *lad* à l'alcool facétieux ? Il n'a pas fallu longtemps pour que le perspicace label Howlin' Banana ne repère ce quartette rennais, constitué d'anciens membres de deux gangs absolument remarquables : Sudden Death Of Stars, entre Spacemen 3 et Brian Jonestown Massacre, et Les Spadassins, esthètes sixties aux inflexions mod. Les premières œuvres de The Soap Opera adoptaient, étonnamment, la ligne claire de l'école Big Star, C86 et des groupes de l'écurie Flying Nun Records comme The Clean, faite de mélodies accrocheuses et de douze-cordes carillonnantes. Elle est explorée tout au long de ce "Back On Tracks", qui paraît six ans après son prédécesseur. Les deux compositeurs de la bande, répondant aux (géniaux) pseudonymes de Bloody Bulga et Professeur Zorrino, rivalisent de talent d'écriture pop. Le premier signe l'irrésistible pépite inaugurale ("Rise And Fall Of A Teenaged Hooper") ou encore la délicate "Toddler Time", sur le thème peu abordé de la parentalité. Le second amène le vaudeville "Who Ate The Last Phoney Oreo", entre Paul McCartney



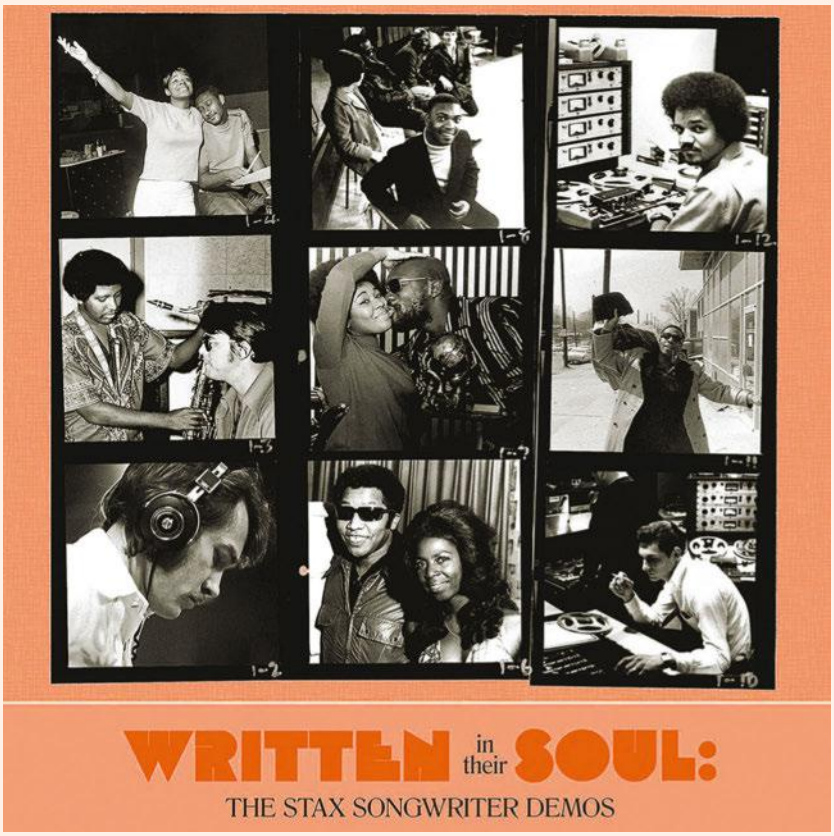
et les Kinks, et la résignée "Don't Be A Stranger", une histoire d'amour déçu aux soli évoquant Queen. Les arrangements ne sont pas en reste : les cordes font leur apparition sur l'exquise "Golden Springs S.A.S" et enluminent la superbe "A Sign In A Muddy Pond", qui évoque le courant baroque de The Left Banke et autres productions signées Curt Boettcher. Au final, ce recueil solaire, bien troussé et gentiment surréaliste, constitue un véritable sans-faute. Idéal pour l'été qui s'annonce.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
QUEEN
EXTRAVAGANZA
A 2024 ROCK TRIBUTE IN THE ROYAL TRADITION
26 MARS 2024
ZENITH
PARIS LA VILLETTE
24 MARS ROUEN ZÉNITH
25 MARS AMIENS ZÉNITH
28 MARS NANCY ZÉNITH
29 MARS DIJON ZÉNITH
30 MARS ST-ETIENNE ZÉNITH
31 MARS TOULON ZÉNITH
2 AVRIL NICE PALAIS NIKAÏA
4 AVRIL GRENOBLE LE SUMMUM
5 AVRIL NARBONNE ARENA
6 AVRIL PAU ZÉNITH
7 AVRIL BORDEAUX ARKÉA ARENA
9 AVRIL RENNES LE LIBERTÉ
PRODUIT PAR ROGER TAYLOR & BRIAN MAY
LE SEUL GROUPE HOMMAGE OFFICIEL DE QUEEN
QUEENONLINE.COM/QUEX
INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS
RFM
gérard drouot productions s.a.

Réédition du mois



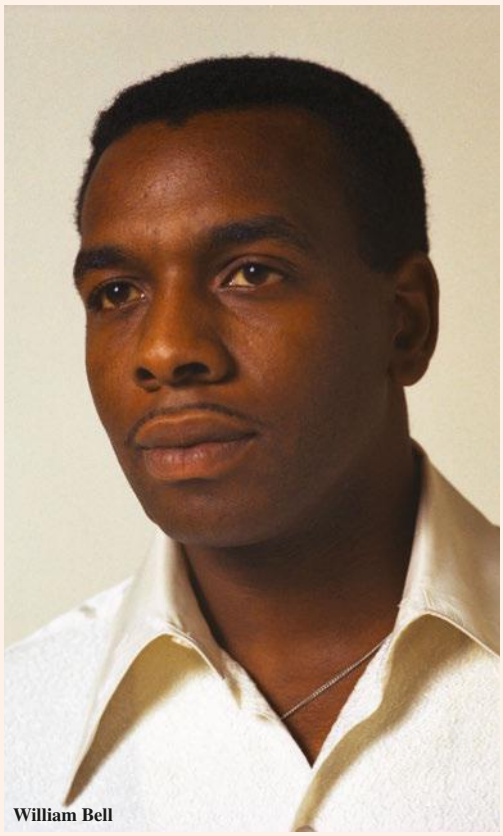

William Bell

Photo DR

Les premières versions de futurs standards

"WRITTEN IN THEIR SOUL: THE STAX SONGWRITER DEMOS"

Craft Recordings

A priori, on s'apprêtait à le fusiller : un coffret de sept CD de *démos* ? Et puis quoi encore ? C'est donc à reculons qu'on glisse le premier CD dans la machine. Et là, le Graal. Cheryl Pawelski travaille sur ce projet depuis plus de vingt ans. Elle a eu accès à plus de 1300 heures qui avaient été numérisées des bandes originales en DAT, puis des DAT en disques durs. Les morceaux s'enchaînaient (impossible, donc, de sélectionner le premier ou le septième), sans aucune mention de titre ou d'artiste. Un dénommé Stuart Kremsky, qui avait travaillé pour Fantasy et la maison d'édition East Memphis, lui a envoyé, rédigée à la main, une lettre avec tous les renseignements. Pawelski s'est retrouvée avec 665 démos. Pour mieux comprendre, ces démos servaient à la maison d'édition East Memphis à sécuriser des droits d'auteur pour d'éventuelles reprises. A partir de ces centaines de démos, elle en a sélectionné 146, dont 140 inédits, réparties en sept CD selon un ordre soigneusement pensé : les trois premiers regroupent des démos de morceaux sortis chez Stax et ses multiples labels dans des versions finalisées. Un quatrième cerne des choses publiées ailleurs, comme chez Atlantic, par exemple. Les trois derniers, et c'est là le miracle, regroupent des compositions JAMAIS enregistrées par qui que ce soit. Quelques mots sur ces "démos". Les plus primitives sont déjà très honorables : du piano, ou une guitare avec du trémolo. Chaque guitariste devrait savoir que, lorsqu'il joue seul, le trémolo permet de faire tout décoller (Richard Hawley est parfaitement au courant). Ensuite, viennent d'autres ébauches nettement plus arrangées, avec basse (Duck Dunn), parfois des cuivres, un peu de batterie. Enfin débarquent des choses tellement travaillées qu'elles sonnent soit comme des outtakes, soit comme des chansons finalisées jamais sorties. Tout est très, très, très bien enregistré. Chez Stax, le professionnalisme était de mise. Pour résumer, une démo Stax, c'est autre chose qu'une démo des Rolling Stones. On trouve ici des chansons interprétées par des songwriters maison peu connus du grand public — Mack Rice, William Bell, Bettye Crutcher, Homer Banks —, mais aussi des démos signées par des chanteurs devenus songwriters (Carla ou Rufus Thomas, les Staples Singers, Eddie Floyd, fabuleux, Booker T., les MG's et quelques autres). On découvre, éberlué, les premières versions de futurs standards comme "Respect Yourself" ou "634-5739 (Soulsville, USA)". Mais le vrai trésor se terre dans les trois CD de compositions jamais reprises. Des choses faramineuses, incroyables, qui montrent (ce fut également le cas chez Motown et cela a donné l'occasion d'une quête sans fin aux dingues de Northern Soul) que le Stax dégueulait tellement de grandes chansons que certaines d'entre elles n'ont finalement jamais vu le jour. L'objet est magnifique, l'introduction de Cheryl Pawelski très touchante, mais la suite du livret signée Robert Gordon (pas le chanteur rockabilly) est une somme. L'homme qui a écrit "It Came From Memphis" était le candidat parfait pour évoquer un label mythique, qui a largement contribué à l'émancipation des droits civiques et à la politisation des chansons, bien avant "What's Goin' On" de Marvin Gaye, et ce faisant, à une baisse plus que sensible du racisme ambiant. Extraordinaire.

NICOLAS UNGEMUTH

Les cheveux ont poussé, les drogues ont changé, la musique n'est plus la même

"Tricatel Machine"

Tricatel

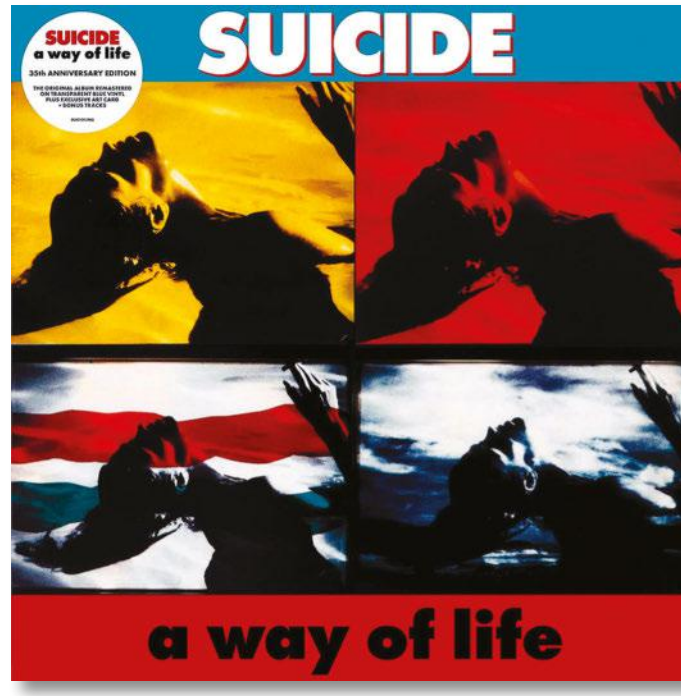
Combien de labels en France (ou ailleurs) peuvent-ils se réjouir d'une telle constance dans la qualité ? Bertrand Burgalat ne s'est jamais enrichi avec Tricatel, initialement conçu comme une sorte de Motown français, avec un groupe maison accompagnant tous les artistes. Au bout de quelque temps, l'idée fut abandonnée, mais Tricatel a brillé en signant des musiciens qui n'auraient jamais trouvé leur place ailleurs, et qui savaient qu'ils allaient être écoutés, appréciés, respectés. Cette compilation — à quand un coffret ? — démontre une chose étonnante : l'éclectisme énorme de la direction artistique débouche contre toute attente sur une cohérence totale. Rien ne semble assembler les uns aux autres. Le lien, c'est précisément cette audace musicale, cette sortie systématique des sentiers battus. Burgalat, fan, entre autres, de Kraftwerk, des Beach Boys, de Pink Floyd et de Robert Wyatt, aime aussi les choses funky, les batteries disco, mais aussi et surtout une richesse harmonique ambitieuse. C'est ce qu'on retrouve ici. Une arborescence rêveuse, lumineuse, un paradis pour les oreilles. Les instrumentaux de Catastrophe ou Chassol sont sublimes, A.S Dragon assure sévèrement le temps de "T-Shirt Finisher", un titre des Comateens rappelle à quel point ils étaient bons, le génial Belge Guy Cabay chante en wallon, comme du créole, sur du jazz brésilien, Charles Dolle impressionne, Louis Philippe est comme toujours impeccable, Ingrid Caven s'éclate en allemand le temps d'un titre insensé, Burgalat lui-même, s'envole avec "The Girl Of September" (ne pas confondre avec le classique de Big Star), et la compilation s'achève avec un autre instrumental somptueux, que seul BB pouvait signer sur un label, "Montées Infinies", de Karol Beffa. Qui d'autre remplit ainsi son rôle de découvreur en France aujourd'hui ?

The Dream Syndicate

"HISTORY KINDA PALES WHEN IT AND YOU ARE ALIGNED – THE DAYS OF WINE AND ROSES 40TH ANNIVERSARY EDITION"

Fire (Import Gibert Joseph)

Celui-ci, on l'avait déjà mis en "Réédition du mois" lorsqu'il était ressorti il y a un peu moins de dix ans. Là, c'est le grand jeu : l'album original, le EP "Down There" enregistré alors que le groupe n'existait même pas depuis un mois, un single enregistré seul par Steve Wynn avant même l'existence du Dream Syndicate, des répétitions et des démos, mais surtout trois live furieux captés en 1982. Le livret réunit des interviews de Paul Cutler (qui a produit "Down There" et qui rejoindra le groupe des années plus tard à la guitare), Chris D des Flesh Eaters, qui a produit l'album ainsi que le premier album du Gun Club, sorti sur le même album Ruby, division de Slash, Kendra Smith, Tom Stevens, défunt bassiste des Long Ryders, etc. Le tout sonne à merveille. Voici pour le contenant. Le contenu, maintenant : à l'époque, le Dream Syndicate était, avec le Gun Club, le groupe le plus intéressant de la scène de Los Angeles. Wynn et Pierce étaient amis, mais n'avaient pas forcément les mêmes obsessions. Tandis que le second s'intéressait au blues d'avant-guerre, au rockabilly et à la country, le premier était manifestement très influencé par les deux premiers albums du Velvet Underground — bien avant que ce ne soit à la mode —, les disques de Bob Dylan période 1965/ 1966, et les premiers Neil Young en solo. Wynn avait la classe, avait fédéré à lui seul toute la scène Paisley Underground de Los Angeles, était un super parolier, chantait bien et avait un sacré bon groupe pour l'épauler. Kendra Smith (future Opal) à la basse, Dennis Duck à la batterie et l'extraordinaire Karl Precoda, qui avait dû écouter plus d'une fois l'album "White Light/ White Heat" et le morceau "I Heard Her Call My Name" en particulier. Tout ce beau monde, Wynn et Predoca surtout, a écrit et exécuté des trucs insensés qui restent bouleversants quarante ans plus tard. "Then She Remembers", "The Days Of Wine And Roses", "Halloween", "When You Smile", il faudrait tout citer. C'est l'un de ces rares exemples où l'on entend un groupe dans un état de grâce qui ne reviendra jamais. Coffret superbe, et pour les nouveaux venus, gifle garantie.



Suicide

"A WAY OF LIFE – 35TH ANNIVERSARY EDITION"

BMG (Import Gibert Joseph)

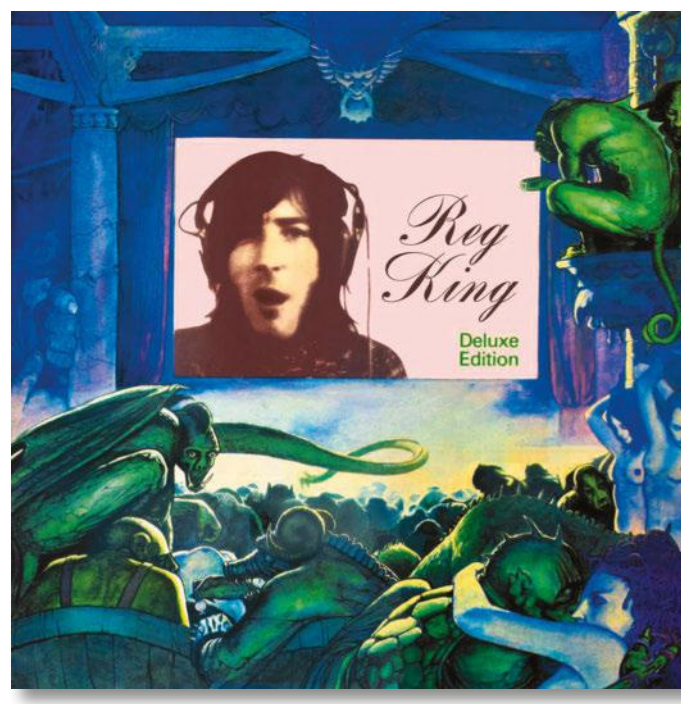
1988... Les deux furieux de New York sont de retour après huit ans d'absence, onze ans après un premier album qui a tout fracassé. Leur grand fan Ric Ocasek, star des Cars, leur rend une fois de plus justice en produisant à merveille cet album sous-estimé. Sous-estimé car la formule commençait à s'épuiser, et que cette espèce de musique industrielle baignant dans un esprit fifties (Alan Vega, comme un Elvis venu d'enfer, bien avant Jeffrey Lee Pierce, qui lui a emprunté beaucoup de choses), n'était plus aussi surprenant à la fin des années quatre-vingt que lorsqu'ils donnaient leurs premiers concerts au début des années soixante-dix. Il n'empêche, si Suicide n'avait sorti que ce disque, le groupe resterait un géant. "Surrender" s'inscrit dans la lignée des ballades romantiques de Vega, de "Cheree" à "Dream Baby Dream", franchement superbe, le rockab' de "Jukebox Baby 96", sorte de reprise du "Jukebox Baby" de Vega en solo n'est pas mal non plus, et les titres énervés font nettement plus de dégâts que tout ce qu'ont pu faire Ministry ou les Young Gods, avec nettement moins de moyens. C'est la force des plus grands (les Stooges *vs* Led Zeppelin). Enfin, quand on s'appelle Suicide, on voit difficilement comment trouver un titre d'album plus parfait.

Reg King

"REG KING – DELUXE EDITION"

Strawberry (Import Gibert Joseph)

Vif moment d'émotion pour les fans de The Action, l'un des plus grands groupes mod des sixties britanniques.

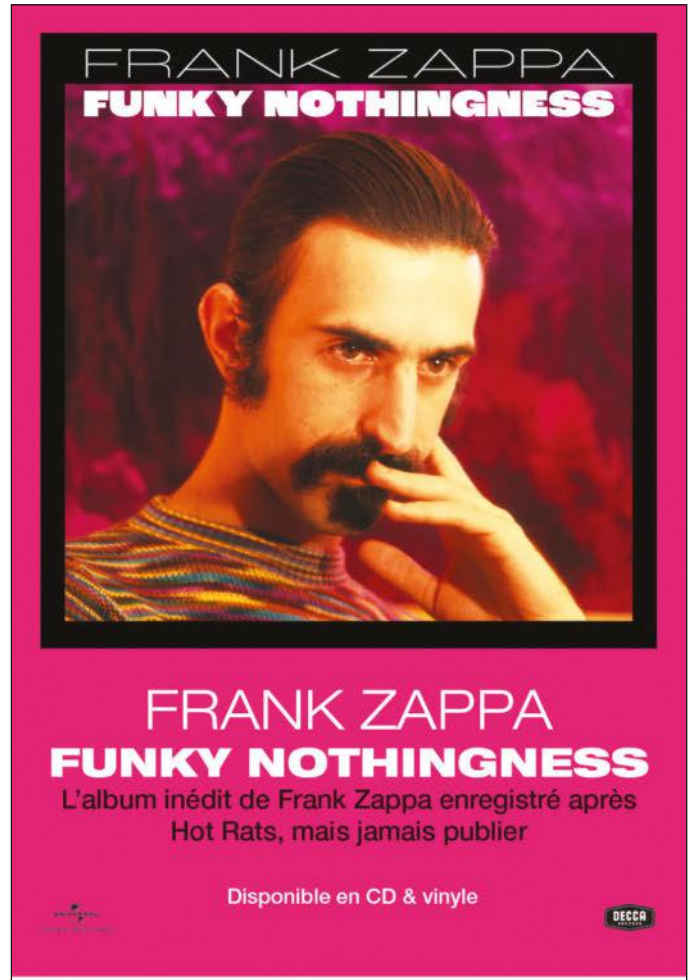


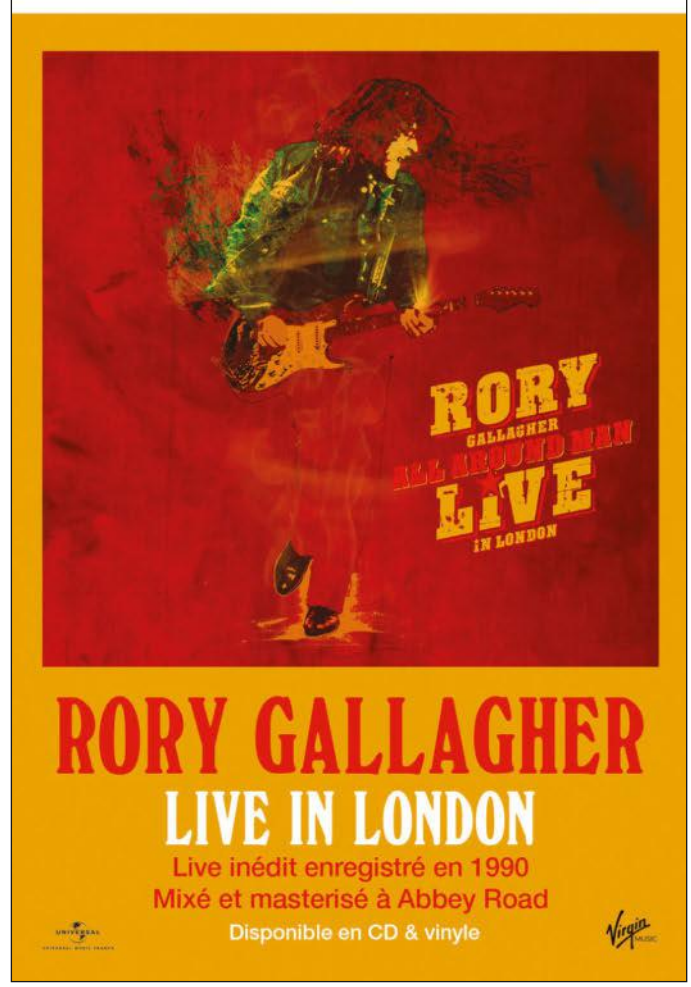
Cet unique album solo sorti en 1971, rarissime, le voit sortir de ses carcans soul. King était l'un des plus grands chanteurs de son temps avec Marriott et Winwood. Les Action étaient sans doute les plus puristes de tous les groupes mod originels. Mais à l'époque, tout va très vite. Cinq ans seulement après l'âge d'or de son précédent groupe (signé et produit par George Martin, quand même), tout a changé. Les cheveux ont poussé, les drogues ont changé, la musique n'est plus la même. Voici donc King qui sort son seul album sous son nom pour un micro label qui ne tardera pas à péricliter (donc pas de promo, de passages radio ou de concerts), et qui se lance dans des chansons débridées qui, dans le meilleur des cas ("That Ain't Living" ou "You Go Have A Good Time", parfaits), évoquent le premier Humble Pie — entre anciens mods, il arrive qu'on ait les mêmes obsessions —, avant le virage hard rock. Pour les fans, il est très touchant d'entendre cette voix sortir gentiment de ses gonds et s'en donner à cœur joie. Son problème est qu'il n'avait pas vraiment de compositions notables, ni de musiciens — dont plusieurs anciens Action — capables de lui en écrire. L'album ressort bourré de bonus (démos et outtakes principalement), mais ne s'adresse qu'à ses fans, lesquels, sans en sortir renversés, auront peut-être les yeux un peu humides.

Little Feat

"SAILIN' SHOES"
"DIXIE CHICKEN"
Warner (Import Gibert Joseph)

Pour ceux qui ne connaissent pas, tous les arguments censés vanter la grandeur de Little Feat les feront invariablement fuir. On parle de grands musiciens américains des années soixante-dix. L'enfer, a priori. Des visions de Steely Dan ou, dans un autre genre, du Grateful Dead, peuvent provoquer des crises de panique. Le groupe, pour achever de faire fuir, avait une vraie passion pour une sorte de musique assez roots. L'un de leurs tubes, "Willin'", s'adresse aux chauffeurs routiers. Leurs pochettes de disques étaient dramatiquement ignobles. C'était le *groupe des groupes :* tellement vénéré que tous les autres musiciens, les Stones en premier, se ruaient à leurs concerts dès qu'ils en avaient l'occasion. Cela devrait suffire pour réécouter les Ramones. Et pourtant... Le génie de Lowell George, compositeur, parolier, chanteur, emporte tout. Et avec ça, l'un des guitaristes slide les plus inventifs de son temps aux côtés de Cooder et Allman, en plus poète, moins blues, qui pouvait aussi chanter comme Mick Jagger en mieux ("Cold, Cold, Cold", "Trip Face Boogie"). A ses côtés, le clavier Bill Payne, qui ne dédaignait pas utiliser de temps à autre un authentique synthétiseur avec beaucoup de goût, un grand guitariste rythmique (Paul Barrere), et surtout un batteur phénoménalement subtil dans la lignée de Charlie Watts, Richie Hayward, qui maîtrisait aussi les diableries de Joseph Modeliste (Meters). Little Feat n'était pas un autre groupe hippie. Leur deuxième et troisième albums, qui ressortent aujourd'hui dans des versions splendides avec pour chacun des deux un CD entier de bonus, prouvent à quel point ces gens étaient géniaux. Certains préfèrent "Sailin' Shoes", plus stonien, avec "Willin'" et l'immense "Trouble", les autres chérissent "Dixie Chicken", pour le morceau qui donne son titre à l'album, et pour un virage funky New Orleans, avec reprise d'Allen Toussaint à la clé. En réalité, les deux sont des chefs-d'œuvre. Et ces rééditions, qui sonnent à merveille, sont la meilleure porte d'entrée pour découvrir un univers unique dans le rock américain de ces années-là. ❑





Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

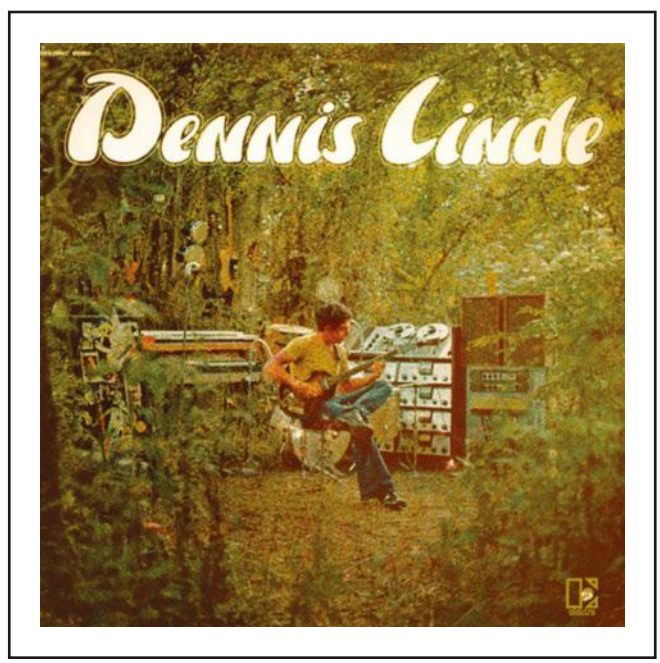
Le secret le mieux gardé de Nashville compose "Burning Love", que chante Elvis. *Boum*

Dennis Linde

"DENNIS LINDE"

Elektra

AVANT D'EN ARRIVER À DENNIS LINDE, IL FAUT PASSER PAR ARTHUR ALEXANDER. Un type qui porte chance. Sauf à lui-même. Arthur a bien obtenu deux hits en 1962, "You Better Move On" et "Anna (Go To Him)", mais leurs reprises, par les Rolling Stones et les Beatles, les éclipsent. Bob Dylan aussi chante une de ses chansons, comme pléthore de rock stars aux carrières acclamées. Pendant ce temps, Arthur Alexander, chauffeur de bus, tombe dans la drogue, se retrouve à la rue, se napalme la grotte, meurt d'une crise cardiaque. Il n'a sorti que trois albums, tous excellents, tous oubliés. Pour le deuxième, le sublime "Arthur Alexander" (1972), à court de munitions, il fait appel à un nouveau songwriter. C'est là qu'on arrive à Dennis Linde, "*le secret le mieux gardé de Nashville*". Alexander chante quatre morceaux de Linde, dont le single "Burning Love", gospel mutant où la quête de rédemption spirituelle laisse place au salut par le plaisir sexuel. Arthur l'interprète façon Otis Redding, même s'il ne possède pas son coffre — la charge érotique reste assez chaste. Aucune répercussion. Arthur Alexander et Dennis Linde, une association de losers ?



Quatre mois après cette première version, le 28 mars 1972, dans les studios RCA d'Hollywood, le King chante "Burning Love". Il était réticent à se l'approprier, et le voilà à gémir après chaque phrase, soutenu par des sonnailles et chœurs gospel, incapable de contenir son désir, jusqu'à l'orgasme. Une interprétation phénoménale, un hit énorme, sur lequel son auteur, Dennis Linde, joue de la guitare. Il n'est plus un secret, lui qui, au milieu des années soixante, à Saint Louis, travaillait comme camionneur pour une entreprise de nettoyage. Excès de vitesse à répétition : son permis de conduire saute, il reste chez lui avec sa gratte, compose, tente de vendre ses créations. Bob Beckham, boss de Combine Music, l'héberge quand il passe à Nashville. Dennis en profite pour fricoter avec Pam, la fille de Bob — ils se marient, auront trois enfants. Son beau-père l'embauche, Linde travaille comme compositeur pour Combine. "*L'immeuble était un vieil endroit branlant à deux étages, Kris Kristofferson vivait dans une chambre à l'étage, l'endroit fourmillait de gens talentueux.*" Parallèlement à ses chansons pour les autres, Dennis enregistre à 27 ans son premier album, "Linde Manor" (1970). Aucun succès. Pourtant : "I Don't Want Nobody 'Ceptin' You", sublime, "Preacher Jones", "Linde Manor", "On The Run", une succession de petites bombes. Folk, rock, pop, swamp, c'est la continuité de Dillard And Clark, Kenny Rogers chantant Lee Hazlewood, Tony Joe White produit par Curt Boettcher. Comment un tel talent peut-il rester secret ? Toujours dans l'ombre, Dennis s'en va produire un chef-d'œuvre, "'Frisco Mabel Joy" de Mickey Newbury, enchaîne avec Kris Kristofferson. Il se paye une batterie, la teste dans son home studio, chante une mélodie par-dessus, ses paroles décrivant son statut de jeune marié plein de testostérone. Il ajoute d'autres instruments et, en vingt minutes, c'est plié : il a la démo de "Burning Love". Un camarade de Combine, Arthur Alexander, la récupère. Puis le King. *Boum.*

Alexander ne profitera jamais de cette reprise, contrairement à Linde, qui signe chez Elektra, sortant un deuxième album où il donne sa propre version de "Burning Love" — impossible d'atteindre le niveau d'Elvis, il s'agit surtout de se réapproprier son dû. Le disque, "Dennis Linde", regorge de compositions aussi époustouflantes, "Dr-31", "I Had A Dream", "Hello, I Am Your Heart", "Just A Song", "Don't Leave Me Here All Alone", "The Longer You're Gone"… C'est comme si John Fogerty prenait la place de Garfunkel au côté de Paul Simon, comme si Jerry Jeff Walker fusionnait avec Bob Lind, Gene Clark avec Al Kooper. Que demande le peuple ? Pas ça : bide. Son problème, à Linde, c'est qu'il déteste le feu des projecteurs. Reclus dans sa maison de Nashville avec sa famille, il fuit médias et pince-fesses de l'industrie. Scott Siman, président de l'Academy of Country Music Awards : "*Si vous voyez cet homme mystérieux, profitez-en, vous risquez de ne pas avoir cette opportunité une seconde fois*". Linde enregistre deux autres albums dans les seventies, moins magistraux, aussi obscurs, un énorme paquet de ses compositions atteignant tout de même le haut des charts, via l'interprétation de collègues. Elvis récupère deux morceaux de plus, "Grease 2" fait appel à lui ("Cool Rider", chantée par Michelle Pfeiffer), le songwriter comptabilisant au final plus de 250 chansons enregistrées, dont un bon paquet de hits — un des derniers : "Goodbye Earl" pour les Dixie Chicks, l'histoire de deux femmes zigouillant un mari coupable de violence domestique. Dennis Linde meurt en 2006. Le succès par procuration lui convenait parfaitement, mais quand même : ses albums solos, comme ceux d'Arthur Alexander, méritent un *amour brûlant*. ★

Première parution : septembre 1973

Photo archives Rock&Folk-DR

Une face D entièrement vide

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

Daevid Allen
"Banana Moon"
BYG

Sur le papier, c'est un disque solo de Daevid Allen, mais Robert Wyatt y tient la batterie (et pousse même la chansonnette sur "Memories") et la moitié de Gong figure au générique, ainsi que Gary Wright de Spooky Tooth au piano. Disque glam avant l'heure (c'est David Bowie qui le dit), "Banana Moon", sorti en 1971, est un réjouissant bordel où on croise des chansons rock'n'roll échevelées ("It's The Time Of Your Life"), des hymnes psychédéliques ("Stoned Innocent Frankenstein"), des chansons à boire joyeuses ("Fred The Fish And The Chip On His Shoulder"), des slows dignes de Kevin Ayers ("White Neck Blooze") et des étrangetés lugubres ("All I Want Is Out Of Here"). Un disque de freaks aussi inclassable qu'inspiré, et joliment réédité.

Adam Green
"Friends Of Mine"
Capitaine

Deuxième album solo du folksinger new-yorkais Adam Green, "Friends Of Mine" marquait une avancée majeure pour le trublion antifolk. Orchestré par Jane Scarpantoni, l'album brille par ses arrangements soyeux sur lesquels Green pose sa voix de crooner désabusé. On découvre ici un vrai chanteur qui envoie des textes drolatiques, volontiers outranciers (la violence froide de "Jessica" envers la chanteuse Jessica Simpson, "No Legs" où il explique comment faire l'amour à une femme-tronc) sur des mélodies douces. Cette réédition sur deux vinyles offre toutes les faces B de l'époque (avec ses reprises de "Kokomo" des Beach Boys et "What A Waster" des Libertines), ainsi qu'un livret passionnant où il détaille la genèse de chaque chanson. Un travail magnifique pour un grand disque.

Scorpions
"Fly To The Rainbow"
BMG

Avant d'être ce groupe heavy metal dont on aime se gausser pour ses *power ballads* sirupeuses, Scorpions s'est cherché durant quelques albums. Après un premier disque au pedigree 100% krautrock ("Lonesome Crow", produit par Conny Plank et publié sur Brain) marqué par des envolées psychédéliques, le groupe allemand a vu son guitariste Michael Schenker le quitter pour rejoindre les Anglais d'UFO. Le groupe s'est alors réinventé en fusionnant avec un groupe voisin nommé Dawn Road. De cette union est né "Fly To The Rainbow", disque sorti en 1974 où le groupe se réinvente en groupe de hard rock teigneux ("Speedy's Coming"). Un disque touchant car le groupe se cherche, tente des choses, et fait mouche sur son morceau-titre progressif aux relents acides.

Klaus Nomi
"Klaus Nomi"
Legacy/ Sony Music

Etoile filante de la new wave du début des années quatre-vingt, l'Allemand Klaus Nomi n'a publié que deux albums avant son décès tragique du sida. Artiste extravagant à l'éducation classique, Nomi a proposé en peu de temps une œuvre unique, inclassable, fascinante, entre opéra et pop synthétique. Son premier album, essentiellement composé de reprises qu'il tordait au point de les rendre méconnaissables avec ses arrangements new wave et son falsetto ("The Twist" de Hank Ballard,

"Lightning Strikes" de Lou Christie), contient des passages classiques étonnants ("Samson And Delilah (Aria)", "The Cold Song") qui en font un ovni total. Un disque à connaître et chérir.

Aretha Franklin
"The Queen In Waiting: The Columbia Years 1960-1965"
Music On Vinyl

Avant d'être la Queen Of Soul, Aretha Franklin a connu des débuts compliqués. Ce n'est qu'après son dixième album, "I Never Loved A Man The Way I Love You" publié chez Atlantic en 1967, qu'elle a rencontré le succès et est devenue l'icône que l'on connaît. Avant cela, Franklin était signée sur Columbia qui voyait en elle une chanteuse jazz ("You Made Me Love You") et blues ("Evil Gal Blues"), l'associant parfois avec des big bands ("Won't Be Long") et globalement ne sachant pas trop quoi faire d'elle. Pourtant, le talent était déjà là, indéniable, et se montre éclatant à de nombreuses reprises sur plusieurs morceaux ("One Room Paradise", "Rough Lover") de cette compilation qui rassemble le meilleur de ses années Columbia sur un triple vinyle doré.

The Fall
"The Marshall Suite"
Music On Vinyl

Encore un album de The Fall qui est réédité, et comme souvent dans l'impénétrable discographie de Mark E Smith, un besoin de mise en contexte est nécessaire pour le comprendre. "The Marshall Suite" est sorti en 1999, au moment où le Mancunien grognon venait (une nouvelle fois) de virer tous ses musiciens après une énième altercation sur scène et un séjour en cellule à Manhattan. L'album postérieur à ces événements est un patchwork de chansons, entre collages étranges, reprises (notamment "This Perfect Day" des Saints et le rockabilly "F-'oldin' Money") et un début de trame narrative autour du personnage de The Crying Marshall. La version vinyle de l'album est assez étrange, entre une face A très rock'n'roll, une face B technoïde, une face C consacrée au Crying Marshall et une face D... entièrement vide.

Nouveautés

Technicolor Noir
"Technicolor Noir"
Dangerhouse Skylab

Assemblage de musiciens reconnus de la scène garage (on trouve ici des membres des Guillotines, de The Karovas Milkshake et Scope), les Parisiens Technicolor Noir publient enfin leur premier album après avoir sorti un premier 45 tours il y a quelques années. Sans surprise, ces esthètes de la fuzz livrent ici un condensé de pop sixties érudite. Si le groupe envoie quelques pépites garage avec style ("What's Going On?", très Seeds), il brille quand il prend des chemins moins balisés, comme sur la ballade pastorale "Dreaming, Little Mademoiselle Swingin'" ou le trip psychédélique en deux parties de "Look At The Sun".

The Vogs
"Du Fond Du Coeur"
Q-Sounds

Pour ceux qui auraient suivi l'histoire de The Vogs, formation soul francilienne qui avait déjà publié un bel album en 2018 ("A Change Is Coming"), le groupe revient avec quelques changements de line-up et une approche nouvelle : la langue française est désormais de mise, et les ambiances éhontément sixties. "Du Fond Du Coeur" est un album qui mêle avec succès chansons yéyé légères ("Ouvre Ton Coeur"), grooves lascifs ("Pour Que Tu Ne M'Oublies Pas"), R&B enlevé ("Là") et une belle reprise de "You Keep Me Hangin' On" des Supremes, intitulée "Sors De Ma Vie".

Viktor Huganet
"Rock'n'Roll VO/VF"
Big Beat

Est-ce un mini-album ? Un double EP ? Ce disque de Viktor Huganet propose un concept séduisant : reprendre cinq classiques du rock'n'roll des années cinquante en anglais sur une face et en français sur l'autre (en se basant sur les adaptations réalisées pour Johnny Hallyday, Eddy Mitchell ou encore Richard Anthony). L'ensemble se montre très convaincant, en particulier sur "C'mon Everybody" (Eddie Cochran) et "Lonesome Town" (Ricky Nelson).

45 tours

Meule
"Beau Red"
Figures Libres/ Luik Music

Après avoir impressionné en concert avec leur scénographie étonnante (deux batteurs qui jouent sur la même grosse caisse et se font face, avec en arrière-plan un énorme synthétiseur modulaire), les Tourangeaux de Meule reviennent avec un deuxième EP sur lequel ils tissent un peu plus leurs grooves synthétiques. Quelque part entre krautrock, musique électronique et rock psychédélique, les morceaux de Meule dévoilent un groupe versatile qui navigue avec brio entre les genres. ❑

Discographisme_70

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Emile Jacotey"

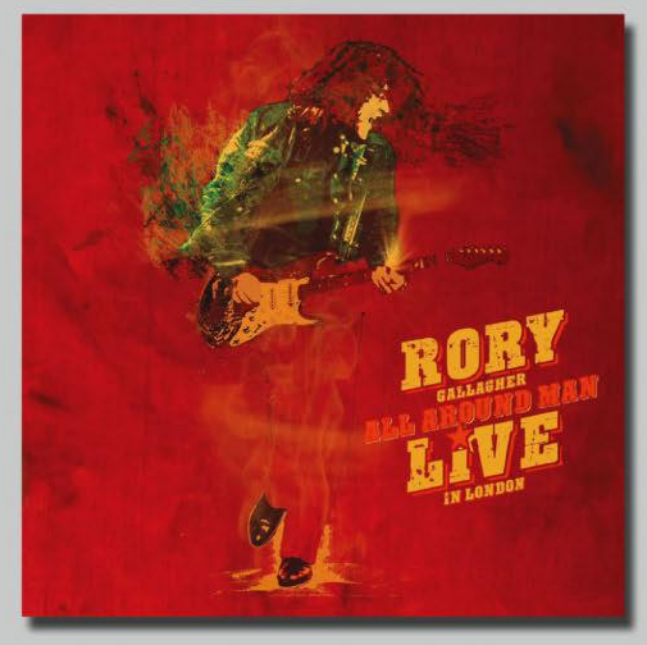
Ange

Première parution : 1975

Comme bien des groupes français de cette époque, Ange naquit sur le terreau des bals de province et se fit repérer en 1970 au Golf Drouot par Claude Bibonne, producteur chez Philips. Contemporain de Genesis qui enregistre dès 1969, le groupe de Christian Décamps ne sort son premier LP, "Caricatures", qu'en juin 1972.
La pochette est conçue par le label en interne, sans l'aval du groupe. Sur un fond bleu clair, deux marionnettes se font face : un roi et un diable. Elles serrent entre leurs mains un cliché de Ange en noir et blanc pris par Claude Delorme, le photographe de chez Philips. La présence des marionnettes se réfère à leur utilisation sur scène par Décamps pour la chanson "Le Soir Du Diable". Cette simplicité prosaïque traduit le manque d'investissement du directeur artistique et de la maison de disques.
Néanmoins, Ange rencontre un succès grandissant. Pour l'album suivant, "Le Cimetière Des Arlequins", Décamps a l'idée de fabriquer un cimetière en sucre roux. Philips préfère acheter les droits de reproduction d'une toile de Jacques Wyrs, "Monument Stellaire B". On y voit un soleil duquel émanent des rayons cylindriques bleus tapissant l'univers. Au centre, siège en apesanteur une créature tout en rondeur dont les yeux coquillages fixent l'horizon. Le rapport entre les thèmes abordés par l'album et le tableau psyché de Wyrs est inexistant. Mais pour sauver la mise, la maison de disques met à l'intérieur de la pochette la photo d'un cimetière. Les membres du groupe, absents lors de sa réalisation, apparaissent en médaillon. Encore une fois, Ange est spectateur des choix du label.
Courant 1973, Ange annonce dans le magazine "Best" son intention d'enregistrer un concept album. Philippe Huart, jeune graphiste fraîchement diplômé, écrit à Philips pour se porter volontaire pour la réalisation de la pochette avec quelques-unes de ses propositions. Séduit par ses dessins, Christian Décamps l'invite au Studio des Dames pour suivre les enregistrements de "Au-Delà Du Délire". Philippe Huart se met au travail et s'inspire des "Très Riches Heures Du Duc De Berry" pour illustrer cette histoire de révolte paysanne au Moyen-Age. Le groupe est globalement satisfait, avec le sentiment de n'être pas vraiment écouté ou compris, à l'exception de l'illustration du livret, réalisée par Phil Umbdenstock. L'album est rapidement disque d'or, et installe Ange au firmament du rock français.
En trois albums, Christian Décamps a su mélanger musique et territoire, voire terroir. Il ne faut pas y entendre quelque chose de réactionnaire (comme un appel au retour à la terre et aux traditions) ou de provincial (exaltation de la France rurale), mais plutôt un désir de s'inspirer des légendes, de leurs univers comme d'une matière narrative pour raconter le monde contemporain, les révoltes sourdes, les enlisements, mais aussi les rêves et l'amour. Aussi, il envisage d'adapter certains textes du "Livre Des Légendes", nouvelles et poèmes d'inspiration moyenâgeuse réunis par Jacques des Gachons fin dix-neuvième.
Mais un article de "L'Est Républicain" sur un certain Emile Jacotey, un ancien maréchal-ferrant, attire son attention. Le vieil homme raconte des légendes locales à qui veut l'entendre dans son village natal de Saulnot, en Haute-Saône. Le personnage enchante immédiatement Christian Décamps qui le rencontre à son domicile. Il le questionne, et surtout l'écoute et l'enregistre. Décamps tient enfin un sujet et un personnage réel incarnant la transmission d'un monde traditionnel qui s'efface progressivement.
Les histoires de Jacotey, mais aussi sa forte personnalité, nourrissent la verve poétique du compositeur et deviennent le fil conducteur de l'album qui portera son nom et où on y entend sa voix entre quelques chansons.
Alors, Christian Décamps imagine une pochette à la hauteur de son enthousiasme et de son inspiration, une pochette-coffret en bois sur laquelle serait sculpté le portrait du maréchal-ferrant. Philips refuse catégoriquement, laissant échapper une opportunité historique de produire une pochette française hors norme et collector. Philippe Huart tente de restituer l'idée graphiquement. Il peint un portrait de Jacotey entre la chair et le bois où les traits du visage ressemblent à des nervures, les rides à des gélivures. La partie droite du visage s'estompe progressivement pour se fondre avec le paysage hivernal indiquant l'identification du personnage avec son territoire, avec les légendes qu'il porte. Quelques arbres, des oiseaux, un étang en arrière-plan, un soleil crépusculaire léchant son béret donnent des allures de fin d'un monde dont Jacotey serait l'un des derniers témoins.
Philippe Huart installe ce portrait dans un cadre en bois clouté, pour mieux souligner l'importance du personnage et du sujet, mais aussi pour lui conférer cette tonalité figée, presque nostalgique. Un passé et un univers riches qu'ingère et transforme Ange, comme l'illustre le dos de la pochette où les bustes des musiciens, transparents, sont en osmose avec cet univers.
L'idée que les légendes nourrissent les contemporains et les générations futures est illustrée par Umbdenstock à l'intérieur de la pochette, dans une scène plus réaliste. On y voit Jacotey conteur, un livre sur les genoux, près de l'âtre devant certains membres du groupe. A ses pieds un filet d'eau devient un peu plus loin une rivière serpentant autour d'enfants. Les contes permettent aux hommes de rester jeunes, intemporels.
Malgré ces histoires contrariées avec ses pochettes, Ange réussit à en proposer une qui lui ressemble. Ange ne fut pas un simple passeur, mais il a su raconter et illustrer avec poésie la France des années soixante-dix, entre passé et modernité. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE DOUBLE CD DE
RORY GALLAGHER
"ALL AROUND MAN - LIVE IN LONDON"



Nous sommes en 1990. Après six mois passés en studio à peaufiner l'album "Fresh Evidence", Rory Gallagher reprenait la route plus affûté que jamais.
Tiré de l'enregistrement de deux concerts dantesques au Town & Country Club à Londres les 28 et 29 décembre de cette même année, "All Around Man – Live In London" montre le bluesman irlandais au meilleur de sa forme.

84€
AU LIEU DE ~~178,81€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

- ☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + Le Double CD de **Rory Gallagher "All Around Man - Live in London"** : 84€ au lieu de 178,81€.
- ☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 154,66€

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr /ROFP672
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP672

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Éditions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case☐ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Prix du Double CD : 24,15€ frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Ce soir-là Deep Purple a été surclassé

BROKEN GLASS

LE VIRTUOSE STAN WEBB EST BIEN CONNU COMME ÉTANT L'HOMME LIGE DE CHICKEN SHACK, INSTITUTION NÉE AU MOMENT DU BRITISH BLUES BOOM. Mais, au mitan des seventies, sa carrière prend un virage nouveau, passionnant. Notre chétif chevelu passe alors par deux supergroupes d'élite : une formation éphémère de Savoy Brown, et surtout Broken Glass, auteur d'un petit chef-d'œuvre à la réjouissante versatilité.

Notre récit commence en 1973 dans les affres de la frustration. Kim Simmonds, omnipotent patron de Savoy Brown, n'est pas franchement ravi. Depuis la sortie de "Jack The Toad", sa formation a emmené ZZ Top puis Status Quo en première partie, mais ce sont "Tres Hombres" et "Hello" qui cartonnent dans les charts. La mâchoire serrée, Kim en tire une légitime conclusion : il faut se mettre au boogie. Pour ce faire, il engage trois nouveaux musiciens : Miller Anderson (guitare), Jim Leverton (basse) et Eric Dillon (batterie). Ils se connaissent déjà bien. Leurs chemins se croisent dès 1971, lors de l'enregistrement de "Bright City", premier opus solo d'Anderson, qui sera la matrice d'un talentueux attelage nommé Hemlock. Celui-ci implose peu après une tournée aux Etats-Unis, en première partie de Uriah Heep et Savoy Brown. Harry Simmonds, manager de Hemlock mais aussi de Chicken Shack, propose bien vite aux trois larrons de rejoindre le projet de son frère Kim. L'idée est prometteuse, plus encore lorsqu'un Stan Webb, démissionnaire de Chicken Shack, est rameuté par Harry. Le désormais supergroupe, doté de trois guitaristes d'exception, hésite à se renommer Boogie Brothers, mais reprend finalement la lucrative étiquette de Savoy Brown, bien connue outre-Atlantique. A la suite d'un tour de chauffe *sold out*, le quintette investit les studios Island pour capter l'album "Boogie Brothers". La compétition sublime nos trois bretteurs : l'opus démarre avec le riff rêche de "Highway Blues", magnifiée par la voix rocailleuse de Stan Webb. Anderson et Simmonds se partagent les *soli*, chacun donnant son meilleur pour surpasser l'autre — avantage au second, plus classieux, pour cette fois. La solide paire rythmique Leverton-Dillon assure diablement derrière. "Me And The Preacher" est un country blues bâti autour de la slide de Simmonds, doté d'un refrain fédérateur. Stan Webb dégaine un fabuleux solo rappelant Santana sur la rampante "My Love's Lying Down". Anderson reprend le micro sur la reprise furibonde de "You Don't Love Me" (Bo Diddley), puis adoucit son timbre sur la primesautière "Always The Same". Il signe aussi l'épique "Rock 'N' Roll Star", emmenée par un riff syncopé teinté de wah wah et longue de sept minutes ainsi que la chanson-titre, théâtre d'un dantesque duel de guitares distordues entre Webb et Simmonds.
Le disque atteint la 101ème place au Billboard et coule dans les bacs à soldes en Angleterre. Le prestigieux aréopage ne dure hélas que le temps d'une tournée aux Etats-Unis, ponctuée par une performance triomphale au Madison Square Garden — Ritche Blackmore reconnaît ce soir-là que Deep Purple a été surclassé. En effet, Harry ne verse pas de royalties à Miller et Stan, et l'ensemble explose en 1975. Kim Simmonds remonte illico une énième mouture de Savoy Brown, tandis qu'Anderson retrouve brièvement Keef Hartley. Stan Webb forme un nouveau groupe qu'il nomme bientôt Broken Glass avec son ex-bassiste Bob Daisley, Robbie Blunt (guitare, ex-Silverhead) et Bob Clouter (Legend) aux fûts. Rob Rawlinson et Mac Poole (ex-Warhorse) remplacent bien vite Daisley et Clouter. Les quatre musiciens répètent alors la matière d'un répertoire qu'ils gravent en vingt-deux jours aux fameux studios Rockfield, en novembre 1975. Miller Anderson rallie le groupe, désormais à trois guitares, en studio. Tony Ashton est à la production, ainsi qu'aux claviers. Webb compose la quasi-totalité de cette excellente galette, explorant quasiment un genre à chaque piste, se démarquant du strict dogme blues rock. "Standing On The Border" est une décoiffante chevauchée rock'n'roll entre Quicksilver Messenger Service et les Who. "Keep Your Love", étonnant reggae, contraste avec "Can't Keep You Satisfied" : un blues bien marécageux, doté d'une slide sinueuse, grogné par un Stan Webb à la voix plus caverneuse que jamais. La première face s'achève avec "Jersey Lightning", débonnaire incursion country. Son versant offre d'emblée une reprise plutôt chaloupée de la fameuse "Evil" (Howlin' Wolf, via Cactus). Le kraut vaudou de "Ain't No Magic" met en valeur la basse lourde de Rawlinson et le martèlement implacable de Poole, au style proche de Ian Paice. Puis "Crying Smiling" sonne comme un inédit des Faces, avant la transe funk de "Take The Water" et un final folk mélancolique signé Anderson.
Las, comme précédemment, Broken Glass se fait arnaquer, son manager dépensant l'avance sur… un golfeur. Le groupe tourne en Europe avec Canned Heat avant de (déjà) jeter l'éponge, laissant Webb et Blunt (lequel accompagnera Robert Plant dès 1982) reformer Chicken Shack et Anderson rejoindre T. Rex. Un vrai gâchis. ❑

Qualité France

PAR H.M.

“Une lettre d’amour à la France”

Comme la majorité des huit sélectionnés du mois (parmi les trente-sept reçus à la rédaction), bien des albums naissent de rencontres : entre des personnes, des cultures, des projets et des influences différentes. C’est sans doute encore davantage perceptible dans le domaine de l’autoproduction qui n’est pas soumise aux diktats de la mode et de la rentabilité.

Le duo **Don & Françoiz** réunit Françoiz Breut, qui fit ses débuts aux côtés de Dominique A avant d’enregistrer trois albums sous son nom, et Don Nino, alias Nicolas Laureau, directeur de label et musicien avec à son actif de nombreux disques en solo ou en groupe (Prohibition, NLF3). Dans cet album délicat et psyché, il produit et assure toutes les parties musicales, elle chante (en anglais), et ils revisitent ensemble une sélection de morceaux aussi éclectique que leurs influences communes, au gré de reprises — très décalées quand ils piochent du côté de Black Sabbath et des Cramps, plus fidèles lorsqu’ils lorgnent vers Donovan et le Jefferson Airplane *(“Cover Songs In Inferno”, Prohibited Records, facebook.com/francoizbreut, distribution L’Autre Distribution).*

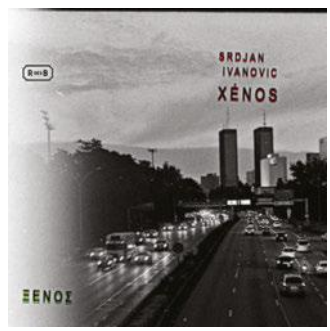
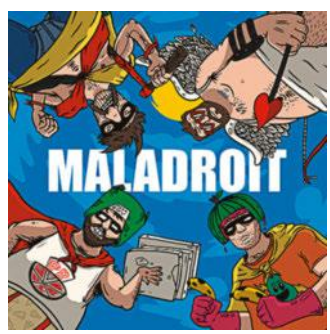


Illustration du cosmopolitisme européen, **Srdjan Ivanovic** est né en Bosnie mais a vécu en Grèce, puis aux Pays-Bas, et maintenant à Paris. Batteur, et éventuellement claviériste, il a monté de nombreux projets depuis 2010 et enregistré des dizaines d’albums avec ses groupes ou des artistes (comme Magic Malik). Depuis deux ans, il travaille avec quatre complices sur le projet Xénos pour défendre ce qu’il qualifie de “*world jazz rock*”. Chantées dans diverses langues par une voix suave, ces histoires d’exil et d’immigration brouillent les pistes entre Orient et Occident, entre rock et jazz, au gré de mélopées aériennes (“Heartbeat”) ou groovy comme l’envoûtant “Ici Là-Bas” *(“Xénos”, Rue Des Balkans/ Absilone, srdjanovic.com, distribution Socadisc).*

Avec son premier album, le septuor **Saroyé** engendre dès le premier titre (“Alefa”) un tourbillon rythmique qui se maintient jusqu’au final chaloupé (“Saroyé”). Le Réunionnais Luc Moindranzé Karioudja, percussionniste et chanteur, a réuni autour de lui un guitariste, un bassiste et quatre percussionnistes pour établir un pont entre les traditions musicales de deux îles bien éloignées l’une de l’autre (Cuba et La Réunion) et propulser un mélange détonnant de maloya et de rumba épicée d’ingrédients importés d’Afrique ou d’Amérique du Sud. Au fil de neuf compositions originales où l’espagnol répond au créole, la transe règne en maîtresse *(“In Lèr”, Compagnie 4000, facebook.com/profile.php?id=100063740284397, distribution Inouïe).*

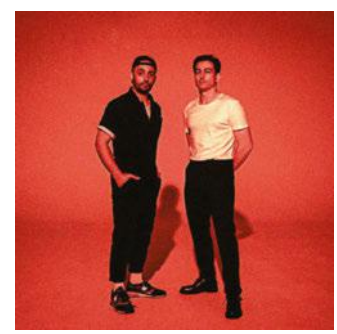
Anglais né au Pérou, **Caesar Spencer** a résidé en Suède avant d’opter pour notre pays où il a conçu cet album comme “*une lettre d’amour à la France*”. Si ses influences originelles sont anglophiles (Kinks, Bowie, Smiths), il souhaitait “*mettre en lumière cet art musical français incroyablement sophistiqué*”, d’où un hommage à Serge Gainsbourg (“When I Whisper In Your Ear”) et l’intervention de nombreux musiciens d’ici, comme Gilles Tandy, Jean Felzine ou Jo Wedin, et de chanteuses comme Jacqueline Taïeb ou Mareva Galanter. Avec beaucoup d’élégance et une voix grave de crooner, sa pop sophistiquée et baroque tisse des liens entre les deux côtés de la Manche *(“Get Out Into Yourself”, New Radio Records/ Modulor, caesarspencer.com).*

Le premier album du quartette alsacien **Twelve Diversions** unit électronique et rock à guitares, dans une perspective qui se réclame de Massive Attack, des Young Gods ou de Nine Inch Nails. L’ouverture se fait en douceur : ballade au piano, voix ténébreuse. Mais dès le deuxième titre, le ton se durcit avec soubresauts soniques et guitare sous tension. Puis l’influence new wave prend le dessus, le tempo s’accélère et l’ambiance vire electro-indus avec le bouillonnant “Constant Connection”, avant que des atmosphères à consonance trip-hop interviennent (*“Forwards Becomes Backwards”, New Deal Music, facebook.com/p/Twelve-Diversions-100049662293638/, distribution M&O Music).*



Depuis 2010, **Maladroit** (de Paris) s’illustre par une discographie prolixe (déjà le quatrième album et le onzième disque tous formats confondus) et une pratique de la dérision particulièrement perceptible au niveau des pochettes. Ce nouvel essai du quatuor reste fidèle à la ligne punk rock déclinée depuis l’origine et aligne douze morceaux anglophones brocardant les super-héros (“We Are All Superheroes”) avec un sens de l’à-propos très plaisant, comme la reprise du riff de “Batman” sur “I Peed In My Batman Costume” ou le clin d’œil aux Cramps avec “Operation Poison Ivy”. Le groupe connaît ses classiques, et sa vitalité et sa maîtrise instrumentale emportent l’adhésion *(“Real Life Super Weirdos”, Guerilla Asso/ Monster Zero/ Slow Death, maladroitpunk.fr).*

Avec son second EP quatre titres, le quintette bordelais **Akiasha** (fondé en 2019) impose sa pop lumineuse. Dès le premier morceau (“Judy”), on est séduit par cette douceur atmosphérique et cette fluidité qui constituent les lignes de force de son répertoire anglophone et qui sont portées à leur paroxysme sur “Needless”. Mais avec “Ode To Discord”, on réalise qu’elles peuvent s’accommoder de montées de tension préservant les ambiances ouatées et rêveuses d’une uniformité susceptible d’engendrer la lassitude. Voix et orchestrations délicates, mélodies obsessionnelles, mélancolie prégnante, chœurs succulents : on en redemande *(“Love, Etc...”, La Tangente, facebook.com/Akiashamusic, distribution Baco Distribution)* !



L’histoire de **Von Der Val** débute comme un pari : le festival Yzeures’n’Rock propose en 2022 un set au duo débutant formé par deux anciens musiciens du groupe Match : problème, ils ne font que des sessions improvisées en studio et n’ont ni répertoire ni chanteur. Quatre mois leur suffiront pour surmonter ces manques et prendre goût à ce challenge, comme en témoigne ce premier EP six titres porté par une guitare inspirée et un chant assuré : attaque nerveuse et lyrisme en embuscade avec “Get Down”, ambiance soignée avec “Smith”, puis offensive dansante et accrocheuse avec “Lost In Town” et surtout “Jungle”, paré d’un riff vocal obsédant *(“Relentless”, Von Der Val, facebook.com/vonderval).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Transsexualité, drogues, prostitution et fellation

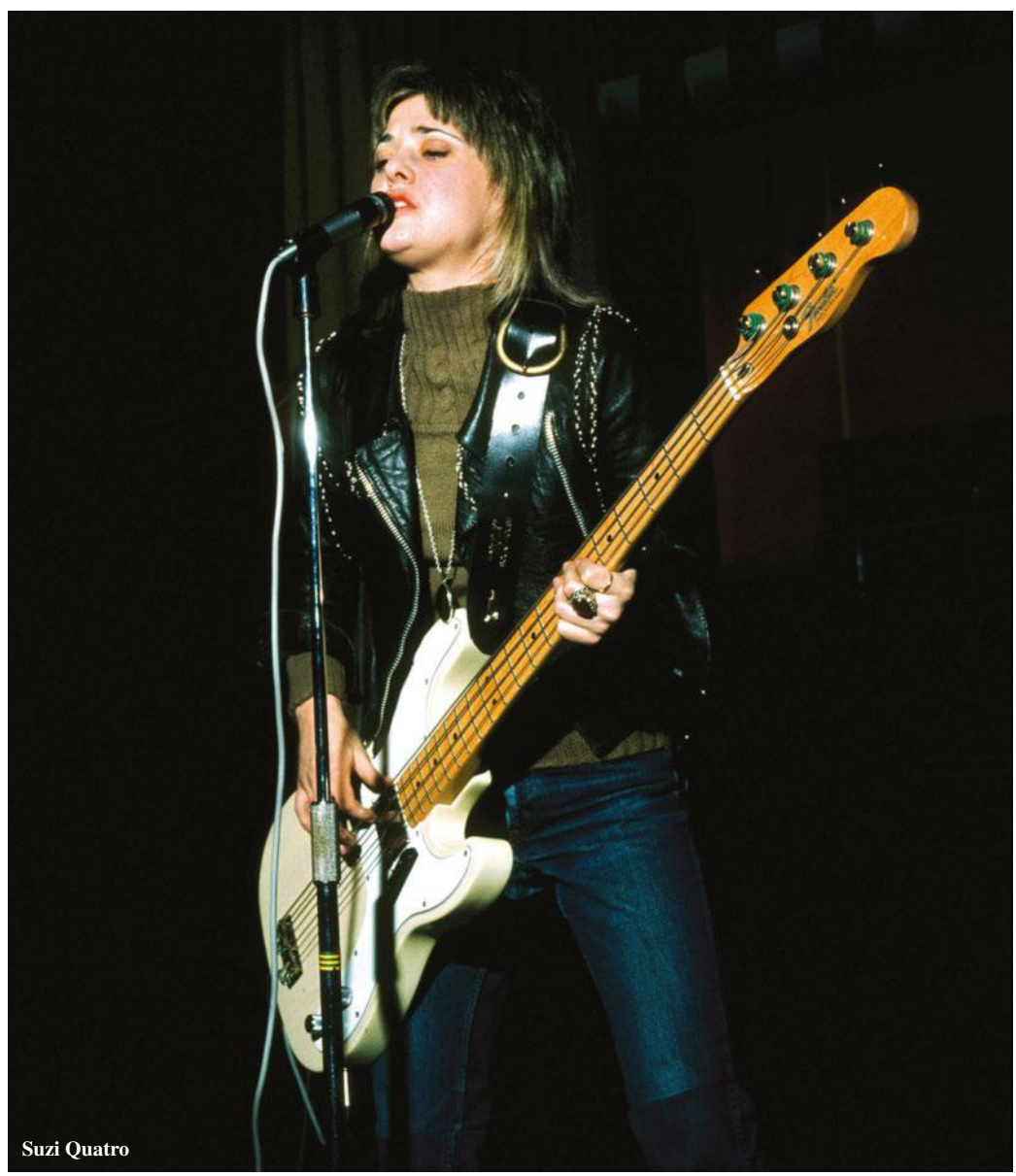
Le GLAM ROCK de T. Rex et David Bowie a donné naissance à une version US avec ses spécificités. Bien qu'il ne soit pas leur idiome de prédilection, Lou Reed et Alice Cooper en sont souvent considérés comme les précurseurs. Parallèlement, au Royaume-Uni, jusqu'en 1977, le glam continue à être une référence pour de nombreux artistes.
TROISIÈME PARTIE

Deux ans après son départ du Velvet Underground juste avant la sortie de "Loaded", **Lou Reed** enregistre "Lou Reed" (1972) à Londres avec, entre autres, Rick Wakeman, Steve Howe, Caleb Quaye et le producteur Richard Robinson. Huit de ses dix compositions avaient déjà été testées par le Velvet Underground, démos ou live. L'album est un échec commercial malgré "I Can't Stand It", "Lisa Says", "Wild Child", "Ocean" et une première version de "Berlin". Mais en août, toujours à Londres, David Bowie et Mick Ronson, alors en pleine période glam rock, prennent en charge la production de son deuxième album solo, incluant quatre morceaux écrits pour le Velvet, "Andy's Chest", "Satellite Of Love", "New York Telephone Conversation" et "Goodnight Ladies". "Transformer" est un succès international grâce à la chanson "Walk On The Wild Side", évoquant transsexualité, drogues, prostitution et fellation, des thèmes récurrents dans sa discographie. **Alice Cooper** du chanteur Vincent Furnier apporte aussi sa contribution au glam US. Après deux albums sur Straight, le label de Frank Zappa, qu'on peut qualifier de hard psychédélique, expérimental par moments, "Pretties For You" (1969) et "Easy Action" (1970), la formation de Phoenix connaît un début de succès avec "Love It To Death" (1971) et le single "I'm Eighteen", "Killer" (1971) et surtout "School's Out" (1972), dont la chanson éponyme est un mélange détonnant de glam et de hard rock. Le glam metal en est l'héritier.

Né à Detroit le 3 juin 1950, d'abord percussionniste, **Suzi Quatro** apprend à jouer de la basse pour rejoindre en 1964 sa sœur Patti dans le combo féminin The Pleasure Seekers, crédité d'un premier single en 1965, "Never Thought You'd Leave Me", puis, avec Arlene Quatro au piano, "Light Of Love" en 1968. L'année suivante, avec Arlene devenue leur manager et Nancy Quatro, chant et percussions, The Pleasure Seekers prennent le nom de Cradles. En 1971, le producteur anglais Mickie Most découvre le groupe, mais ne propose qu'à Suzi de le suivre en Angleterre. En 1972, après l'échec d'un premier 45 tours, "Rolling Stone", Most décide de bâtir un groupe autour de Suzi, de son allure de rockeuse habillée en cuir et de sa voix légèrement rocailleuse, recrutant les producteurs et compositeurs Nicky Chinn et Mike Chapman. Après une tournée avec Thin Lizzy et Slade en 1972, elle enregistre un deuxième 45 tours, "Can The Can", qui sort en mai 1973 pour un succès colossal en Europe. S'ensuivent deux autres hits, "48 Crash" et en 1974, "Devil Gate Drive". Après "Suzi Quatro" (1973) et "Quatro" (1974), les albums sont hard et pop rock.

Au total, Suzi Quatro a réalisé dix-huit albums studio, le dernier en 2021, et vendu plus de 50 millions de disques.

Ce qui ne fut pas le cas pour Bruce Wayne Campbell dont les deux albums sous le pseudo de **Jobriath**, "Jobriath" (1973) et "Creatures Of The Street" (1974) restèrent confidentiels. Très jeune, il joue du piano et de l'orgue à l'église. Après un passage par l'armée, en 1968, il intègre la troupe de la comédie musicale Hair à Los Angeles sous le nom de Jobriath Salisbury. En 1969, il devient le chanteur, guitariste, pianiste et compositeur



Suzi Quatro

Photo George Wilkes/ Hulton Archive/ Getty Images

de Pidgeon, “Pidgeon”, formation de pop psychédélique. Fin 1972, convaincu du potentiel de Jobriath, le manager de Carly Simon, Jerry Brandt, va le chercher à Los Angeles où il vit en se prostituant. Quittant le show-biz après 1975, il finit pianiste et chanteur de cabaret sous l’appellation de Cole Berlin. Vivant au Chelsea Hotel, il meurt des suites du sida le 3 août 1983 à trente-six ans.

Originaires de Pacific Palisades, un quartier de Los Angeles, les frères Mael, Ron, né en 1945, claviers, et Russell, né en 1948, chant, ont une première expérience studio en janvier 1967 sous le nom de The Urban Renewal Project, mais les quatre chansons gravées à cette occasion ne déboucheront sur rien de concret. En 1968, ils mettent sur pied Halfnelson avec les frères Mankey, Earl à la guitare, James à la basse et Harley Feinstein à la batterie. Ils sont repérés par Todd Rundgren qui produit leur premier album, “Halfnelson” (1971). Pour le second, sous le nom de **Sparks**, “A Woofer In Tweeter’s Clothing” (1973), James Lowe, le chanteur des Electric Prunes, a remplacé Rundgren. Les deux galettes proposent un choix de chansons éclectique avec, déjà, des textes à l’humour singulier, “Girl From Germany”, “The Louvre”, “Wonder Girl”, “Roger”, et une approche pop, glam et art rock dans un registre pas si éloigné de Roxy Music. Une forme d’expression qu’ils développeront sur “Kimono My House” (1974), enregistré en Angleterre où les Sparks sont mieux accueillis que dans leur propre pays. Ainsi, le succès de la chanson “This Town Ain’t Big Enough For Both Of Us” est essentiellement européen et australien. Toujours en quête de renouvellement et d’innovations, les Sparks prendront un virage électronique en 1978 aux côtés de Giorgio Moroder, “N°1 In Heaven”, mais sans jamais abandonner leur faculté à concevoir des bijoux pop.

Après un essai infructueux en 1967 avec un groupe appelé Pox, Sylvain Sylvain, guitare, et Billy Murcia, batterie, trouvent un job dans des boutiques de fringues, celle de Sylvain étant située devant un magasin spécialisé dans la réparation des poupées, le New York Doll Hospital. En 1970, le duo recrute Johnny Thunders à la basse. Sylvain parti pour plusieurs mois à Londres, Thunders rejoint comme guitariste Arthur Killer Kane, basse, et Rick Rivets, guitare. Peu après, Billy Murcia remplace leur batteur. Des répétitions sont enregistrées, “Dawn Of The Dolls”, avant le recrutement de David Johansen au chant et le retour de Sylvain à la place de Rivets. Le premier concert des **New York Dolls** a lieu pour le réveillon de Noël 1971. Lors d’une mini-tournée anglaise, le 6 novembre 1972, Murcia meurt d’une overdose. Après des auditions, Jerry Nolan est intégré et participe aux enregistrements du premier album avec Marty Thau comme manager et Todd Rundgren à la production, “New York Dolls” (1973). Présentant les New York Dolls outrageusement habillées et maquillées, chaussées de platform boots, la pochette divise, l’accueil de la presse rock est mitigé et les ventes ne décollent pas. Pour “Too Much Too Soon” (1974), produit par Shadow Morton, les critiques sont majoritairement positives, mais, là aussi, les ventes stagnent. Les concerts étaient parfois d’une qualité aléatoire selon l’humeur et l’état des musiciens. Ainsi, le 3 décembre 1973 au Bataclan pour l’émission Pop 2, Johnny Thunders ne paraissant pas au mieux, le concert se termine en bagarre générale après cinq morceaux. Début 1975, leur nouveau manager, l’Anglais Malcolm McLaren qui, l’année suivante tiendra ce rôle auprès des Sex Pistols, tente de renouveler leur image. Minés par ses échecs commerciaux et un usage excessif d’alcool et de drogues, les New York Dolls se séparent après un dernier show le 30 décembre 1976 au Max’s Kansas City. Sylvain Sylvain, Thunders et Johansen, le dernier survivant, eurent des parcours parfois brefs, mais particulièrement intéressants. En 1974, à Londres, les frères David Batt/ Sylvian, chant, et Steve Batt/ Jansen, batterie, et Andonis Michaelides/ Mick Karn, basse, saxophone, fondent **Japan**, bientôt rejoints par Richard Barbieri, claviers, futur Porcupine Tree, et Rob Dean, guitare. Japan est arrivé tardivement, mais avec les codes du glam version art rock et Roxy Music, “Adolescent Sex” (1978), avant de prendre une orientation plus électronique et expérimentale. Il exista aussi un glam français, notamment représenté par **Alain Kan** au personnage androgyne inspiré par Bowie qui disparut le 14 avril 1990, “Et Gary Cooper S’Eloigna Dans Le Désert...” (1974), “Heureusement En France, On Ne Se Drogue Pas...” (1975), et les **Frenchies**, “Lola Cola” (1974). ❑

Top 6

SUZI QUATRO
“Suzi Quatro” *(1973)*

Sur la pochette, Suzi Quatro, en blouson noir, est entourée de ses trois musiciens en débardeur noir, Len Tuckey, guitares, Alastair McKenzie, piano et Dave Neal, batterie. Cette photo résume parfaitement le contenu, un rock lourd et puissant, sans afféteries, en soutien de la voix vibrante de Suzi, voir la version du “I Wanna Be Your Man” des Beatles. Trois compositions du duo Chinn et Chapman, “48 Crash”, “Can The Can”, absent des pressages initiaux UK, et le moins connu “Primitive Love”, sont de parfaits exemples du glam rock à son apogée. Deux autres reprises, “All Shook Up” et “Shakin’ All Over”, et sept compositions originales complètent un album sans faiblesse.

JOBRIATH
“Jobriath” *(1973)*

Ayant signé avec Elektra, “Jobriath” bénéficie d’une grande campagne de publicité, trop peut-être. Malgré quelques bonnes chroniques, d’autres le considérant comme un clone de David Bowie, le disque ne dépasse un cercle restreint d’amateurs, d’autant que Jerry Brandt insiste sur le fait qu’il serait la première pop star gay, plus que sur sa musique qui est un mélange de pop, de cabaret, de chœurs gospel et de glam, “Take Me I’m Yours”, “World Without End”, “Rock Of Ages”.

SPARKS
“Kimono My House” *(1974)*

Pour ce troisième album, produit par Muff Winwood, les deux frères sont entourés du guitariste Adrian Fisher, du bassiste Martin Gordon et du batteur Norman Diamond. A l’exception de “Hasta Mañana, Monsieur” et “In My Family” coécrits avec Russel, Ron Mael a composé tous les titres de “Kimono My House”. L’étonnante voix de fausset de Russell, les compositions glam pop aux sonorités uniques et à l’humour cinglant produisent des chansons surprenantes et fascinantes, “This Town Ain’t Big Enough For Both Of Us”, mais aussi “Amateur Hour”, “Here In Heaven”, “Equator”.

NEW YORK DOLLS
“New York Dolls” *(1973)*
“Too Much Too Soon” *(1974)*

Malgré des producteurs différents, ces deux albums, à l’énergie flamboyante sont indissociables avec des titres tels que “Personality Crisis”, “Looking For A Kiss”, “Trash”, “Frankenstein (Orig.)”, “Jet Boy” pour le premier, “Babylon”, “Puss ’N’ Boots”, “Who Are The Mystery Girls?”, “Human Being” pour le second. A ces compositions originales s’ajoutent cinq reprises au total, dont “Pills” de Bo Diddley et “Stranded In The Jungle” popularisé par les Cadets. Guitares rageuses, morceaux joués les potentiomètres à fond et à vitesse maximale, un retour à un rock’n’roll primitif et sauvage. Si un groupe annonce le punk, c’est bien les New York Dolls.

JAPAN
“Adolescent Sex” *(1978)*

David Sylvian regrette la parution de cet album, estimant que le groupe était encore trop jeune. Mais il a tort, car c’est peut-être cette jeunesse qui donne aux dix morceaux, neuf compositions de Sylvian et une reprise de la comédie musicale “Funny Girl”, une force singulière. Sur des rythmiques funky et la voix en tension de Sylvian, se développent les circonvolutions des claviers et des guitares, “Transmission”, “Wish You Were Black”, “Adolescent Sex”, “Communist China” et les longs “Suburban Love” et “Television”.

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 41
Apple *versus* Apple

Les pommes de la discorde

PERSONNE N'EST ALLÉ LUI DEMANDER SON AVIS. C'est vrai qu'en 1968 le grand peintre, René Magritte, venait tout juste de rendre son âme de philosophe. Mais avec le surréalisme, on ne peut jamais savoir. Comme le rappelait Frida Kahlo, "*le surréalisme est la surprise magique de trouver un lion dans un placard, là où on était sûr de trouver des chemises*". Alors quoi ? Alors, tout est possible, et surtout quel est le lien entre Apple, la petite entreprise des Beatles, et Apple, le conglomérat américain de Monsieur Jobs ? C'est René Magritte, le peintre belge, farceur, révolutionnaire, outrancièrement surréaliste. Et c'est aussi Paul McCartney. Très tôt, le voyant a un œil pour ces choses, il s'intéresse au monde de l'art, la réciproque est vraie, le bassiste dispose de finances alléchantes et le surréalisme entre dans son champ de compétence. Pour illustrer la toute nouvelle maison Apple, il se réfère au tableau de Magritte, ceci n'est pas une pomme. Le sigle, donc, sera une pomme Granny Smith. Un choix judicieux ! S'ensuivra un contentieux de quarante ans. Le chemin de la justice est parfois tortueux, certainement plus long que celui qui mène de la tête au cœur. Mais la sagesse indienne n'a que faire du surréalisme. Quant aux tribunaux, il faut bien qu'ils fonctionnent.

1967, année chaotique pour les Beatles. A l'acmé de leur création, certes, mais sans père, sans repère. Brian Epstein est mort. Les Beatles, orphelins de manager, auront désormais la tête dans leurs affaires. Il est nécessaire qu'ils réinvestissent leur argent et, sous l'impulsion de Paul McCartney, décident de créer une société-monde. Apple Corps comporte plusieurs divisions dont la maison de disques Apple Records (la coupe de la pomme sur les vinyles). Elle a pour vocation de gérer les finances et de suivre les activités des Beatles. Au-delà, elle ambitionne d'accompagner tout artiste dans une démarche novatrice et portant un projet de valeur. La pomme est bien une maison de disques à vocation universaliste.

Dix ans plus tard, en 1976, trois personnes, partiellement enfermées dans un garage créent une société. Elle se nomme Apple Computer, traite d'informatique et de ses dérivés ; son logo est une pomme striée de différentes couleurs et dont un morceau est délicatement et géométriquement croqué. Les fondateurs d'Apple Computer, Steve Jobs, Steve Wozniak et Ronald Wayne, s'apprêtent à connaître la gloire au même titre que les soucis. Le Capitole est tout proche de la roche Tarpéienne, tout le monde sait cela. La société informatique tire le gestionnaire des droits des ex-Beatles de son sommeil dogmatique. En 1978, Apple Corps prend donc les devants et porte plainte contre Apple Computer pour violation de sa marque commerciale. Rapidement, les deux parties se mettent à table et trouvent un accord dont les termes sont les suivants : Apple Computer s'engage à payer un montant à Apple Corps afin de pouvoir utiliser le nom Apple et le logo en forme de pomme. Apple Computer s'engage également à se contenter d'officier sur le marché des ordinateurs, et logiquement à ne pas étendre son activité à la musique. Apple Corps a gagné la première manche.

Mais la technologie a ce pouvoir indéniable de remuer les accords gravés dans le marbre. En 1986, Apple Computer équipe ses ordinateurs de capacités d'enregistrement audio et de lecture MIDI. Les Macintosh (l'arrière-grand-père du MacBook), plus sophistiqués, sont dotés de fonctions de lecture et de création de musique. En 1988, il est même possible de relier un instrument de musique à son Macintosh. Apple Corps n'a pas d'autre choix que de porter à nouveau plainte contre Apple Computers. En 1989, un accord est trouvé. Pour un montant très conséquent, Apple Computer obtient le droit d'utiliser son nom pour "*des produits ou des services permettant de reproduire, lire, ou délivrer du contenu musical numérique*" mais ne peut vendre des supports physiques musicaux tels qu'un CD. Apple Computer a les moyens, mais des ambitions bien supérieures encore. En 2001, Apple Computer lance l'iPod, un baladeur à disque dur de 4,57 cm. Deux ans plus tard, l'iTunes Music Store prend place sur les écrans des ordinateurs d'Apple. Il s'agit d'un service de vente de musique, dont le but est d'alimenter le contenu de l'iPod.

Un an plus tard, les Beatles contre-attaquent, par l'intermédiaire d'Apple Corps. Pour la société londonienne, l'iPod et l'iTunes Music Store ancrent, à n'en pas douter, Apple Computer dans le monde exigu de la musique. La société de Steve Jobs a franchi le Rubicon en marchant sur l'accord de 1989. Deux plaintes sont conjointement déposées, une en Californie du Nord, l'autre à Londres. En septembre 2004, il est convenu que la demande soit uniquement examinée par les tribunaux londoniens. En 2006, le tribunal statue. Coup de tonnerre dans l'industrie musicale : le verdict rendu par le juge Mann est en faveur d'Apple Computer. Pour le magistrat, aucune violation de l'accord entre les parties n'est démontrée. Apple Corps indique faire appel du jugement. La question de droit, percutée par la technologie, est fort intéressante : peut-on considérer que la musique fournie par l'iTunes Store Music est assimilable à un support physique musical tel que le Compact Disc ? Les chansons sont téléchargées sur le service digital, si bien que le seul composant physique est le logiciel. Les profits de la vente d'une chanson à 99 cents sont répartis de la façon suivante : 65 cents au propriétaire de la chanson, 25 cents alloués aux coûts de distribution et le solde pour Apple.

Pour l'entreprise californienne, la réelle source de profit est l'iPod (bénéfice de 175 dollars pour un prix de vente à 499 dollars). Le juge tranche avec adresse en relevant avant toute chose que l'accord entre les parties n'est aucunement vidé de sa substance : l'innovation technologique d'Apple (qui clairement n'aurait pas pu être anticipée dans le cadre de la transaction de 1989) n'entre pas dans la catégorie dite de *musique physique*. Enfin, le juge rejette l'argument d'Apple Corps pour qui la proximité entre les deux sociétés et le choix d'Apple de pénétrer le monde de la musique, entraînent une confusion dans l'esprit du public. Argument de peu de poids aujourd'hui, si l'on considère que les consommateurs qui achètent (encore) des disques sont bien moins nombreux que ceux qui les *streament*. La victoire est celle d'une époque contre une autre. Les avocats d'Apple se gaussent. Aucun doute permis, Monsieur le Président, seul un imbécile pressé par le temps (en anglais, "*moron in a hurry*") pourrait ne pas faire la différence. L'expression fait désormais jurisprudence.

Mais les désaccords ne s'arrêtent pas là. Les négociations se poursuivent et en 2007, les parties s'entendent au travers d'un protocole qui détermine les nouveaux contours d'une collaboration assumée : Apple Inc (le nouvel Apple Computer) s'empare de toutes les marques Apple et licencie en retour à Apple Corps toutes les marques nécessaires à son activité. Bien que confidentiel, les initiés estiment que le montant payé par Apple Inc avoisine les 500 millions de dollars. Mais à l'orée des années 2010, le catalogue des Beatles ne figure toujours pas sur iTunes. Explication : l'existence d'un litige entre Apple Corps et EMI. Ah, si le monde de la musique ne connaissait pas de litiges, il n'y aurait plus grand-chose à raconter… Fort heureusement, les avocats, les juges et les tribunaux sont partout ! ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un peu comme Jean-Paul Belmondo

Mission Impossible : Dead Reckoning Partie 1

De Christopher McQuarrie

Ah, ce bon vieux Tom Cruise... Que deviendrait le septième art sans lui ? Avec le succès monstrueux de "Top Gun: Maverick" (cinquième plus gros succès de tous les temps au box-office mondial), notre scientologue chéri a sauvé les salles de cinéma de l'après Covid. Et tout le monde, à raison, lui en est reconnaissant. Y compris Steven Spielberg, pourtant en froid avec lui depuis que ce dernier a passé son temps à vanter les bienfaits de sa secte durant la promotion de "La Guerre Des Mondes" (de Spielberg, donc). Mister Cruise est donc devenu une machine à engranger de l'argent, avec une seule obsession en tête : être le *number one* absolu. Totalement à fond, Tom Cruise est un peu comme Jean-Paul Belmondo : quand il a compris que ses fans préféraient le voir en action non-stop, il s'est mis à enchaîner les blockbusters speedés dédiés à sa gloire. Avec un nombre incalculable de gros plans focalisés sur son visage de bellâtre rasé de près dans chacun de ses films. Mais à la différence de Bébel, Cruise, à de rares exceptions près (le très gênant "La Momie" par exemple), n'a jamais tourné de véritable nanar. Authentique passionné de cinéma, surveillant chacune de ses productions de l'écriture à la sortie en salles, il donne tout pour son public sans jamais faillir, que ce soit mentalement ou physiquement. Au point d'être devenu un cas à part dans l'industrie du septième art depuis maintenant quarante ans. A soixante printemps, c'est avec le corps et l'esprit d'un Tom Cruise de vingt ans (en gros celui du premier "Top Gun") qu'il s'est attaqué au septième opus de "Mission Impossible", en allant encore plus loin, en faisant toujours plus fort, en repoussant les limites de l'entendement humain. Surtout, et avec là encore un lien avec Belmondo, en insistant sur les cascades kamikazes qu'il tient toujours à effectuer lui-même. Quitte, parfois, à frôler la mort et à tutoyer les anges pour percevoir de ce qu'il y a de l'autre côté de la lumière blanche. Ce qui, quelque part, est très bon pour la promotion. La preuve en est que la cascade la plus impensable de "Mission Impossible : Dead Reckoning Part 1" (la deuxième partie étant prévue pour juin 2024) de Christopher McQuarrie a été dévoilée dans les moindres détails, y compris dans un making-of, sur Internet, dans le but d'attirer le public à la façon d'un spectacle de fête foraine. Ce n'est plus : "*Venez voir la femme-araignée dans tous ses états*", mais "*Venez admirer Tom Cruise se jetant d'une montagne à moto pour atterrir sur un train roulant à toute allure*". A la différence près que la femme-araignée s'avère être une illusion, alors que tout ce que Tom Cruise accomplit est authentique. Son objectif premier est de faire croire au spectateur à ce qu'il voit à l'écran. Raison pour laquelle la star va à contre-courant des blockbusters hollywoodiens contemporains qui misent tout sur le numérique, au point de faire ressembler les films (Marvel and Co) à une grande démonstration d'un jeu vidéo. Voire, comme l'a précisé un Martin Scorsese frustré, "à un manège d'*un parc d'attractions*". Tom Cruise aime réellement le cinéma d'aventure à l'ancienne et veut le faire savoir. Certes, "Mission Impossible 7" ne peut décemment pas se passer de trucages numériques (voir l'incroyable séquence finale de l'accident ferroviaire), mais ceux-ci sont suffisamment dosés et réalistes pour que l'on y croie, et surtout pour que l'on reste focalisé sur l'histoire qui est en total accord avec la noirceur de notre époque. A savoir, l'intrusion d'une intelligence artificielle tellement perfectionnée qu'elle pourrait dominer le monde si elle tombait entre de mauvaises mains. Ethan Hunt et sa petite équipe repartent donc pour une nouvelle mission *possible* (puisque, au final, elles sont toujours réussies), en s'assurant que le résultat ressemble au plus près à un véritable et authentique spectacle populaire (*actuellement en salles*). ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un peu zinzins et décalés

Inflitrée

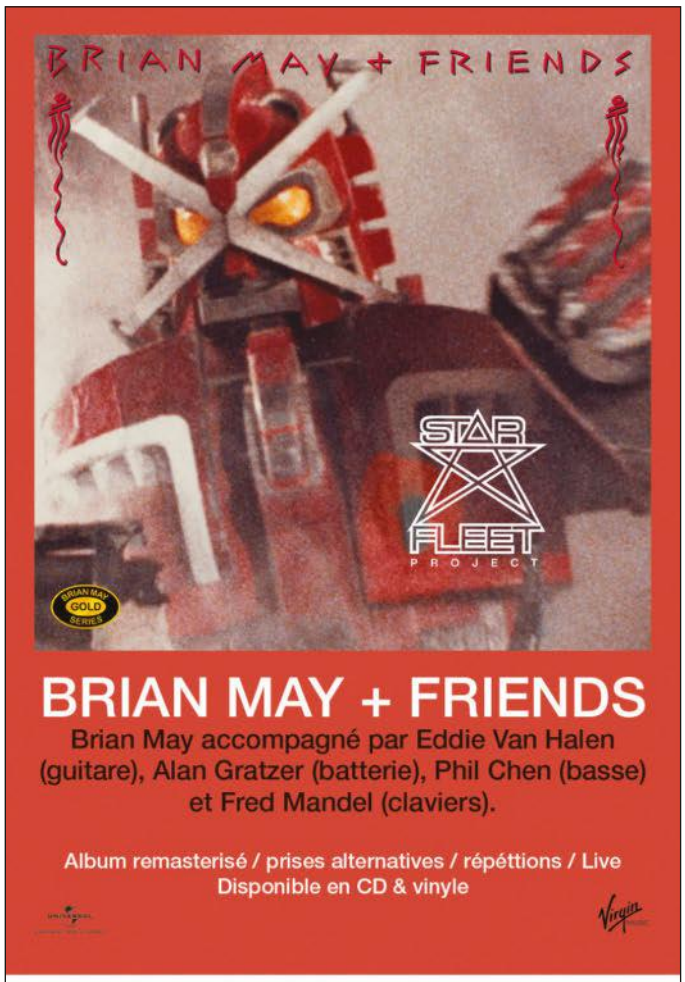
Infiltrée

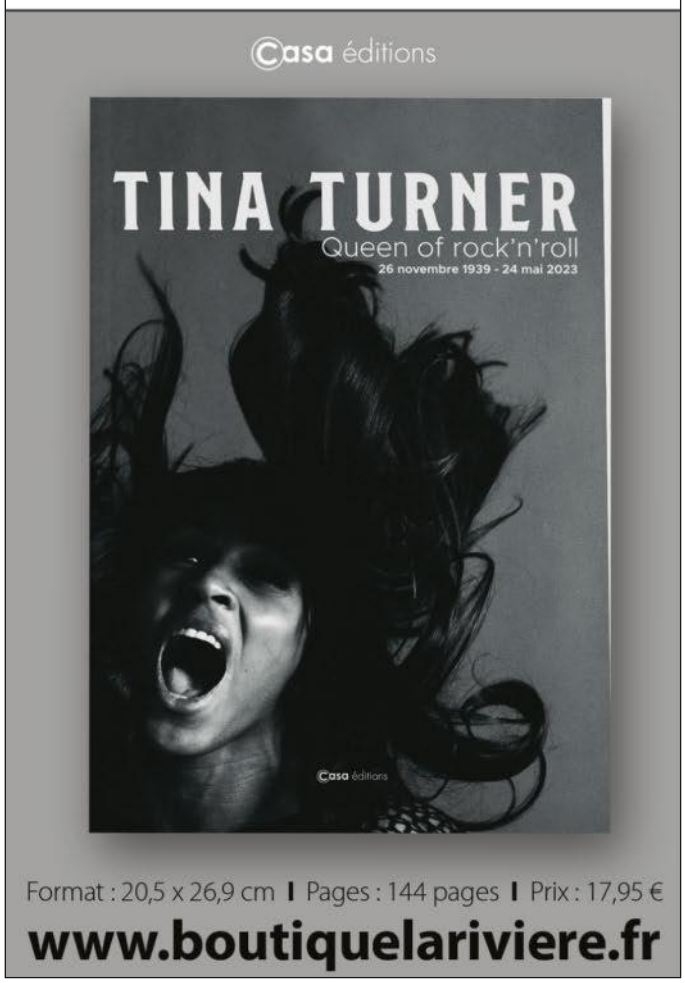
Vu son titre, on pourrait croire que "Infiltrée" ait le goût et l'odeur d'un thriller à l'américaine. Genre, pour reprendre des titres presque homonymes, "Les Infiltrés" de Martin Scorsese et ses règlements de compte plus ou moins élégants entre mafieux. Ou encore "Infiltré" de Ric Roman Waugh, série B teigneuse dans laquelle Dwayne "The Rock" Johnson s'incruste chez des trafiquants de drogue. Mais il n'en est rien. Loin d'avoir un look hollywoodien, "Infiltrée" de Justin Lerner suit la quête kamikaze d'une jeune femme qui, prenant son courage à deux mains, part à la recherche de sa sœur disparue en infiltrant un gang dans les endroits les plus sordides d'une petite ville de la côte guatémaltèque. Quasiment tourné à la façon d'un documentaire, avec des interprètes non professionnels, "Infiltrée" reste très authentique par son côté sociétal mais surtout par l'interprétation de la jeune Karen Martinez, prête à tout, y compris à sacrifier sa vie, pour retrouver sa sœur. Avec des séquences très tendues au cours desquelles elle manque de se faire violer ou abattre avant de reprendre le dessus en devenant, par pur instinct de survie, une véritable *badass girl* qui n'aurait jamais pensé se retrouver un jour dans "L'Enfer De La Violence" (pour reprendre le titre d'un film avec Charles Bronson) *(en salles le 23 août).*

La Main

Réunis un soir autour d'une table basse, trois adolescents tentent, pour rompre l'ennui, de convoquer l'esprit des morts en jouant avec une sculpture en forme de main momifiée. Problème : des spectres commencent à apparaître dans l'inconscient de chacun jusqu'à finir par les posséder. D'une simple série B d'horreur (si l'on se fie au pitch prometteur), Michael et Danny Philippou font un film plus complexe psychologiquement parlant, en se focalisant sur le chagrin d'un deuil et sur le rapport à la mort à travers un jeu macabre dont l'addiction devient aussi sévère que les effets d'une drogue. Tout en balançant au passage quelques séquences gores particulièrement poisseuses, "La Main" se concentre surtout sur le lien pervers et fantomatique qui pourrait exister entre les vivants et les morts, et sur la façon dont on peut se sentir largué par son quotidien dépressif. Et ce jusqu'à un excellent final, sorte de boucle horrifique quasi nihiliste, qui aurait pu se retrouver dans un épisode de "Twilight Zone" ou de "Black Mirror". Comme si, finalement, le film se voulait plus touchant et existentiel que véritablement effrayant *(en salles le 26 juillet).*

La Main


BRIAN MAY + FRIENDS
STAR FLEET PROJECT
BRIAN MAY + FRIENDS
Brian May accompagné par Eddie Van Halen (guitare), Alan Gratzer (batterie), Phil Chen (basse) et Fred Mandel (claviers).
Album remasterisé / prises alternatives / répéttions / Live
Disponible en CD & vinyle


Casa éditions
TINA TURNER
Queen of rock'n'roll
26 novembre 1939 - 24 mai 2023
Format : 20,5 x 26,9 cm | Pages : 144 pages | Prix : 17,95 €
www.boutiquelariviere.fr

Elle est prof de yoga, passe son temps sur les réseaux sociaux et vit seule avec son chat

On Dirait La Planète Mars

On Dirait La Planète Mars

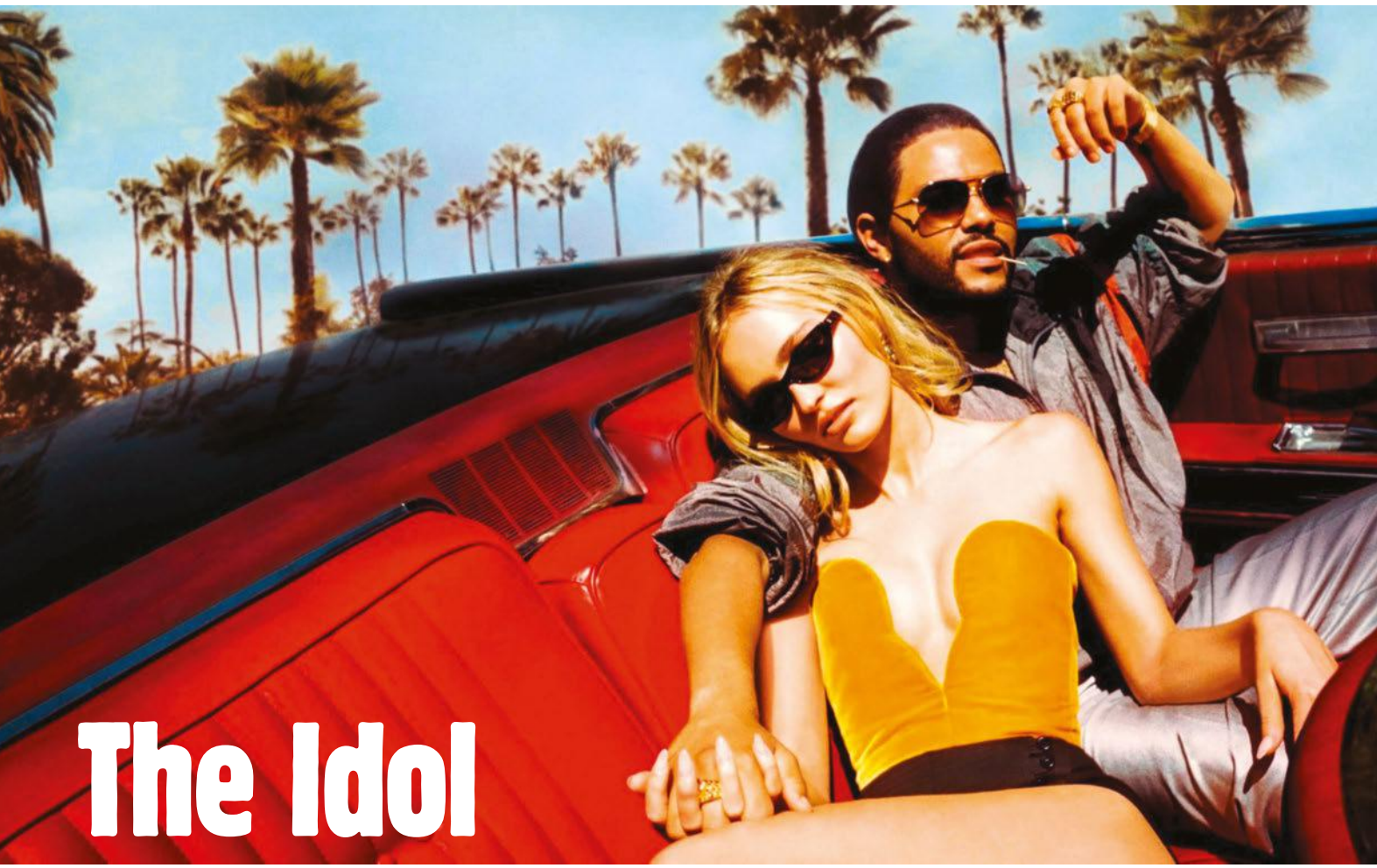
Cinq personnes aux profils psychologiques différents sont recrutées pour participer à une fausse expérience spatiale. Enfermées dans une base au beau milieu du désert, elles doivent se comporter et réagir comme des astronautes en mission sur la planète Mars. Le réalisateur québécois Stéphane Lafleur en tire une sorte de comédie étrange très *space,* où l'interaction entre les personnages, tous un peu zinzins et décalés, tient à la fois de la comédie sociale et de la comédie de boulevard. Où le comique des situations se veut une sorte de reflet à la fois ironique et bienveillant de ce qu'est un être humain. "On Dirait La Planète Mars" joue la carte du décalage constant, à la manière des comédies belges surréalistes les plus joyeusement absurdes. De la poésie lunaire (ou plutôt martienne) qui peut déstabiliser ou amuser selon son degré d'acceptation d'humour autre *(en salles le 2 août).*

Reality

Elle est prof de yoga, passe son temps sur les réseaux sociaux et vit seule avec son chat dans une petite maison de banlieue d'une ville américaine. Une fille simple qui n'a visiblement rien à se reprocher. Mais en fait, si ! Un jour débarquent chez elle deux agents du FBI qui lui posent toute une batterie de questions sur un fait grave qu'elle aurait commis via les réseaux sociaux. Inspiré d'un cas authentique, celui d'une lanceuse d'alerte qui a fait fuiter un document classifié en rapport avec le piratage russe des systèmes de vote électronique américain, le film de Tina Satter se limite à une longue discussion entre ces trois personnages dans seulement deux décors : un jardin et la pièce principale d'une maison. La tension, étrange et constante, se focalise surtout sur l'interprétation exceptionnelle de Sydney Sweeney. En restant la plus impassible possible pour ne pas craquer face à ses interrogateurs, elle laisse pourtant filtrer toute une gamme d'émotions à peine perceptibles, et pourtant palpables. Un jeu du chat et de la souris d'autant plus prenant que le résultat, tout en restant étrangement flottant, retranscrit mot pour mot les échanges verbaux de l'époque qui avaient été enregistrés par le FBI *(en salles le 16 août).* ❑

Reality

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



The Idol

Provoquer

Outre la révolte de Prigojine, les émeutes en France et le retour en boîte de Pierre Palmade, il semble que le quatrième scandale de ce début d'été soit "The Idol". Précédés d'une sulfureuse réputation suite à son tournage houleux (80 % de l'équipe créative a été virée alors que la série était déjà tournée aux trois quarts) et aux ragots sur sa violence excessive et ses scènes de sexe frontales, les deux premiers épisodes ont été projetés à Cannes avec un fort rejet du public et de la critique. "The Idol" a été accusé d'être pornographique, dénué de tout féminisme et de promouvoir les joies du *torture porn.* Rappelons tout de même que le porno montre des actes sexuels non simulés, ce qui n'est absolument pas le cas ici. Quant au *torture porn,* si on se limite à une séquence où un protagoniste est torturé avec un collier électrifié (avec l'acteur surjouant la douleur), le reste n'a rien à voir avec de vrais films de ce genre comme "Hostel", "Cannibal Holocaust", "Martyrs" ou "Saw" qui, eux, vont à fond sur l'arrachage de peau et le démembrement. Alors quoi ? Reste ce fameux *male gaze* ambiant. Le fait que le réalisateur Sam Levinson (qui a repris la série en main après l'éviction de la réalisatrice Amy Seimetz) porterait un regard machiste, voyeuriste, déplaisant, pervers, voire ignoble, en filmant en boucle les seins, les fesses et le corps en mouvement de Lily-Rose Depp. Ce qui, quelque part, n'est pas loin de la vérité. Mais justifié quand même par le (semblant) de scénario. Lily-Rose Depp incarne donc une jeune chanteuse pop à la mode et en totale dépression, qui tente de revenir sur le devant de la scène. Et ce en tombant sous la coupe d'un gourou de la musique (incarné par The Weeknd) lui faisant subir des affronts sexuels et psychologiques qui, à la fois, la traumatisent mais... la boostent ! Sam Levinson joue avec toutes les ambiguïtés de ce personnage brisé que Lily-Rose Depp incarne franchement avec une étonnante conviction. Pas loin d'ailleurs de Sharon Stone dans "Basic Instinct" (autre film cannois à scandale) dont la fille de Johnny et Vanessa reconnaît s'être inspirée pour construire son personnage. Donc, sur ce coup, tout cela est raccord. Qui plus est, au service d'une fiction, en insistant sur le mot *fiction* d'une série conçue, en grande partie, pour provoquer, à l'image des films cités plus haut qui tiennent du pur cinéma d'exploitation. Où est le mal ? Si au moins Sam Levinson, reconnu mondialement pour son incroyable et bien plus choquant "Euphoria", était soupçonné de donner une image systématiquement dévalorisante de la femme dans ses travaux, on pourrait avoir des doutes. Mais ce serait oublier son puissant et émouvant "Malcolm Et Marie" (disponible sur Netflix), confrontation tendue et énamourée d'un couple digne des films les plus sensitifs de John Cassavetes. Après, il y a effectivement un souci : "The Idol" est authentiquement kitsch. Très loin même de la qualité esthétique et immersive d' "Euphoria". Sauf que sa lourdeur, son érotisme de pacotille et ses séquences controversées peuvent aussi se voir comme un pied de nez volontaire à toutes les réactions négatives que la série a suscitées. Question de point de vue... moqueur ? Comme cette chronique ? *(en diffusion sur Amazon Prime avec le Pass Warner).* ❑

Yeti, Le Géant D'Un Autre Monde *(Elephant Films)*

Sommet du nanar rital des années soixante-dix (on appelle ça l'effet *kitsch cool*), "Yéti, Le Géant D'Un Autre Monde" de Gianfranco Parolini, est un lointain cousin dégénéré et atrophié de King Kong, avec un yéti foutraque à la place du grand singe élégant. Interprété par un acteur revêtu d'une vieille fourrure élimée visiblement utilisée au carnaval de Rio de 1927, le film cumule des superpositions d'images tremblotantes semblant dater des débuts du cinéma et de multiples contre-plongées sur la bête humaine pour nous faire croire qu'elle mesure la taille d'une demi-tour Eiffel (ou d'une tour Eiffel entière selon les plans). Et des couleurs si baveuses que le bleu, le vert et le jaune semblent partouzer pour l'éternité. Mais le charme vintage et la poésie involontaire restent tout de même intacts.

Images

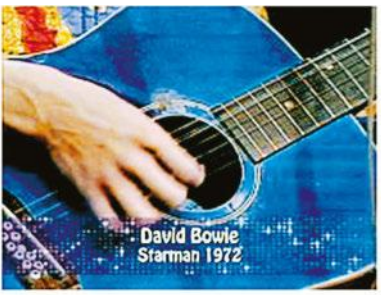
PAR JERÔME SOLIGNY

Décrocher la lune avec quatre accords

"Glam Rock At The BBC"

Youtube

C'est l'été ! Le soleil brille, les oiseaux chantent, les garçons sont jolis, les filles aussi, il fait bon se balader en ville ou au bord de mer, siroter un Coca le soir en terrasse, puis rentrer bras dessus bras dessous par les avenues paisibles, se coucher la fenêtre grande ouverte, s'endormir en comptant les étoiles... Bon, ça, c'était avant, en 1973, l'année où le glam rock a explosé. Euh, un peu en France, beaucoup au Royaume-Uni. Pour broyer moins du noir ambiant de 2023, on peut se remémorer qu'il y a un demi-siècle, ce courant musical déferlait grave. Oh, l'époque n'était pas qu'à la rigolade (le premier choc pétrolier majeur allait même changer la donne), mais sur le plan visuel, et musical, c'était le feu d'artifice. Une déflagration de couleurs vives, de looks impossibles, de satin, de strass et de refrains entraînants, composés et joués par des types parfois habillés en femmes (mais pour rire). Pour faire bonne mesure, il y avait même une fille en cuir tellement crédible qu'on se demandait toujours, en la voyant débouler, où elle avait garé sa moto.
A un moment ou à un autre de cette année faste (et de la suivante…), tout ce beau monde s'est retrouvé sur le plateau de "Top Of The Pops", émission musicale de la BBC jugée ringarde aujourd'hui, mais qui l'était tellement moins que les variétés proposées en Gaule. Et la BBC justement, dont les archives regorgent de trésors, compile régulièrement des passages télé mémorables, les classe par genre ou par époque et refait de l'audience. Les gamins d'Angleterre, devenus grands-parents pour la plupart, qui buvaient des yeux les stars du glam, sont toujours partants pour ce type de redif'. Leurs petits-enfants préfèrent les regarder sur YouTube.
Et puisqu'il y a longtemps que la rubrique "Que sont-ils devenus ?" a quitté les pages de ce magazine, on va tâcher, en prime, de répondre à la question.
A tout seigneur tout honneur, cette cinquantaine de minutes clinquantes, démarre par **T. Rex** et son increvable "Get It On". Strass aux joues, ballerines aux pieds et avec Elton John au piano, Marc Bolan démontrait qu'on pouvait décrocher la lune avec quatre accords (oui, c'est un La mineur dans le refrain) et en minaudant. Le public danse autour ou aux pieds de la star (une constante du show) et, déjà à l'époque, ceux qui préféraient les filles en robe longue à celles en short étaient moins nombreux. Bolan est décédé en 1977 dans un accident de voiture. Il était le passager avant, à une époque où la ceinture n'était pas obligatoire.
Puis, les Américains **d'Alice Cooper** (c'était encore un groupe) déboulent pour un

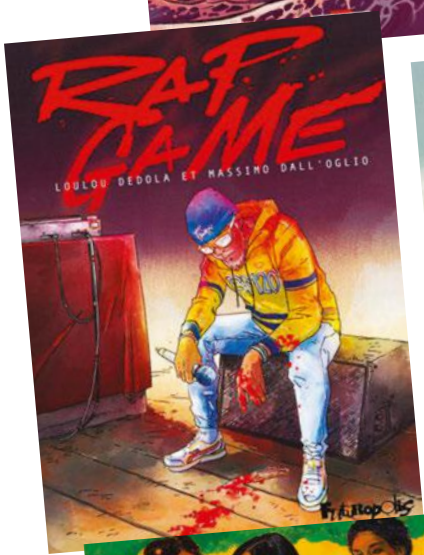


"School's Out" d'anthologie que, de nos jours, Vincent Furnier continue de livrer en solo ou avec les Hollywood Vampires. Chamarrés et sans esquisser un sourire, les cinq membres de **Roxy Music** emboîtent le pas au Coop' et y vont de ce "Virginia Plain", uniquement paru en single et en total décalage avec tout ce qui se faisait à l'époque (et même le glam !). Bryan Ferry est sublime et Eno joue du synthé avec des gants. Ils sont toujours de ce monde, mais si Ferry maintient le navire Roxy à flot, Eno est du genre discret, ce qui semble être sa vraie nature. Après, moins raffiné mais tellement fun, **Slade**, qui a bien profité de la vague glam, pousse son "Mama Weer All Crazee Now", un de ses nombreux hits. Trois des quatre membres de Slade ont écrit un bouquin et lorsqu'on les lit d'affilée, on dirait qu'ils ne parlent pas du même groupe. **Suzi Quatro** est la fille à la moto évoquée plus haut. Elle joue de la basse, brandit le poing, s'est inspirée du look des Spiders (From Mars) et si ce n'est pas sa meilleure chanson, "Devil's Gate Drive" se laisse écouter, même à jeun. Suzi, c'est fou, continue de faire la même chose aujourd'hui. Le barbu chevelu avec une étoile sur le front qui lui succède est **Roy Wood**, un grand déjanté, une sorte d'héritier d'Arthur Brown, qui a pris le train du glam en marche (après avoir participé à The Move et Electric Light Orchestra) et a écoulé pas mal de singles avec Wizzard dont celui-là, "See My Baby Jive". Bon pied bon œil, Wood est toujours de ce monde et a soutenu le Brexit sans réfléchir. Il faut désormais payer des droits de douane lorsqu'on achète ses albums sur Discogs. Suivent **David Essex**, acteur-chanteur dont le "America" a cartonné en France — ici, la BBC sert "Rock On" — et qui se produit toujours, puis **Alvin Stardust**, né Bernard William Jewry, assez âgé pour avoir cartonné avant les Beatles et qui a profité du glam pour se redorer le blason avec des faces A comme ce "Jealous Mind". Il est mort en 2014 et le musicien électronique Adam F est son fils. Il y a aussi **Mott The Hoople** (évoqué à l'occasion de la sortie du nouvel album de Ian Hunter), représenté ici par le trépidant "The Golden Age Of Rock'N'Roll", **Mud**, un trio d'opportunistes récemment réactivé ("Tiger Feet"), **Elton John** (actuellement en tournée Stannah — ces images de "The Bitch Is Back" ont été tournées à l'Hammersmith Odeon), **The Glitter Band** ("Goodbye My Love"), blanc comme neige, **Queen** ("Killer Queen"), pied de micro en l'air, **Sparks** ("This Town Ain't Big Enough For Both Of Us"), arrivé de Los Angeles, mais après un crochet par Venus, sans oublier **Steve Harley And Cockney Rebel** — "Make Me Smile (Come Up And See Me)" —, excellents et toujours sur la brèche. Les paroles de la fin sont données à Marc Bolan qui chante "Life's A Gas" à la guitare sèche, en duo (et en live) avec Cilla Black. Partie en 2015, elle était un amour de chanteuse, originaire de Liverpool, copine des Beatles, et Burt Bacharach la tenait en très haute estime. Le genre d'adoubement qui envoie aussi pas mal de paillettes. ❑

PAR GÉANT VERT

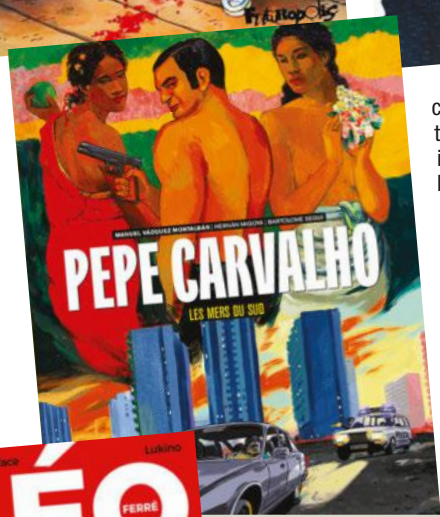
Dans les pompes en croco de Tony Montana

Plutôt que d'attraper un coup de soleil sur la plage, le rocker lecteur restera sous sa tente à dévorer **"Marée Blanche"** (Delcourt), un excellent thriller estival inspiré d'un fait divers incroyable. En 2018, au large de l'île d'Oléron, l'équipage d'un chalutier remonte à son bord 40 kilos de cocaïne qui faisaient la planche. En quelques instants, quatre braves mecs (dont un avec un T-shirt de Nirvana) décident d'abandonner leurs bottes en caoutchouc pour sauter dans les pompes en croco de Tony Montana. En jouant sur les contrastes d'un paysage de carte postale et d'une ambiance qui se barre en sucette de page en page, l'auteur transforme l'histoire en un solide polar avec une galerie de personnages bien étudiés. Dessinée dans un style semi-réaliste très coloré, la BD s'achève dans la douleur d'une interrogation de taille : entre se faire pressurer par les voyous de la grande distribution et tenter le coup auprès de dealers sans foi ni loi, Paul et son équipage avaient-ils vraiment le choix ?

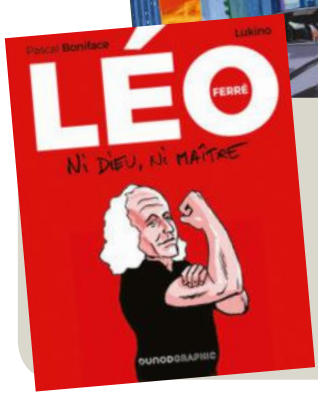


Amoureux de l'Afrique, Loulou Dedola ne s'est pas privé pour mettre en cases la vie des grandes figures de la pop culture black comme Fela Kuti, Bob Marley ou Mohamed Ali. Parallèlement à sa carrière d'écrivain et de globe-trotter, il est aussi le leader du groupe lyonnais RCP, dont la mission première est de mélanger avec talent l'afro-beat, le rock et le hip-hop. C'est donc en toute connaissance de cause des us et coutumes du monde du show-business qu'il signe **"Rap Game"** (Futuropolis), une BD sans concession sur l'univers du rap, réalisée en compagnie du dessinateur Massimo Dall'Oglio. Bilail, dit BM20, et Kouame vivent dans la cité Saint-Blaise, dans le XX^{ème} arrondissement de Paris. Membres du collectif 20dikte, Kouame amène les idées tandis que BM20 est la star qui déchire sur scène. Après une virée marseillaise, le collectif fait un peu de provoc' free-style devant le stade de l'OM avec un maillot du PSG. Pendant que Kouame filme son pote, BM20 le poste et s'offre un buzz qui va lui ouvrir les portes d'une major grâce à l'aide ultra-intéressée de Razik, un médiateur de la mairie qui voit dans le jeune homme une machine à fric. Entre trahison, vol d'idées et exploitation de la naïveté des uns et des autres, cette plongée dans le monde du rap n'a rien à envier aux destins tragiques d'un bon paquet de rockers et rockeuses jadis célèbres.

Dans le monde de l'édition, un retirage d'album en version poche est une sorte de piqûre de rappel qui remet en lumière un ouvrage toujours en phase avec l'époque. Sortie en 2015, **"Glenn Gould, Une Vie A Contretemps"** (Dargaud) est une biographie de l'énigmatique pianiste canadien dessinée avec art, intérêt et conviction par la Bordelaise Sandrine Revel. Entré dans l'histoire comme un des plus grands interprètes de pièces classiques difficiles, Glenn Gould rencontre très vite le succès avant de mettre fin tout aussi vite à sa carrière de concertiste tant la notoriété le gonfle. Rien que pour ce particularisme, la vie de cet homme mérite qu'on s'y attarde. Entre flash-back et passages tout en poésie graphique, l'auteure ne cherche pas à percer le mystère Glenn Gould. Son seul intérêt a été de transposer la musique de l'homme sur du papier par nature silencieux. Au final, le voyage proposé incite à découvrir cette musique trop absente mais si bien suggérée.



Après une quarantaine d'années de fascisme, l'Espagne a connu une période de relâchement sociétal superbement retranscrite en polar par Manuel Vázquez Montalbán à travers le personnage du détective Pepe Carvalho. Afin de sauver ces grands moments de débauche de l'oubli, Hernán Migoya et Bartolomé Segui (dessin) reprennent pour la troisième fois le personnage du privé dans la BD **"Pepe Carvalho - Les Mers Du Sud"** (Dargaud). Barcelone en 1979 : alors que le riche homme d'affaires Carlos Stuart Pedrell est supposé se la jouer Paul Gauguin dans les mers du Sud depuis un an, son cadavre est retrouvé dans un terrain vague. Une affaire rapidement classée par la police. Le meilleur ami du défunt recrute alors Pepe Carvalho pour qu'il résolve l'affaire, au grand dam de la veuve. Salade de mœurs savamment composée à coups de références artistiques, sexe, musique et autres recettes de cuisine, cette BD aux personnages dignes de Jérôme Bosch remporte haut la main le prix du polar vintage de l'été.❑

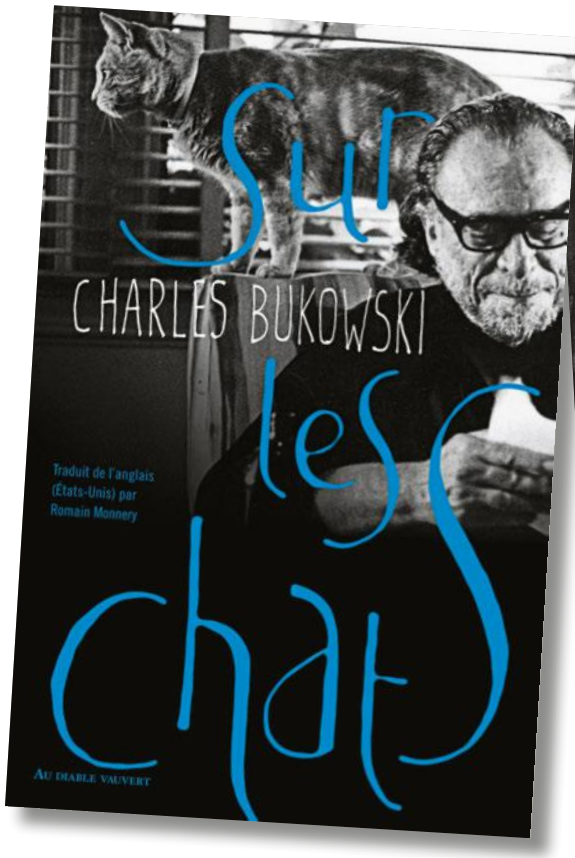


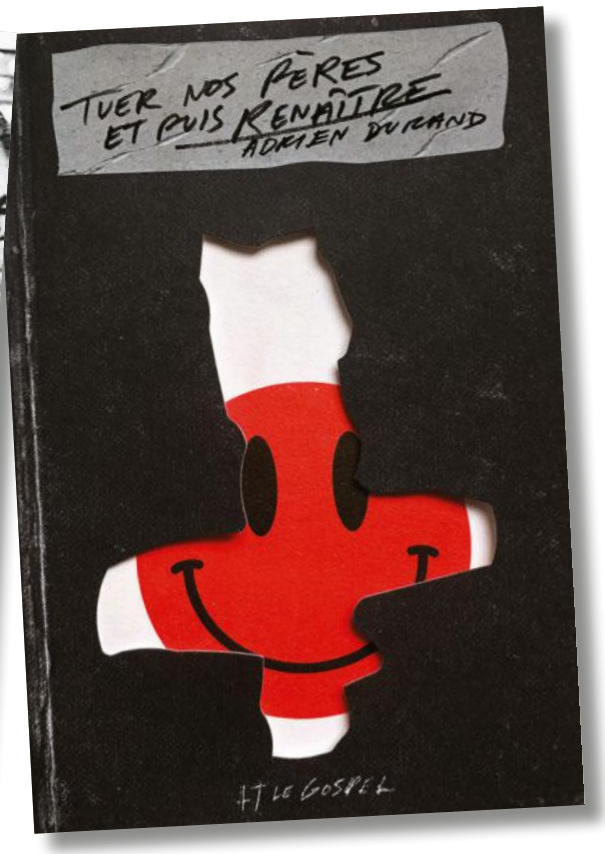
Le gros plan du Géant

Géopolitologue et biographe de Léo Ferré, c'est possible pour Pascal Boniface, car le chanteur engagé et lui ont usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs de Sciences-Po, mais à des époques différentes. Epaulé par le dessinateur Lukino, il récidive avec le biopic "Léo Ferré, Ni Dieu, Ni Maître" (Dunod) qui revient sur divers épisodes de la vie d'un des compositeurs les plus prolifiques de la chanson française.

Véritable ovni dans un paysage musical habitué à faire semblant, la relation entre Ferré et l'industrie du disque ne sera jamais une histoire facile. Entre clin d'œil à un cliché de Jean-Pierre Leloir pour une rencontre avec Jacques Brel et Georges Brassens et sa brève période rock, cette BD bien tournée tombe à pic pour célébrer le 14 juillet, date du décès de Léo Férré d'une manière moins martiale qu'à l'ordinaire.

On devrait tous avoir des chats et lire Bukowski





Sur Les Chats

CHARLES BUKOWSKI

Au Diable Vauvert

S'il y a un écrivain qui a su mieux que quiconque planquer son cœur tendre sous un épais vernis de rudesse alcoolisée, c'est bien le grand Charles Bukowski dont personne n'aurait jamais pu soupçonner que, derrière le tumultueux bravache, se dissimulait une sensible mémère à *chachats* prête à accueillir tous les éclopés du quartier. C'est la parution de "Sur Les Chats", recueil de textes et poèmes inédits — dans cette jolie traduction tout du moins, et quand on sait les tripotages faits par certains sur les textes de Buko, ce n'est pas un détail — qui nous fait découvrir cette facette méconnue du légendaire allumé que l'on croyait jusqu'ici, avouons-le, plus pété que PETA. Bukowski a pourtant eu jusqu'à neuf chats quand, vers la fin de sa vie, plus stable et moins fauché, il avait le home sweet home et les moyens de recueillir les rôdeurs et les vagabonds. Ebloui par leur suprême indifférence et par leur profonde indépendance, l'écrivain enviait aussi leur résistance et, comme tout bon vieux macho, choyait davantage les plus bagarreurs et les plus sauvages auxquels, entre *"gars de la rue"*, il croyait bien sûr le plus ressembler : *"Le docteur nous a dit : 'Ce chat s'est fait rouler dessus deux fois, on lui a tiré dessus, on lui a coupé la queue.' J'ai répondu : 'Ce chat, c'est moi'"*. Il les aimait donc et leur pardonnait tout, voire se réjouissait de leurs affronts mêmes : *"Il a chié sur mes poèmes, mes poèmes originaux, mis de côté pour les archives de l'université. Ce gros critique noir à l'oreille coupée, il m'a pas raté"*, et c'est à eux, et en particulier un certain voyou nommé Manx, qu'il consacre plusieurs parfaits poèmes, tendres et amusés. Il n'ignorait pas cependant leur dimension plus métaphysique de bourreaux familiers et y voyait sans doute une évidente métaphore de nos destins : *"Les ailes tombantes comme un amour brisé, transpercé par les crocs, toujours en vie mais plus pour longtemps... L'oiseau d'amour brisé, le chat occupe toutes mes pensées."* Bien sûr, dans cet ouvrage, aucun *"poème de chat mignon"*, sauf parfois à l'insu de l'auteur, mais une profonde admiration devant ce *"mélange de gloire et de grâce"*, ses *"professeurs"* dit-il, et la leçon qu'il en a apprise : *"Il vous suffit de regarder comment les chats se la coulent, la façon qu'ils ont de s'en foutre, c'est une leçon de persévérance face au mauvais sort"*, leçon ô combien séduisante pour l'auteur proto-punk pour qui les chats sont aussi un permanent réconfort : *"Quand j'ai du vague à l'âme il me suffit de regarder mes chats et mon courage réapparaît."* On devrait tous avoir des chats et lire de la poésie, Bukowski avait là aussi déjà tout compris.

Tuer Nos Pères Et Puis Renaître

ADRIEN DURAND

Le Gospel

On manque parfois des livres, nos *a priori*, la couverture qui ne nous inspire pas, le sujet dont on se fout ou simplement un courrier disparu et voilà, la rencontre est ratée. Mais on a parfois une deuxième chance. Journaliste, auteur et éditeur, Adrien — pas le musicien de jazz — Durand publie "Tuer Nos Pères Et Puis Renaître", troisième tome d'une trilogie dont on n'a, vous l'avez compris, pas lu les précédents volumes et on le regrette. "Tuer Nos Pères Et Puis Renaître" n'est pas un thriller, aucun père n'a été molesté pendant l'écriture, et si certains pères spirituels ont vacillé sur le piédestal où Durand les avait longtemps placés, aucun ne sort détruit de cette chouette ronde. Souvenirs, mini-fictions ou pures déambulations, chaque petit chapitre tourne autour des pères/ modèles qui ont marqué l'imaginaire, l'esthétique et les valeurs du jeune Durand et dont il interroge ici, avec finesse et humour, les carrières, les mythes et ses propres illusions sur eux. Evidemment, ses pères spirituels sont pour la plupart aussi les nôtres et, pour peu que vous partagiez quelques-unes de ses obsessions — coucou Joyce Maynard, coucou Gram Parsons —, vous allez vous régaler. D'Orson Welles à Richard Hell *"patient zéro du poète rock"*, de Booba à Jonathan Fire*Eater, de Nicca Ray à Al Pacino, de Crocodile Dundee à Vincent Gallo, la gamme est vaste et si Durand nous promène au passage dans ses souvenirs et sa vie, son regard contemporain tape très juste sur les carrières de ces stars et pères putatifs où, en particulier sur le rock *"je ne sais pas trop qui a décidé que le rock'n'roll était une histoire de mecs à boots, à chapeau, à bagues tête de mort"*, sa fraîcheur fait merveille : *"Etre un auteur rock me terrorise. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour rester en marge de ce truc rance, moche, devenu pathétique, 'le rock', et de tous ceux qui ont confondu le déguisement avec la réalité. Tous ceux qui sont restés des cow-boys sans devenir des poètes et qui piétinent un héritage qu'ils ont pris pour un moodboard, souillant sa beauté pour prendre le chemin le plus court vers le bulletin de salaire."* Boum. On va pas donner de noms mais on ricane. ❑

Hellfest

DU 15 AU 18 JUIN, CLISSON

240 000 personnes ont arpenté les allées du festival pendant quatre jours devant une sélection dantesque de 181 groupes, répartis sur six scènes.

Une Warzone furibonde

Passé les portes de la Cathédrale, impossible de manquer les nouveautés de l'année : le Sanctuaire, un immense temple grec de 1 500 m² abritant le merchandising du Hellfest, au sommet duquel le démon à tête de bouc Baphomet siège fièrement. Le bâtiment austère remplace l'ancienne scène de la Valley, délogée à côté de la Warzone. Un espace aménagé plus confortable, en open air, avec des écrans géants, qui a accueilli quelques-uns des concerts les plus intéressants de ce week-end. A commencer par la tempête **Amenra**, post-metal viscéral et puissant, qui a tout balayé en quelques secondes. Mais aussi **Greg Puciato**, le chanteur de The Dillinger Escape Plan en solo, **Triggerfinger**, maître dans l'art du stoner fiévreux, et surtout **Botch**, reformé après vingt et un ans d'absence. Une belle claque, pendant que **Mötley Crüe** dégoupillait ses bombes sur la Mainstage. Autre moment cathartique avec les Autrichiens d'**Harakiri For The Sky**, qui ont fait éclater leur noirceur mélancolique sous la tente de Temple lors d'un set impressionnant. Il ne fallait également pas louper les Australiens de **The Chats** et leur garage punk expéditif, où les slams ont poussé comme des fleurs aux quatre coins d'une Warzone furibonde. Le lendemain, **Stray From The Path** y assènera d'ailleurs un uppercut punk hardcore bien trempé. Monument du metal des années 90, le quintette hargneux d'**Hatebreed** est venu "tout détruire" avant **Pantera**, de retour pour raviver la flamme. Une mise en jambes parfaite pour **Paleface**, groupe suisse furieux qui a anéanti les dernières forces du public. Belle prestation aussi des Mongols de **The Hu**, révélation de la scène metal folklorique, plébiscité par une fosse compacte sous Temple. Une 16ème édition portée par des têtes d'affiche solides au spectacle bien rodé, qui ont attiré les foules. **Kiss** — dans une forme olympique — a même eu l'amabilité de prêter son matériel aux **Hollywood Vampires**, quelques heures plus tôt pour leur permettre de jouer. Fidèle à elle-même, la bande d'Alice Cooper a fait le show en alignant les classiques, tout comme **Generation Sex**, fusion de Generation X et des Sex Pistols, où Billy Idol mène la danse aux côtés de Tony James, Steve Jones et Paul Cook. **Iron Maiden** et son déluge de solos pour fans avertis a remporté tous les suffrages, tandis que Corey Taylor a fait exploser sa rage au son des plus grands brûlots de **Slipknot** en clôture du festival.

CLARA LEMAIRE

Pantera

Photo Stéphane Masson

La mandale du jour

Eurockéennes De Belfort

DU 29 JUIN AU 2 JUILLET, PRESQU'ILE DU MALSAUCY (SERMAMAGNY)

Après la pandémie puis les intempéries de l'année passée, l'institution belfortaine était enfin de retour sur quatre jours. Une première depuis 2019 qui a réuni 125 000 personnes.

Wet Leg

Clairement orientée électro ou musiques urbaines au plus grand bonheur d'une jeunesse venue célébrer les examens de fin d'année devant les mastodontes que sont **Orelsan** ou **Lomepal**, la programmation a tout de même laissé la part belle aux guitares. A commencer par **Wet Leg**. Heather et Rhian rayonnent, délivrent un set maîtrisé de "Being In Love" à "Chaise Longue" et semblent avoir digéré ces deux dernières années d'incessantes tournées et promotion. L'intro imparable de "Lisztomania" résonne déjà sur la Grande Scène et annonce *"les cinquièmes Eurocks"* de **Phoenix** qui déroule avec aisance mais aurait mérité de jouer à la nuit tombée avec son imposante scénographie. Programmé en même temps, **Jinjer**, groupe de hardcore de Donetsk avec sa chanteuse galvanisée, attire le festivalier attentif à la cause ukrainienne, avant que **Sigur Rós** et sa musique avant-gardiste, au diapason avec la nuit qui tombe, ne charment la Greenroom. Le lendemain, pari réussi avec le trop rare et toujours jeune **Horace Andy** qui pendant une heure célèbre Zion dans les vapeurs de chanvre, mais appelle aussi au calme après les émeutes nocturnes suite à l'affaire Nahel. Tout rougeaud, James Smith de **Yard Act**, semble souffrir de la chaleur, ce qui ne l'empêche pas d'asséner ses habituelles diatribes mais aussi de balancer une nouveauté, "The Trenchcoat Museum", de bon aloi. **Foals**, après avoir annulé en 2022, ne se rate pas pour présenter enfin "Life Is Yours" et ravit un public de quarantenaires fidèles depuis les débuts du groupe d'Oxford. Samedi, les sœurs Lovell de **Larkin Poe**, aussi éduquées musicalement qu'à l'aise avec leurs instruments, annoncent avec panache un autre soliste brillant à la guitare, **Ayron Jones**, qui malheureusement finit par lasser avec ses mimiques de rock star. La pluie s'invite sur la scène de la Loggia, où Florence Shaw de **Dry Cleaning** déclame son post-punk entre rires hystériques et poses à la Morticia Addams avant le grand retour de la prêtresse goth en chef : **Siouxsie**, qui surprend agréablement, seize ans après son dernier passage en France avec des interprétations touchantes d' "Arabian Knights" ou de "Dear Prudence". Puis au loin, le chant des baleines de l'intro d' "Ocean Planet" happe les festivaliers au concert hallucinant de maestria et tout en fureur des patrons du metal, **Gojira**, pour la mandale du jour. Dimanche, **Indochine**, programmé pour la première fois à Belfort, joue à guichets fermés devant le rituel feu d'artifice de fin de festival.

MATTHIEU VATIN

Photo Olivier Hoffschir-DR

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

A tout seigneur, tout honneur

Sparks

13 JUIN, GRAND REX (PARIS)

Bien sûr, ça démarre avec "So May We Start", qui ouvrait le film "Annette" de Leos Carax. Pour leur deuxième passage en France en quatorze mois, les frères Mael mélangent les classiques de leur répertoire avec les titres du nouvel album, "The Girl Is Crying In Her Latte", dans une ambiance assez marquée rock à guitare en contrepoint des arpèges répétitifs et sublimes du claviériste Ron, qui se livre à son traditionnel jogging à la mime Marceau en milieu de show. On replonge dans les années Moroder avec "When I'm With You" et "The Number One Song In Heaven", véritable moment de grâce, et on a droit à une superbe version de "When Do I Get To Sing 'My Way' ". "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us" annonce le time out, et le rappel offre l'hypnotique "My Baby's Taking Me Home" avant la conclusion, "All That", feu d'artifice lyrique. Very Mael, very well.

OLIVIER CACHIN

Shannon And The Clams

14 JUIN, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

Sympathique faire-valoir en tant que bassiste au sein de Hunx And His Punx, ou brillante plume et impeccable interprète avec les *Palourdes*, c'est véritablement sa rencontre avec Dan Auerbach qui a propulsé Shannon Shaw sur le devant de la scène quitte à enfin assumer ses indéniables talents. Ce soir, le club du quai Valmy, bien grand il n'y a pas si longtemps, semble désormais exigu pour l'exubérante à la voix sensuelle et enrouée dès la cavalcade "Mary Don't Go". Le groupe aux aspirations sixties a, indéniablement, gardé son côté garage sur scène, et la musique y est jouée comme il faut : avec cœur et conviction. Shannon et le fidèle Cody Blanchard chantent à l'unisson sur la splendide complainte "The Boy", célèbrent l'amour avec "If You Could Know" mais évoque aussi la mort qui rôde dans "Midnight Wine". Et qui finit par frapper l'année passée, quand le fiancé de Shannon disparaît tragiquement dans un accident, trois mois avant leur union. Plutôt que de sombrer, la Californienne a préféré continuer. Avec raison. Quatre jours plus tard, c'est au Zénith que le groupe ouvrait deux soirs d'affilée pour les Black Keys.

MATTHIEU VATIN

Pet Shop Boys

15 JUIN, OLYMPIA (PARIS)

Le précédent rendez-vous avec la France ayant capoté (un concert de 2017 annulé à cause d'un problème de compatibilité entre les lasers utilisés par le duo et les normes de sécurité du mythique music-hall du boulevard des Capucines), c'est en nombre et la langue pendante que les fans — parisiens mais pas que — des Pet Shop Boys se sont jetés à leurs pieds à la mi-juin. Très en forme après des années d'abstinence, et flanqués de musiciens au look d'enfer en guise de renfort, surtout visuel, aux machines qui débitent leur pop de danse intelligente, Neil Tennant et Chris Lowe ont passé en revue les tubes de leur plus récente compilation, "Smash", dans les bacs le lendemain du show. "Suburbia", "Rent", "Left To My Own Devices", "Heart", "It's Alright" et "Vocal" ont été enchaînés à un train d'enfer, admirablement servis par une scénographie sublime et efficace. Egarés ou venus en dérivant, quelques sceptiques (le premier quart d'heure) ont fini par se trémousser jusqu'à la fin en pointant l'est du doigt pendant "Go West", mais qu'importe.

JÉRÔME SOLIGNY

The Black Keys

19 JUIN, ZÉNITH (PARIS)

En concert, les Black Keys n'ont pas toujours su recréer la sauce épicée qui, sur disque, fait le secret de leur ragoût. Défiants, nous ? Non. Plutôt fébriles. A tort d'ailleurs puisque dès le premier titre ("I Got Mine"), le duo d'Akron augmenté de quatre musiciens canonne fort. Patrick Carney cogne lourd. Dan Auerbach, chanteur limité, joue parfaitement avec l'électricité. A l'applaudimètre, ce sont les titres de "Brothers" qui font mouiller le Zénith, aussi les Américains y puisent largement : "Tighten Up", "Howlin' For You"... mais les derniers simples "It Ain't Over" ou l'entêtant "Wild Child" sont eux aussi repris en chœur. En rappel, le groupe revient flanqué de **Hanni El Khatib**. Crève-cœur : la veille, c'est Beck qui le rejoignait pour entonner "Loser". Toutefois, un "Lonely Boy" parfaitement boogie fera passer la pilule du lendemain.

ROMAIN BURREL

The Who

23 JUIN, PARIS LA DÉFENSE ARENA (NANTERRE)

A en juger par les nombreux sièges inoccupés, il semblerait que beaucoup de fans aient boudé l'événement. Les Who ne bénéficient pas de ce statut de légendes vivantes qui est celui des Rolling Stones. En première partie, **The Arrogants** ne manquent ni d'énergie ni de vestes Carnaby Street, juste de quelques refrains mémorisables. A revoir dans quelques mois donc. Pour cette tournée, les Who sont entourés d'un orchestre symphonique qui ajoute un souffle épique aux extraits de "Tommy" et "Quadrophenia". Entre ces deux parties, le groupe enchaîne sept titres sans l'orchestre. Les moulinets de Pete Townshend sont un peu rouillés et la voix de Roger Daltrey se brise parfois, mais il y a quelque chose de beau et d'émouvant dans la façon dont ces deux vieux briscards tentent de maintenir les Who en vie et y parviennent presque.

PIERRE MIKAÏLOFF

Depeche Mode

24 JUIN, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)

Avec le décès d'Andy Fletcher, pilier du groupe, ce concert était fébrilement attendu par les fans. Toutes les hypothèses circulaient sur la survie du groupe, sa capacité à tenir sur scène sans cet indispensable trait d'union qu'était Fletch. Après la première partie assurée par une **Jenny Beth** un peu perdue, le duo prend la scène sous une juste ovation. Et c'est parti pour deux heures quinze, dont on ressort tristes, malgré la présence somptueuse du duo Dave Gahan-Martin Gore. Hélas, trois problèmes. Le son, d'abord. Christian Eigner (batterie) et Peter Gordeno (basse, claviers), la jouent rock *bas du front*, et écrasent tout, surtout des titres intimistes comme "Waiting For The Night". Fini les subtiles salves de Fletch. Ensuite, la set-list : sans surprise, avec certains choix éreintants ("In Your Room"). Et ce stade épouvantable, inadapté aux introspections du dernier album. Le groupe n'a cessé de surmonter ses épreuves. Parions qu'il saura renaître aussi de celle-ci...

ALEXANDRE BRETON

Rétro C Trop

DU 23 AU 25 JUIN, CHÂTEAU DE TILLOLOY (TILLOLOY)

Pour sa sixième édition, le festival *nostalgeek* joue les équilibristes en proposant autant de jeunes-anciens que de monstres sacrés du classic rock. Las des insultes proférées par **Izïa**, petite sœur mal élevée d'Arthur H, à l'endroit des rangs assis incluant quelques personnes à mobilité réduite, on afflue vers la scène *découverte* où **Uuhai** associe avec maestria chant de gorge mongol et rythmiques plombées : en marge The Hu, préempté par Veryshow, l'organisateur producteur Ginger entend peser sur le marché du folk metal. Parfois jazz-prog, souvent pop-rock, mais toujours sur basse slappée, **Level 42** humilie son devancier **Blankass** par sa mise en place exceptionnelle. Si **Caravan**, sans les cousins Sinclair mais avec Pye Hastings (chant, guitare), n'extrait les joyaux de son coffret roboratif sorti chez Madfish qu'avec une pudeur de violette, **Canned Heat**, rescapé de Woodstock, tue le suspens à bout portant avec l'introductif "On The Road Again"! Les sœurs Lovell ont alors toute latitude pour prouver que **Larkin Poe** est en mesure d'assurer la relève.

JEAN-CHRISTOPHE BAUGÉ

Bob Dylan

26 JUIN, THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS (CARCASSONNE)

Voir Dylan sur scène, soixante ans après sa première heure de gloire, tient du miracle. C'est le dernier des géants, on a cassé le moule. Comme toujours, il fait ce qu'il veut, seul héros de sa génération à ne jouer aucun de ses grands succès : ni "Like A Rolling Stone" ni "Blowin' In The Wind", rien ! Dix-sept titres enchaînés comme

dans un rêve, neuf extraits de son excellent “Rough And Rowdy Ways” (2020), cinq classiques du récent live “Shadow Kingdom”, une reprise de Sinatra, et deux surprises, “Gotta Serve Somebody” et en final (pas de rappel) “Every Grain Of Sand”. Bob est au piano, ses cinq musiciens font cercle autour de lui. Sa voix est fabuleuse, profonde, bien meilleure qu’il y a vingt ans. Il sourit, remercie, sort son harmonica pour un solo approximatif : délire général ! Avec Dylan, on ne sait jamais s’il est sérieux (il a l’air) ou s’il se fout de la gueule du monde (il y a des indices). S’il est génial ou dingue. Les deux, en fait.
STAN CUESTA

Tricatel Machine

29 JUIN, CABARET SAUVAGE (PARIS)

Comme Motown ou Stax jadis, le prestigieux label français proposait au public plus qu’une simple revue des troupes mais une fête sonore totale. **Charles Dollé** ouvre le bal, l’élégance de ses chansons jette un pont entre Alain Chamfort et un Steely Dan moderne qui ne rebuterait plus personne. Aussi doués qu’énigmatiques, les **Lord$** feront frémir la frange pop de la salle : brisures rythmiques pour un jazz électrique auquel personne ne s’attendait. **Léo Blomov**, signature récente, montre ici le niveau d’exigence du label quant à la qualité des artistes qu’il propose. La grande surprise de la soirée fut l’arrivée très attendue de **Guy Cabay**, vibraphoniste wallon en pleine résurrection qui fait rimer son patois liégeois avec les favelas de Rio (tonnerre d’applaudissements). Fluidité totale entre les plateaux, le génial **Chassol** s’installe au Fender Rhodes pour une plongée dans “Big Sun”, album solaire et insulaire. **Catastrophe**, big bazar en constant dépassement d’horizon, fera danser le public avant que, à tout seigneur, tout honneur, **Bertrand Burgalat & AS Dragon** ne viennent envoyer la purée, clôturant la soirée en beauté. Loin de toute facilité ou snobisme, Tricatel et ses soldats viennent de prouver qu’en 2023, ils faisaient tout ce que les autres ne font pas.
SAM RAMON

Hollywood Vampires

25 JUIN, ZÉNITH (PARIS)

Supergroupe à trois guitares et à la rythmique baraquée, ces Hollywood Vampires explorent un drôle de concept entre reprises de classiques millésimés en hommage à certains frères rockers disparus et compositions hard rock tendance gothique (“My Dead Drunk Friends” est la plus convaincante). Si Johnny Depp, plus à l’aise une Gibson en main qu’affublé de la perruque de Louis XV, demeure le plus acclamé, ceux qui brillent vraiment sont bien Alice Cooper, maître de cérémonie tout aussi à l’aise sur “Break On Through (To The Other Side)” que sur “Baba O’Riley”, et Joe Perry, totalement stellaire sur “The Jack” ou “Beck’s Bolero”. Il chante aussi l’émouvante “You Can’t Put Your Arms Around A Memory”, amorçant une seconde partie de concert qui verra souvent Depp prendre le micro (“People Who Died”, “Heroes”), avant un rappel extatique mêlant “School’s Out” et “Another Brick In The Wall, Part Two”.
JONATHAN WITT

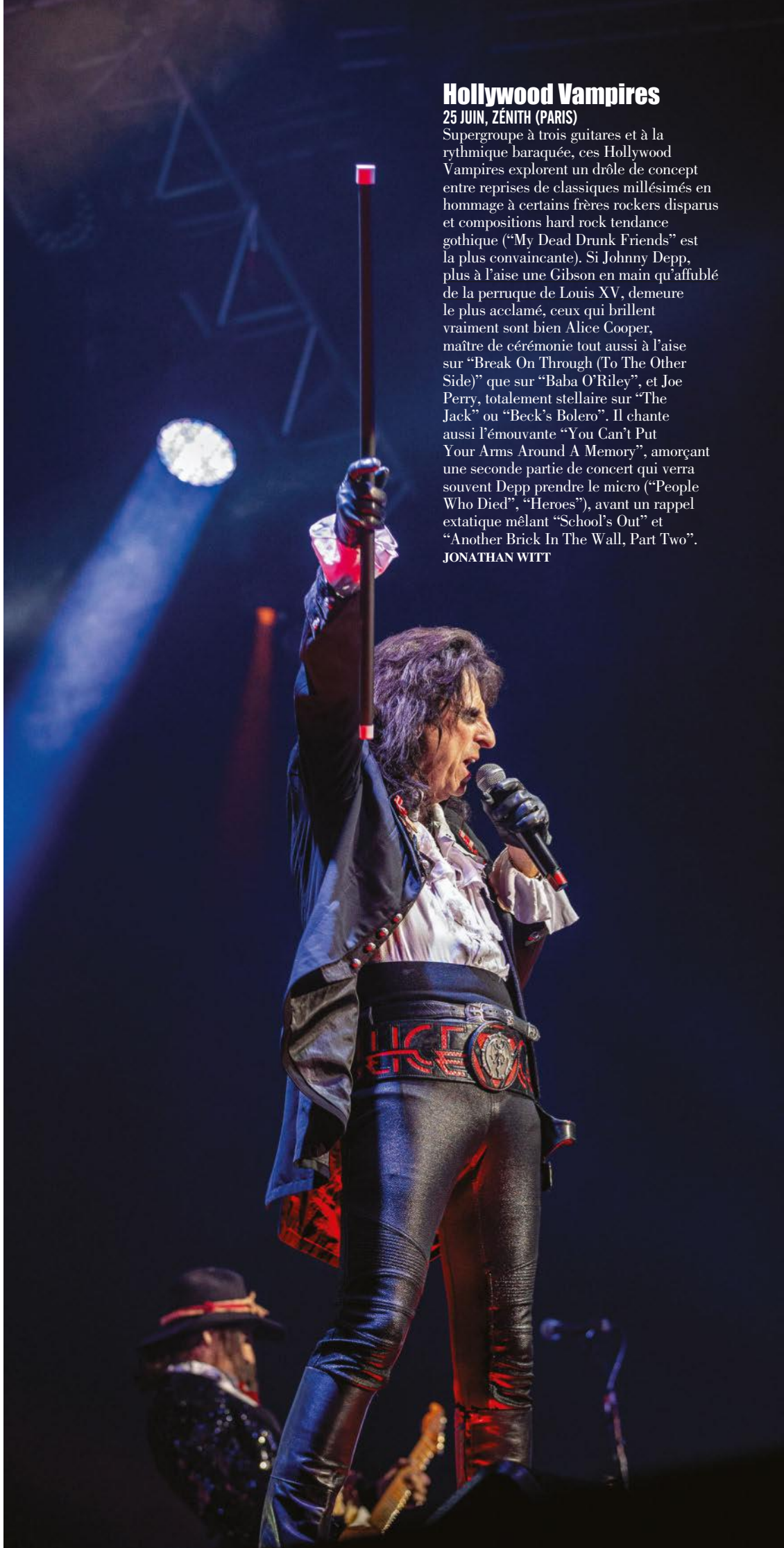


Photo Marion Ruszniewski

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Je viens de passer une semaine inoubliable à Moss, en Norvège, au Lyse Netter, le festival le plus extraordinaire auquel j'ai jamais participé. Emil Nikolaisen, producteur (il a travaillé avec Todd Rundgren) et évangélisateur, est à l'origine de cette réunion d'artistes qu'il aime, qui viennent ici sans entourage ni managers, s'entraident (mention spéciale à Ryan Van Kriedt) dans une fraternité réelle et une émulation chaleureuse. Quelle joie de jouer de la basse le jeudi avec Faust, Jimi Tenor, Ryan et Anton du Brian Jonestown Massacre, pour une heure d'improvisation collective (Jean-Hervé Péron écrivant par terre les changements de tonalité…), le lendemain avec les Dragons, épaulés par Ole-Henrik Moe, Kari Rønnekleiv, Jimi Tenor, Elvira Nikolaisen et Daisy Rickman, puis le samedi d'accompagner Jimi Tenor. Pourquoi c'était si bien ? Parce que c'était organisé par un musicien, pas par des promoteurs qui s'échangent leur *roster*. Parce qu'il n'y avait pas d'espace VIP où les clercs viennent s'intoxiquer et suivre le buzz. Parce qu'il n'y avait pas de moyens déraisonnables, que tout le monde était traité à l'identique (à propos, si Billie Eilish a besoin de 1,5 million d'euros pour condescendre à se produire en semi-playback avec deux musiciens, c'est au public de les lui donner, pas à l'argent public). Parce que c'était un mélange de liberté et de rigueur : sur scène, un écran nous indiquait le temps restant pour les balances ou avant la fin du concert, afin de ne pas empiéter sur les autres groupes, car s'il y avait plusieurs lieux, il n'y avait jamais plusieurs concerts en même temps. Une semaine à entendre partout de la musique superbe, mythes pas mités (Mike Heron de l'Incredible String Band, Neal Halstead de Slowdive, ou Backstreet Girls, vétérans norvégiens du rock pur) et découvertes (Open Circle, l'incroyable Daisy Rickman…) avec aussi des DJs (Lindstrøm, Soul Jazz Soundsystem et ceux du BJM) qui donnent envie de shazamer en permanence. Je n'avais jamais vu le Brian Jonestown Massacre ; sur scène, c'est impressionnant, un mur de guitares parfaitement réglées (au dernier morceau, quand les deux techniciens, qui ont passé le concert à les accorder, viennent jouer, c'est 70 cordes qui vibrent en même temps). En coulisses, ils sont impeccables aussi, avec naturel ils vivent au présent l'essence même de cette musique. Je suis rentré à Paris avec une patate d'enfer, et notre Tricatel Machine dix jours plus tard a été un moment de liesse.

On en a déjà parlé ici, pour moi, il n'y a pas de distinction entre les artistes et leur œuvre. Ainsi, je n'ai jamais trop compris la dévotion qu'a longtemps suscitée Primal Scream chez certains (cf. l'espace VIP au paragraphe précédent). Bobby Gillespie ne m'a jamais inspiré confiance, il avait toutes les caractéristiques du petit malin, musicien limité qui flaire le vent et vend à des critiques naïfs, panurgiens ou incompétents ce qu'ils veulent entendre. Je ne suis donc pas surpris par le témoignage du fils de Martin Duffy, pilier du groupe et de Felt, hyper doué, lui, sur la façon dont son père, mort cet hiver, a été traité (www.dafts.co.uk/louieduffystatement.pdf). Je ne suis pas non plus surpris par le décalage entre les postures politico-sociales de Gillespie et son comportement réel, tout le monde n'est pas Robert Wyatt, Frank Tovey ou Jerry Dammers. Je réécoute "Screamadelica", c'est aussi bidon qu'à l'époque (à part "Higher Than The Sun", et encore), ce mec a passé sa vie à pomper non pas un groupe mais un morceau, "Sympathy For The Devil".

Alors que d'autres télés s'enfoncent dans la persécution de la musique, la Chaîne Parlementaire accélère et poursuit son ascension, ainsi le Rembob'Ina de Patrick Cohen du 18 juin, "Guitar Heroes : les légendes du rock et du blues à la télévision française !" : deux heures de régalade avec Hendrix au théâtre municipal d'Issy-les-Moulineaux, Led Zeppelin à l'antenne culturelle du Kremlin-Bicêtre, Cream, Rory Gallagher, Chuck Berry, BB King, les Stray Cats, Sister Rosetta Tharpe, Backstage, FFF, Santana filmé par Freddy Hausser, Paul Personne et Yarol Poupaud en experts invités. Trois jours après, DébatDoc, de Jean-Pierre Gratien, diffusait "The Beatles *vs* The Rolling Stones", documentaire de Christiane Ratiney et Michaël Prazan, qui parviennent à faire du neuf sur un sujet élimé, en mettant l'accent sur le rôle de Brian Epstein et Andrew Loog Oldham. Et je ne vous parle pas du Rembob'Ina du 25 juin spécial Zizi Jeanmaire et Roland Petit, avec la revue du Casino de Paris 1971, chansons de Jean-Jacques Debout et Roger Dumas, orchestrations Jean-Claude Vannier, robes Yves Saint-Laurent, costumes et décors Erté, Vasarely, Guy Pellaert, César… Tout est visible sur le site.

Il y a quatre ans, Benoit Forgeard sortait "Yves". Le héros de son film était un réfrigérateur connecté qui écrivait des tubes à la place de son propriétaire (un rappeur de troisième division joué par William Lebghil), avant de gagner un procès contre l'imposteur et de remporter l'Eurovision devant une machine à laver allemande (qui faisait du Rammstein-Laibach). Comme avec son précédent opus, "Gaz De France" (une séance de brainstorming dans les sous-sols de l'Elysée pour trouver ce qu'un président en chute libre allait pouvoir annoncer le lendemain à la télévision), ce qui semblait absurde au moment de la sortie est devenu réalité : écouter "God Only Knows" chanté par les Beatles (merci Romain Vivien) grâce à l'IA, c'est à la fois flippant et rassurant, car totalement dépourvu d'âme. Ne sous-estimons pas les capacités de la machine à produire des imitations de plus en plus parfaites : comme avec le numérique, le streaming, etc., la question n'est pas de savoir si on est pour contre quelque chose qui existe, mais de faire en sorte que le progrès ait aussi des côtés positifs. Bob Lefsetz : "*Tous ceux qui ont gagné dans le vieux monde et qui ne vont pas si bien dans le nouveau disent que leurs redevances de streaming sont faibles. Dans un marché fermé, quand ils étaient signés par un label, ils étaient parmi les rares bénéficiaires de tout le marketing et de la promotion. Mais ces gens qui râlent peuvent encore travailler sur la route… Les concerts et les tournées crèvent le plafond. Si tout le monde ne pouvait pas entendre la musique gratuitement sur YouTube ou pour un coût minimal sur les services de streaming, iraient-ils tous dans les salles ? Il y a des artistes avec peu ou pas de diffusion radio qui vendent des milliers de billets, ils n'auraient pas pu faire ça avant internet. D'abord, ils peuvent enregistrer la musique pour un prix très faible en utilisant du matériel informatique à la maison, et ils peuvent la distribuer pour presque rien. Et si les gens veulent l'écouter…*"

Le 11 novembre 1966, j'avais accompagné mon père sous l'Arc de Triomphe. Le général de Gaulle ranimait la flamme du Soldat inconnu au milieu de ses anciens compagnons. Rituel impressionnant à la nuit tombée, roulements de caisse claire, sonnerie aux morts, Garde républicaine à cheval, étendards constellés de médailles ("*Un Français, c'est un monsieur décoré qui redemande du pain à table*", définition anglaise). Emmener aujourd'hui sa fille de 13 ans voir les Who (merci Fred Bedin et Gilbert Desveaux), c'est un peu la même chose. Quand a commencé "Tommy", avec ses *french horns*, j'ai réalisé que je l'écoutais quand j'avais son âge, sur une cassette C60 Low Noise recopiée chez Bernard Siboulet à Luchon. Concert prodigieux, l'énergie, la précision, pas une note ne manque, pas un moulinet ni un lancer de micro, pourtant ce n'est pas une commémoration, c'est une communion. En deuxième ligne sur scène, on aperçoit un visage, celui de Billy Nicholls. Il est aux chœurs. Paul Banes : "*J'ai eu la chance de boire quelques bières avec lui avant le show, apparemment BMG a l'intention de sortir 'Would You Believe'… enfin !"* Cet album, produit par Andrew Loog Oldham fin 1967 sur son label Immediate (où Paul débutait) est toujours aussi délicieux, avec des titres comme "London Social Degree" qui télescopent psychédélisme, pop baroque et guitare soul façon S.O.S. en morse de "*You Keep Me Hanging' On*". Sur scène ce soir, Townshend est magnifique, son jeu n'a rien perdu de sa fluidité, sa voix aussi est intacte quand il chante "Acid Queen". En partant de la méthode de guitare de Mickey Baker, il a inventé son propre langage, c'est un géant. Daltrey, Zak Starkey, le groupe et l'orchestre, tout le monde assure, je redoutais que ce concert me dégoûte de ce qu'est devenu le rock, c'est le contraire qui s'est produit : à La Défense, ce 23 juin, nous étions 20 000 à avoir 13 ans.

Photo Bruno Berbessou

BOL D'OR
CIRCUIT PAUL RICARD
— 15 / 16 / 17 SEPTEMBRE 2023 —
INFOS ET RÉSERVATIONS SUR BOLDOR.COM
EWC
FIM
MOTO FÉDÉRATION FRANÇAISE
AXA Passion
MOTUL
Moto Revue
Tourtel Twist
La Provence
bleu
WBD | Sports
DUNLOP
NEXTHASH
Webike
Larivière Organisation
CIRCUIT PAUL RICARD

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

LG

TV LG OLED G3

Luminosité éclatante, contraste infini

"LG OLED G3, une valeur sûre pour sublimer l'affichage des images UHD 4K en HDR10 et Dolby Vision."

Retrouvez le test complet de François, rédacteur spécialiste image et home-cinéma, sur le Blog Son-Vidéo.com.

DE 55" (140 CM) À 83" (210 CM). À PARTIR DE 2 490 €

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H30-13H ET 14H-18H30

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.